NOUVEAU MONDE
VIe Tournoi des Nouvellistes
Hors-Série N° 4 - Livre 2 - Décembre 2016

Erik Vaucey, lauréat de la précédente édition, a remporté le sixième Tournoi des Nouvellistes avec sa nouvelle La huitième règle, illustrée par Guillaume Czakow. Ce hors-série numéro 4 de la revue Nouveau Monde compile les 32 nouvelles de la compétition mais aussi 8 autres textes des auteurs sélectionnés que le jury avait particulièrement appréciés. Ce dernier opus nous a offert de véritables pépites littéraires que vous allez pouvoir lire ou relire dans les deux tomes de ce numéro.

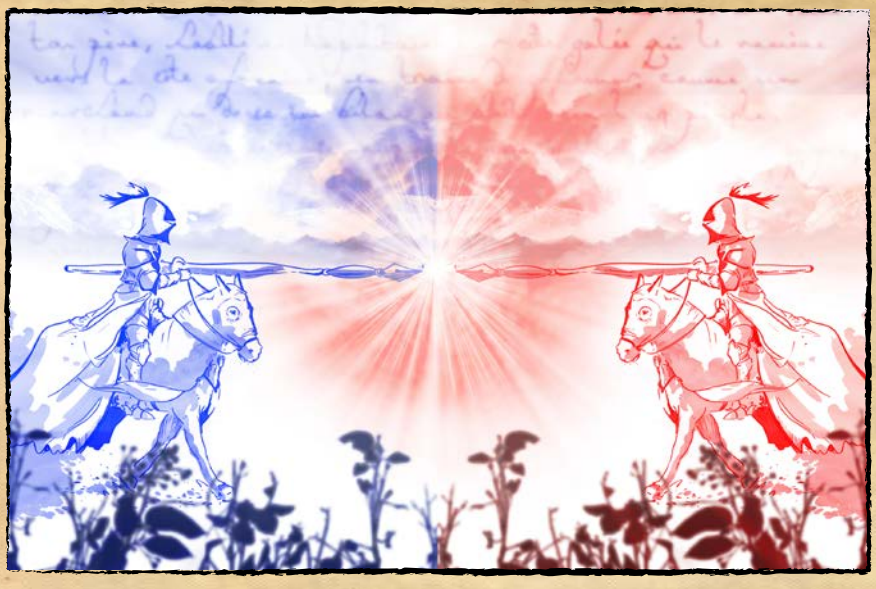
Y aura-t-il un septième Tournoi des Nouvellistes un jour ? Oui, certainement, mais pas tout de suite. En 2018 vraisemblablement. Votre attente, cependant, sera récompensée car nous vous préparons quelques surprises !

Bonne lecture et à bientôt pour la parution de notre onzième numéro !

Aramis Mousquetayre
Fondateur des revues
YmaginèreS et Nouveau Monde

« Si l'art n'a pas de patrie, les artistes en ont une. »
Camille SAINT-SAËNS

Nos blogs :
http://notre-nouveau-monde.blogspot.fr/
http://kingdomofepicmusic.blogspot.fr/
http://ymagineres.wix.com/galerienouveaumonde
Nos forums :
http://ascadys.fantasyboard.net/c12-nouveau-monde
http://ascadys.fantasyboard.net/c7-kingdom-of-epic-music
Nos pages Facebook :
https://www.facebook.com/pages/Nouveau-Monde/238679202907763
https://www.facebook.com/pages/Kingdom-of-Epic-Music/160959787432701
Notre groupe Facebook : *https://www.facebook.com/groups/1590368637920771/*
Twitter : *http://www.twitter.com/Ascadys*
Contact : *ymagineres@gmail.com*



Nouveau Monde
Hors Série n°4
– VIe Tournoi des Nouvellistes –
Livre 2
Décembre 2016

Nouveau Monde est un webzine gratuit édité par
Le Collectif Nouveau Monde

Directeur de publication :
Aramis Mousquetayre

Rédacteur en chef :
Aramis Mousquetayre

Comité de lecture :
Adeline Neetesonne
Doris Facciolo
Mémoire DuTemps
Jean-Paul Robert
Renaud Bernard
Benoit Camus
Anthony Boulanger

Auteurs
Francis Ash
Annabelle Blangier
Pascal Bléval
Yoann Bruni
Emmanuel Delporte
JC Gapdy
Donald Ghautier
Claire Girard
Nathalie Haras
Olivier Jarrige
Tiphaine Levillain
Philippe Mangion
Richard Mesplède
Nicolas A. Pages
Céline Reinert
Jean-Marc Sire
Éloïse de Valsombre
Grégory R. Waeytens

Correctrices
Hélène
Emmanuelle Teste
Auriane Sonfils
Sophie Schoenhoefer

Layout et Mise en page :
Laurent Royer

Logo Nouveau Monde :
Pascal Vitte

Couverture :
Guillaume Czakow
http://www.czakow.fr/

© Tous les textes et toutes les illustrations utilisés dans ce numéro de *Nouveau Monde* sont la propriété de leurs auteurs respectifs.
Retrouvez les sites/blogs des auteurs et des illustrateurs en page titre des textes.

VIe Tournoi des Nouvellistes
Livre 2

8 **Celle qui éclaire nos pas**
Une nouvelle de Pascal Bléval

24 **Précieux**
Une nouvelle d'Annabelle Blangier

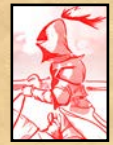
34 **Tristelia et Ysériope**
Une nouvelle d'Éloïse de Valsombre

44 **Gastronoboat**
Une nouvelle de Céline Reinert

50 **Nouvelle frontière**
Une nouvelle de Donald Ghautier

58 **Étoile Froide**
Une nouvelle de Donald Ghautier

66 **Rhum Antique**
Une nouvelle de Richard Mesplède



74 *La Fièvre de Mort*
Une nouvelle de Richard Mesplède

84 *Matin d'acier*
Une nouvelle d'Emmanuel Delporte

92 *Le dernier des conquérants*
Une nouvelle de Nathalie Haras

102 *La Biche De Cérynie*
Une nouvelle d'Olivier Jarrige

118 *Un ennui immortel*
Une nouvelle de Nicolas A. Pages

126 *La Course aux Esprits*
Une nouvelle de Tiphaine Levillain

136 *Full Access*
Une nouvelle de Grégory R. Waeytens

150 *Maître Zynarf*
Une nouvelle de JC Gapdy

164 Chasse à l'homme
Une nouvelle de Yoann Bruni

178 Le projet Traumaless
Une nouvelle de Philippe Mangion

190 Des vacances à la ferme
Une nouvelle de Jean-Marc Sire

200 Rafaèle
Une nouvelle de Claire Girard

212 Plug-in, baby
Une nouvelle de Francis Ash

Pour revenir ici, au sommaire, cliquez sur le lien « Sommaire ⇗ » qui se trouve en bord de page de chaque récit.

NOUVEAU MONDE
N° 11
... 2017
Nouveau Monde N° 11 — Athématique
À paraître

Celle qui éclaire nos pas

Pascal Bléval
http://pascalbleval.wordpress.com/
https://www.facebook.com/pages/Pascal-Bl%C3%A9val-page-auteur/369534029780096
https://www.facebook.com/chroniqueshumaniteaugmentee
https://www.facebook.com/TerresSombres

Sommaire

Lorsqu'Hémma reprit connaissance, elle fut saisie d'un soudain vertige et d'une violente nausée. Après quelques instants passés à tenter de reprendre ses esprits et à attendre que le monde cesse de tourner devant ses yeux, elle se palpa le crâne avec inquiétude. Elle fut soulagée de ne pas se trouver de blessures, mais en déduisit, un peu choquée, que le sang maculant ses cheveux blonds n'était sans doute pas le sien.

Elle voulut basculer sur le côté, mais se retrouva sur le dos telle une tortue échouée. Après de longues minutes d'hébétude passées à fixer les arbres-épines qui la surplombaient, ses idées se remirent peu à peu en place. Un corbeau s'approcha d'elle, peut-être dans le but de lui picorer les orbites, mais elle le fit s'envoler d'une bordée de jurons bien sentis. Pour se repérer, elle tourna la tête à droite, puis à gauche : autour d'elle, le sol était jonché de cadavres.

Ils portaient les costumes des nomades de l'Orient et en avaient les cheveux bruns, les yeux en amande et le teint jaunâtre. Leur apparence contrastait avec celle d'Hémma, dont la peau était rose pâle là où elle n'était pas encroûtée de sang et de terre. Elle se souvint que ces nomades avaient la réputation de faire commerce d'esclaves et vit qu'elle avait des fers aux poignets. Heureusement, leurs chaînes étaient rompues et ses ravisseurs ne paraissaient pas en mesure de l'empêcher de reprendre sa liberté. Ses menottes inutiles mises à part, elle était vêtue d'une courte robe maronnasse, serrée à la taille par une ficelle. Bien sûr, elle était décolletée et ouverte sur les côtés, découvrant ainsi bien plus que la naissance des seins d'Hémma.

L'habit typique des esclaves féminins. Ces gars ne laissent aucune place à l'imagination de leurs clients*, songea Hémma, déprimée. *Un jour, quelqu'un devra leur donner des cours de marketing.

Elle rassembla ses forces et tenta de se redresser, mais un raton-laveur dressé sur ses membres postérieurs avança dans son champ de vision. Il tenait un long bâton dans ce qui ressemblait plus à des mains qu'à des pattes d'animal. Le bâton s'achevait sur un crochet de métal auquel étaient attachés des bracelets d'obsidienne et de jade.

Un shaman manaak, c'est bien ma veine*, songea Hémma. *Ce sont tous de vieux obsédés…

— Je te félicite, jeune humaine : tu as prouvé à mon peuple que tu es la *Malaya* annoncée par la prophétesse. Apprends en retour que je me nomme Ashakula et que je suis le doyen des shamans de mon clan.

***Qu'est-ce que c'est que ce délire mystique ?* s'interrogea Hémma en tentant de rassembler ses esprits.**

Sommaire

Sommaire

Elle s'assit sur les genoux, mains à plat sur les cuisses. Elle était confuse et adopter la position de la Cérémonie du Thé lui semblait la meilleure façon de reprendre pied. Elle fit le vide dans son esprit pour calmer la panique qui montait en elle. Enfin, elle fixa la boule de poils et lui posa les questions qui lui brûlaient les lèvres :

— C'est quoi, une « Malaya » ? C'est moi qui ai fait tout ça ? demanda-t-elle en balayant la scène de carnage d'un geste de la main.

Ashakula la dévisagea de ses grands yeux noirs aux pupilles dorées, dépourvus de paupières. Pour toute réponse, il leva son bâton et en frappa le sol.

Des dizaines de ses congénères jaillirent de nulle part et entourèrent la jeune femme. Ils n'étaient pas hostiles et la tension d'Hémma reflua face aux mimiques attendrissantes que lui adressaient les étranges créatures. L'une elles osa caresser les cheveux puis les épaules dénudées de l'humaine du bout des doigts, mais elle fit un bond en arrière lorsqu'Hémma voulut la toucher à son tour.

— Hoy ! s'écria Ashakula en agitant son bâton.

Le plus petit des Manaaks tendit la main vers Hémma, qui s'en saisit après une courte hésitation. Il lui tira sur le bras avec insistance, la forçant à se lever puis à le suivre.

***Zut, j'aurais dû prendre une épée parmi les cadavres quand j'en avais l'occasion*, songea Hémma tandis qu'ils quittaient la clairière. Peu à peu, des bribes de souvenirs lui revenaient et elle se revoyait brandissant un large tranchoir sur un champ de bataille. Elle fit rouler les muscles de ses bras et constata avec plaisir qu'elle aurait pu en remontrer à bien des hommes.**

Je devais être une mercenaire. Pourquoi est-ce que je ne me rappelle de rien ?

Ils marchèrent à travers ce qui ressemblait de plus en plus à un marécage à mesure que la troupe s'y enfonçait. Des essaims de moustiques les harcelaient et ils semblaient particulièrement friands de la peau découverte d'Hémma. Celle-ci passait son temps à se filer des claques, pour un résultat plutôt médiocre.

— Foutus suceurs de sang, grommela-t-elle en constatant son impuissance.

Une magnifique auréole blanche ornait le dos de sa main depuis une poignée de secondes et elle ne tarderait pas à la démanger aussi férocement que les autres plaques constellant son corps.

— Où m'emmenez-vous ? Vous n'auriez pas pu nous dégoter une route plus fréquentable ?

Elle avait beau le dissimuler derrière un côté bravache, Hémma n'en menait pas large. Personne ne lui répondit, ce qui ne contribua pas à la rassurer. Ce n'est qu'au moment où ses jambes s'embourbaient dans la vase jusqu'à mi-cuisse que ses guides se décidèrent à interrompre leur procession.

Ils se trouvaient dans une vaste clairière dont le centre était occupé par un *arbre-cheminée*. Comme tous ceux de son espèce, il était dénué de branches, sauf à son sommet. Là, ses feuilles s'étalaient en vaporeux canopes d'un blanc pâle qui se confondaient avec les nuages. Si l'on en croyait la rumeur, une puissante magie imprégnait les racines de ces arbres.

L'un des Manaaks s'approcha de l'arbre-cheminée, colla son dos à la base du tronc et demanda à Hémma de

Sommaire ⇧

Sommaire

l'imiter, ce qu'elle fit de mauvaise grâce. L'arbre épousa aussitôt la courbure de sa colonne vertébrale, comme s'il tentait de se rendre aussi confortable que possible.

— Vous me fatiguez. D'abord, vous me faites marcher dans la boue. Là, vous voulez que je me frotte à un morceau d'écorce. Et après ? Je devrai ronronner comme un chaton ?

À peine Hémma avait-elle dit cela que le tronc sur lequel elle s'appuyait s'évasa dans son dos. Elle chuta en arrière dans un grand cri, en fermant les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, elle était vautrée sur un tapis de mousse dans une salle aux parois creusées à même la roche. Hébétée, Hémma s'approcha de l'un des murs. Il en émanait une douce lumière, malgré l'absence de torches. Un choc mou derrière elle la fit se retourner.

— Mince, alors… souffla-t-elle, stupéfaite.

Les Manaaks pleuvaient du plafond par grappes et se réceptionnaient avec dextérité sur le sol de la caverne. Hémma se pinça la joue, mais elle ne rêvait pas. Le manège se poursuivit jusqu'à ce que le shaman atterrisse à son tour au milieu de ses frères et sœurs.

Hémma sentit qu'on la tirait par la manche : son petit guide des marécages lui présentait sa main.

— Où comptes-tu m'emmener ? demanda Hémma, sans bouger.

L'autre insista, mais Hémma croisa les bras d'un air buté.

— Si tu ne me dis pas où nous allons, je reste ici.

L'humeur générale se refroidit et la jeune femme s'aperçut qu'elle était coincée dans une caverne pleine de

Manaaks. Ils n'avaient pas une réputation d'hostilité envers les humains, mais…

Ashakula se planta devant Hémma et lui agita son bâton sous le nez :

— Tu es la *Malaya*. Pour mon peuple, ta destinée revêt une importance vitale ! Tu es *celle qui éclaire nos pas*, le phare qui nous guide à travers les ténèbres. Chikebaya, notre prophétesse, t'a désignée il y a de nombreuses décennies. Tu es…

Encore ce délire ?* songea Hémma, les yeux écarquillés face à un tel déluge verbal. *Je le saurais, si j'étais quelqu'un d'important.

— Ok, on a compris, coupa-t-elle pour se donner une contenance. Je précise que je n'ai toujours pas accepté de vous aider. Où nous rendons-nous ?

— À la salle de purification pour que tu t'y laves le corps. Tes jambes sont crottées de boue et l'odeur de ta transpiration empeste.

Hémma se souvint de l'état de ses mains : les croûtes de vase mêlées de sang séché qui les recouvraient douchèrent son sens de la répartie.

— Ça va, je vous suis. Mais c'est quand même un peu de votre faute si je suis sale, répliqua-t-elle, histoire de ne pas complètement perdre la face.

Le shaman acquiesça, puis dit quelque chose au petit guide d'Hémma dans une langue gutturale. L'enfant-raton adressa alors un franc sourire à la jeune femme, avant de lui enlacer la jambe avec un bonheur évident. Hémma en fut émue, aussi s'engagea-t-elle de bonne grâce au sein d'un dédale de tunnels. La lumière dispensée par les murs

Sommaire

Sommaire

était faible et Hémma se cogna la tête à plusieurs reprises contre le plafond.

— Il faut nous dépêcher, ou les ténèbres nous engloutiront, murmura Ashakula.

Hémma se frottait le crâne en grimaçant.

— Je fais ce que je peux, répliqua-t-elle. C'est bas de plafond, chez vous.

Heureusement, le reste du parcours était mieux éclairé. Les couloirs qu'ils empruntèrent par la suite allèrent en s'élargissant et la foule se pressant autour d'eux gagna en densité.

On doit avoir rejoint les artères principales de leur foutue cité souterraine, songea Hémma.

Soudain, le shaman s'arrêta et agita son bâton d'un air solennel.

— Nous y sommes, dit-il en désignant une porte faite d'un bois sombre, renforcée de plusieurs barres de fer.

— Ce sont les quartiers de votre prophétesse ? demanda Hémma.

Elle se sentit transportée de joie à l'idée d'enfin voir cette fameuse Chikebaya.

Pour une fois, je vais côtoyer du beau monde ! jubilait-elle intérieurement.

Le shaman détrompa aussitôt Hémma :

— Nous sommes devant la salle de purification : vous sentez vraiment trop mauvais.

Pour accompagner ses commentaires, Ashakula se pinça le nez dans un geste sans équivoque.

Hémma vira au cramoisi et le shaman en rajouta une couche :

— Vous en profiterez pour vous rendre plus présentable.

— Plus présentable ? C'est à dire ? s'offusqua Hémma.

Ashakula désigna la robe d'esclave que portait la jeune femme. Celle-ci prit également conscience de la raideur de sa chevelure, qui était maculée de traces de boue. Un bain ne lui ferait pas de mal, sans parler d'une manucure. Elle se racla la gorge pour masquer son embarras.

Le shaman ouvrit la porte comme si de rien n'était, dévoilant une spacieuse et fonctionnelle salle de bain. Un grand baquet en bois, enduit de goudron pour l'imperméabiliser, appelait Hémma à grand renfort de nuages de vapeur. À côté étaient étendues plusieurs serviettes blanches. Hémma eut toutes les peines du monde à se retenir de se vautrer dedans pour en tester le moelleux.

— Et bien… Je suppose que je vais me laver.

— Vous êtes perspicace, dit Ashakula.

Sur cette dernière pique lancée à son encontre, Hémma franchit le seuil de la pièce et la porte se referma sur elle avec un claquement sec.

— Au moins, je suis débarrassée de ce pot de colle, soupira-t-elle en se déshabillant.

L'exercice s'avéra délicat, tant ses vêtements adhéraient à sa peau. C'est avec de grands bruits de succion et en se déchirant que sa tunique échoua aux pieds d'Hémma. Elle s'avança ensuite jusqu'au baquet et en testa la température.

Sommaire ⇧

Sommaire

— C'est parfait, s'exclama-t-elle. Ces boules de poils savent recevoir !

Puis, elle se saisit d'une brosse taillée dans un morceau de bois, à poils souples.

— Drôle d'engin. Il est lourd, en plus, dit Hémma en le soupesant.

— Avant d'entrer dans le bain, je vous suggère de vous nettoyer le corps, déclara une voix dans le dos d'Hémma.

Celle-ci cria, se retourna d'un bloc et lança sa brosse sur l'intrus, qui la reçut en pleine tête.

— Vous m'avez fait peur, nom d'un chien !

***Pourvu que je ne l'aie pas tué*, se dit-elle pourtant dans le même temps, inquiète.**

Elle fut vite rassurée : le shaman se relevait déjà en grimaçant. Son visage s'illumina d'un large sourire dès que son regard se posa sur Hémma. Celle-ci se souvint qu'elle était nue. Elle attrapa une serviette et s'enroula dedans comme un sushi.

— Je vous suggère de sortir d'ici au pas de course ! Sinon, vous pourrez vous trouver une nouvelle *Malaya*.

Ashakula ne se le fit pas dire deux fois et quitta la pièce avec précipitation précipitamment. Restée seule, Hémma se saisit d'une brosse à poils durs. Elle dut s'avouer que le conseil du vieux pervers était judicieux. Elle se rappelait que dans les pays d'orient, les gens se lavaient *avant* d'entrer dans le bain, ce dernier ayant pour but le délassement de l'esprit.

Dans un coin de la pièce avait été creusée une petite dépression dont les rebords s'ornaient de conduits d'éva-

cuation. D'un tuyau de cuivre, fixé au mur et muni d'un robinet, se déversait une eau tiède et limpide, dont Hémma remplit un tonnelet. Elle s'installa sur un tabouret, au centre de la dépression, et se frotta la peau avec force. La boue tomba en gros paquets sur le sol avant d'être emportée par le système d'évacuation. Hémma se renversa plusieurs baquets successifs sur la tête pour se rincer. Quand elle eut presque retrouvé sa teinte rose habituelle, elle se passa un pain de savon sur le corps. Se sentant enfin propre, elle pénétra dans la baignoire. L'eau chaude l'engloutit, ses muscles se détendirent et elle ronronna de plaisir.

— Dieu bénisse l'inventeur du bain chaud, murmura Hémma, les yeux mi-clos.

Après s'être séchée, Hémma tomba en arrêt face à trois robes disposées derrière un paravent, sur une série de galants en bois. Elle effleura le tissu rose pâle de la première et constata qu'elle était en soie. La seconde, bleu ciel, était plus légère qu'un nuage. Les couleurs de la troisième étaient chatoyantes et semblaient déborder du tissu pour colorer l'air lui-même.

Le souffle coupé par tant de beauté, Hémma demeura interdite de longues minutes avant de se décider à se revêtir des trois robes. Lorsqu'elle se fut apprêtée, les éléments de sa nouvelle tenue se soulevèrent, gonflés par une improbable brise. Ashakula, sentant peut-être que la *Malaya* était prête, entra dans la pièce. Un peu déçu d'avoir raté le bain d'Hémma, il se consola en admirant les courbes sveltes de l'humaine, que le costume de cérémonie magnifiait sans pour autant dévoiler d'une indécente façon.

Sommaire

Sommaire

— Je vois que vous avez enfilé la tenue sans mon aide, marmonna-t-il.

Ça va, il semble ne pas avoir trop mal pris ma réaction, songea-t-elle*. C'est de sa faute, aussi. Il n'avait qu'à ne pas s'introduire en douce derrière moi comme un rôdeur !*

Ils sortirent de la pièce et se retrouvèrent entourés par une foule bruyante de plusieurs centaines de Manaaks, qui les accueillirent avec d'assourdissants *hourras.* C'était une procession digne des plus belles fêtes de l'empire humain de Boudarass qui les accompagna. Hémma, grisée par la liesse générale, fit quelques entrechats qui déclenchèrent des tonnerres d'applaudissements.

Mais soudain, les lumières faiblirent et le couloir fut plongé dans les ténèbres. Cela ne dura qu'un instant, mais jeta un froid sur l'assemblée. Les Manaaks et Hémma reprirent leur marche dans le plus grand silence.

— Votre venue suscite l'espoir, expliqua Ashakula comme il lui indiquait la route à suivre, à un croisement. Je prie la prophétesse qu'il ne soit pas déjà trop tard. Par ici, jeune humaine. La Chikebaya nous attend.

— Je ferai de mon mieux pour vous aider, promit Hémma.

Depuis qu'elle avait enfilé les robes, elle se sentait merveilleusement bien et son tempérament fougueux s'était adouci comme par magie. Elle était même prête à accepter toutes les bizarreries du peuple-raton, sans comprendre ce qui avait pu l'inciter à changer d'avis à ce point.

Ils parvinrent à un portail, qui barrait le couloir de sa masse d'airain et d'acier. Plusieurs Manaaks montaient la garde. Sur un signe d'Ashakula, ils poussèrent de toutes leurs forces sur les battants de la porte. Ceux-ci cédèrent dans un long grincement.

La procession resta en retrait dans le couloir, mais Hémma, menée par Ashakula et tenant toujours la main de son petit guide, pénétra dans la salle. Celle-ci était plongée dans une semi-pénombre et il y régnait une chaleur moite. D'énormes statues de bouddhas à face d'animaux étaient alignées le long des murs : elles étaient toutes orientées vers le centre de la pièce.

Là, sur une estrade, entourée par une cohorte de jeunes servantes vêtues de kimono, patientait Chikebaya la prophétesse. Elle était assise, jambes croisées. Ses robes, semblables à celles d'Hémma, flottaient autour d'elle, formant un voile arc-en-ciel. Son visage, plus ridé qu'une vieille pomme, était presque dépourvu de poils. Elle était en transe et ses yeux empreints d'une lueur d'extase mystique. Une aura hypnotique se dégageait d'elle et Hémma la trouva belle, en dépit de ses traits typiquement manaaks.

Des larmes coulèrent sur le visage d'Hémma et elle s'avança en titubant. Lorsqu'elle se fut approchée à moins d'un mètre de la prophétesse, elle tomba à genoux et se prosterna avec humilité. La Chikebaya tendit un bras décharné en direction d'Hémma. Celle-ci se laissa toucher du bout des doigts par la Manaake et une énergie nouvelle l'envahit, affermissant sa résolution.

— Es-tu prête à te sacrifier pour de parfaits étrangers ? demanda la Chikebaya d'une voix pure et cristalline.

— Je le suis, déclara Hémma.

Elle se sentait détachée de son propre corps, comme si elle voyait quelqu'un d'autre agir et parler par sa bouche. Le shaman, qui s'était placé à gauche de la prophétesse, l'observait avec attention. Le petit Manaak qui avait guidé

Sommaire ⇨

Sommaire

Hémma tout au long du chemin était en retrait, dans le dos de la Chikebaya. Il fixait Hémma, une lueur d'adoration dans le regard. La jeune femme ressentit à cet instant l'importance qu'elle revêtait aux yeux des Manaaks et le sourire reconnaissant que lui adressa la prophétesse l'emplit d'orgueil.

La Chikebaya fit plusieurs gestes successifs de la main et une série de lumières éclaira le sol, formant une ligne droite d'une dizaine de mètres jusqu'à atteindre un œuf à la coquille translucide. Il était à taille humaine et une ouverture y avait été aménagée, du côté gauche. Ashakula mena Hémma à l'intérieur et lui montra le siège sur lequel elle devait se tenir.

En quoi ça va les aider, que je reste plantée là ?

Elle ne posa pas la question au shaman : l'idée même d'ouvrir la bouche la fatiguait. Lorsqu'Ashakula la laissa seule à l'intérieur de l'œuf, elle eut un mauvais pressentiment, mais n'osa rien dire. Elle s'assit en tailleur sur son siège, imitant la posture dans laquelle la prophétesse l'avait accueillie, mais l'ouverture par laquelle elle était entrée se referma soudain. Hémma se releva d'un bond et se colla à la paroi de l'œuf. Celle-ci s'était assombrie et la jeune femme ne pouvait plus voir ce qu'il se passait de l'autre côté.

Tout à coup, un liquide clairet s'infiltra par le sol. Lorsque l'étrange mixture entra en contact avec les orteils d'Hémma, un arc d'énergie lui traversa le corps. Elle se jeta en arrière, la peau parcourue de picotements douloureux. Une poignée de secondes plus tard, elle ne put éviter un nouveau contact, qui fit se dresser ses cheveux sur sa tête. Bientôt, la base de l'œuf fut inondée et Hémma se hissa sur son siège. Hélas, le niveau monta d'un

coup et elle se retrouva immergée jusqu'à la taille dans le liquide saumâtre. Dès lors, les vagues d'énergie qui l'assaillirent sans relâche l'empêchèrent d'avoir la moindre pensée cohérente.

Il faut que je sorte d'ici ! **songea-t-elle dans un ultime sursaut de clairvoyance.**

Elle sentit quelque chose se rompre en elle. La magie explosa dans son crâne et des éclairs se formèrent au creux de ses mains, mais Hémma ne parvint pas à se concentrer et ils se dissipèrent aussitôt. Pourtant, un cri de douleur éclata de l'autre côté de la paroi. Peu après, la voix d'Ashakula tonna dans l'esprit d'Hémma :

— N'aie crainte, *Malaya*, nous allons t'aider. Hélas, peut-être n'étais-tu pas celle que nous attendions. Fais refluer ta magie, afin de nous permettre d'ouvrir l'œuf.

Les veines d'Hémma charriaient des fleuves de feu, mais elle contint la rage qui s'était emparée d'elle et sa magie s'apaisa.

De son côté, la prophétesse essuya d'une main tremblante la sueur qui lui inondait le visage. Elle adressa un pâle sourire à Ashakula.

— Comment te sens-tu ? la questionna-t-il.

La respiration sifflante de la Chikebaya l'inquiétait.

— Cette jeune humaine est très puissante, tu l'as bien choisie. Dès qu'elle aura bu l'Ambroise, sa magie ne lui sera plus d'aucun secours. Mais en attendant…

À cet instant, un nouvel éclair d'énergie frappa la paroi interne de l'œuf et la Chikebaya serra les dents, le regard vitreux. Ses assistantes se portèrent à ses côtés et soutinrent ses efforts mentaux.

Sommaire ⇨

Sommaire

— Elle ne t'a… pas cru, souffla la prophétesse.

Hémma avait patienté, mais en vain, avec l'espoir qu'on la libère rapidement. Pendant ce temps, le liquide continuait de monter et lorsqu'elle fut contrainte de lever la tête pour éviter de se noyer, elle comprit que les Manaaks l'avaient trahie.

Folle de rage, elle lâcha la bride à son pouvoir. Prise à la gorge comme elle l'était, elle ne parvint pas à le diriger avec précision. Les remous qu'elle provoqua lui firent perdre l'équilibre et elle glissa du siège. Elle but la tasse et le liquide amer se répandit dans ses poumons. Ses pensées se figèrent et, les yeux écarquillés, les mains posées sur la paroi de l'œuf, Hémma sombra dans une profonde léthargie.

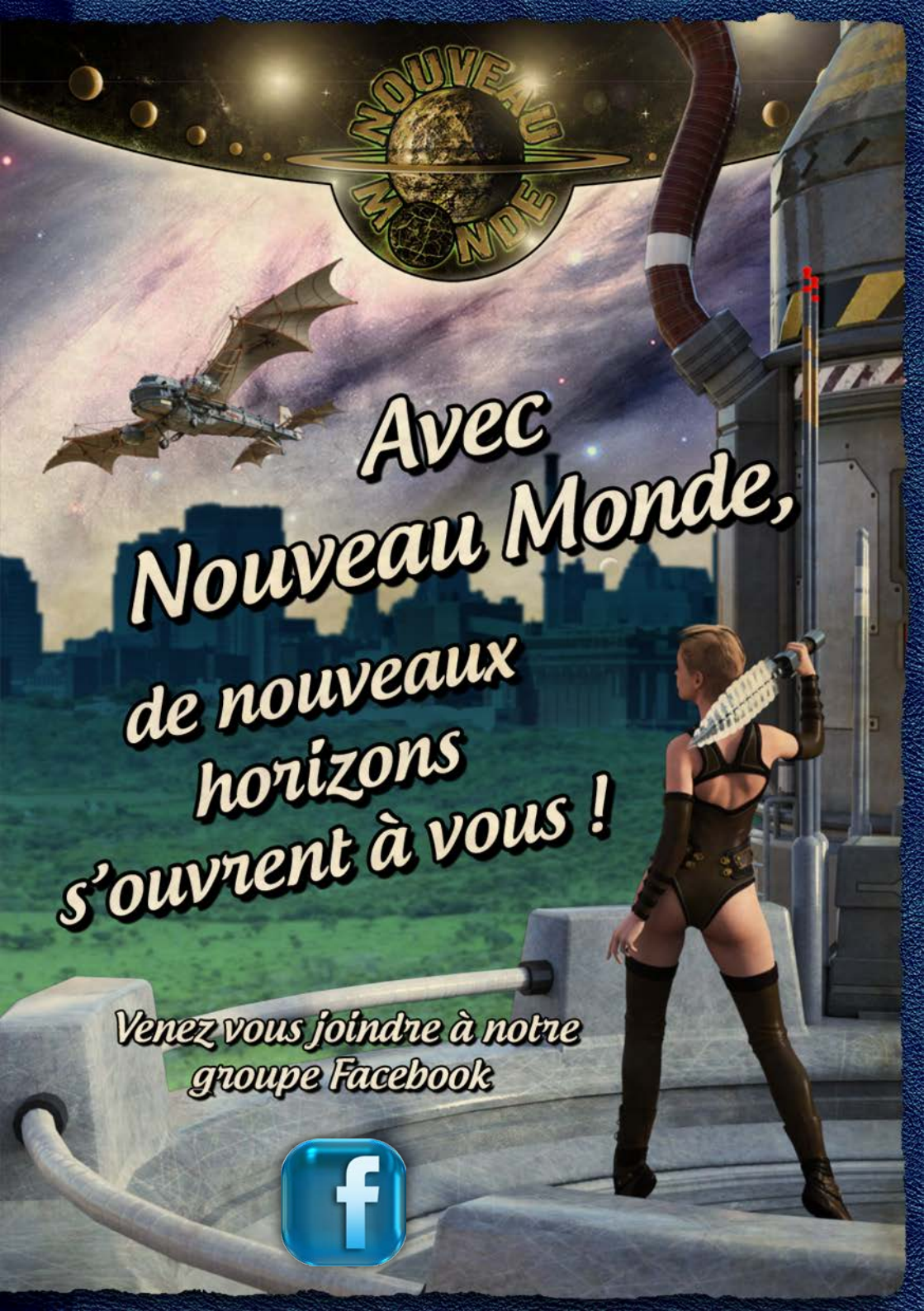
La Chikebaya eut un rire sec. Ashakula se rengorgea et se tourna vers le petit Manaak, qui se tenait à ses côtés. Celui-ci se sentit peiné du destin d'Hémma, mais il n'osa rien dire lorsque son père s'adressa à lui d'un ton plein de morgue :

— Réjouis-toi, mon fils. Un jour, ce sera à toi de ramener les tiens sur le chemin de la lumière.

L'énergie tirée du corps d'Hémma se déversa soudain hors de l'œuf. La luminosité se fit plus vive et le peuple manaak poussa un soupir de soulagement collectif.

Le temps d'un siècle supplémentaire, ils vivraient dans la lumière et ne craindraient pas les ténèbres. Jusqu'à ce qu'Hémma s'affaiblisse à son tour, que le prochain shaman se mette en quête de la *Malaya* et qu'il trouve, à nouveau, *celle qui éclaire nos pas.*

FIN


NOUVEAU MONDE
Avec Nouveau Monde,
de nouveaux horizons s'ouvrent à vous !
Venez vous joindre à notre groupe Facebook

Sommaire

Précieux

Annabelle Blangier
https://www.facebook.com/Annabelle-Blangier-109548174713397 7/timeline/

Assis au bureau de bois éraflé et usé par les ans, le capitaine Morvan fixait sans le voir le journal de bord ouvert sous ses yeux. Il y avait maintenant six jours, son bateau de pêche s'était retrouvé piégé au milieu d'une brume épaisse. Tout repérage était devenu impossible, aussi le capitaine ordonna-t-il de jeter l'ancre. Plutôt que de se perdre plus encore en tentant de retrouver la côte à l'aveugle, mieux valait rester immobile, et patienter jusqu'à-ce que la brume se dissipe.

Mais la brume avait subsisté.

L'équipage perdait patience, ce brouillard surnaturel le mettait mal à l'aise, Morvan le savait ; « il n'y a pas plus superstitieux qu'un marin », avait l'habitude de dire son père. Confronté aux forces mystérieuses et insondables de l'océan, on avait tendance à perdre le sens du rationnel. D'autant plus que, arrivés avec la brume, certains événements inexplicables avaient commencé à se produire au-

tour d'eux. Personne ne pouvait par exemple comprendre d'où venaient les brusques cahots qui agitaient le bateau à intervalles irréguliers. La mer était plus calme que jamais, aucune vague n'agitait sa surface ; cette brume langoureuse semblait être parvenue à immobiliser la marée elle-même.

Épuisés par l'angoisse de l'attente, les hommes n'avaient pas tardé à se mettre à voir des choses. L'un d'eux avait rapporté avoir repéré une ombre gigantesque qui faisait des cercles juste sous les eaux. Il y avait peu de temps, ils avaient perdu l'un des filets de pêche, qui s'était décroché du bateau et avait glissé au fond de la mer. L'un des hommes, cependant, était persuadé que quelque chose avait tiré sur le filet, avec une force prodigieuse, jusqu'à ce que celui-ci ne s'arrache et ne soit emporté.

Pour Morvan, il ne faisait aucun doute que la nervosité de l'équipage, dans cette situation éprouvante, lui jouait des tours. Lui-même était loin d'être serein. Bien plus que les ballottements du bateau, c'étaient surtout les cris, qui le troublaient. Depuis qu'ils étaient immobilisés, ils les entendaient, des cris tels qu'il n'en avait encore jamais entendus de sa vie. Ils semblaient parfois venir de très loin, d'autres fois de très près, probablement un effet du vent. Leur nature laissait Morvan perplexe. Ils étaient longs, et suraigus ; ils lui faisaient penser à des cris de femmes, mais de femmes à l'agonie, alors. Ces derniers temps, il avait la chair de poule chaque fois qu'il les entendait. Parfois, il se disait qu'il s'agissait peut-être d'un oiseau, et que c'était alors une bonne nouvelle : Cela signifiait qu'ils étaient proches des côtes. Mais quelle sorte d'oiseau poussait de tels cris ? Finalement, peut-être que

Sommaire ⇧

Sommaire

lui aussi imaginait des choses, et travestissait un cri d'animal parfaitement ordinaire en quelque-chose d'effrayant.

La porte de la cabine s'ouvrit, le tirant de ses pensées. Son fils, Evan, entra. Le garçon vint s'asseoir face à son père.

— Comment vas-tu ? demanda Morvan en souriant.

Evan haussa les épaules. Morvan ne s'inquiétait pas autant pour son fils que pour son équipage : À douze ans, c'était un garçon raisonnable, qui avait les pieds sur terre et n'était pas du genre à s'effrayer pour un rien. Leur situation l'inquiétait, bien sûr, mais il ne s'alarmait pas ; il savait qu'ils étaient en sécurité sur le bateau, qu'ils avaient assez de vivres pour tenir plusieurs semaines, et que cette brume était vouée à disparaître tôt ou tard.

— Tout va bien, sur le pont ?

— C'est comme d'habitude, répondit Evan, avant d'ajouter : Il paraît que Ronan a failli tomber à la mer, ce matin.

— Comment ça ? fit Morvan, surpris.

— Il était saoul, lâcha Evan pour toute explication.

Morvan secoua lentement la tête. Il allait bientôt devoir faire un sermon à son équipage, s'il voulait éviter que cette période d'inactivité ne leur crée des ennuis. Un cri strident se fit entendre, quelque part au loin. Evan porta un regard songeur vers la fenêtre, dans le dos de Morvan, et ce dernier remarqua l'humeur singulièrement morose de son fils.

— Est-ce que tout va bien ? s'enquit-il.

— Monsieur Yusek m'a raconté une drôle d'histoire, tout à l'heure, finit par dire Evan.

Morvan fronça les sourcils. Il connaissait le goût de Yusek pour les histoires de marins toutes plus effrayantes les unes que les autres. Il voulait bien accepter que la situation présente ennuie Evan, mais il n'était pas question qu'elle devienne pour lui une expérience traumatisante ; si Morvan emmenait son fils à la pêche avec lui, c'était pour lui apprendre à aimer la mer, pas à la craindre.

— Il a dit qu'il savait d'où provenaient les coups portés dans la coque ; et les cris, aussi, continua Evan.

— Laisse-moi deviner, dit Morvan sur le ton de la plaisanterie, les Dieux sont en colère contre nous pour je ne sais quelle raison, ou bien c'est un monstre marin mythologique, peut-être…

— Il dit que ce sont des sirènes, dit Evan.

Le demi-sourire de Morvan vacilla devant l'air sérieux de son fils.

— Tu connais l'histoire des sirènes, Papa ?

— Elles sont censées… entraîner les marins au fond des océans ? hasarda Morvan.

Evan secoua la tête.

— C'est plus que ça. Ce sont des femmes magnifiques, mais en même temps, ce sont d'affreux monstres marins. Elles sont les deux à la fois ; ou bien ni l'un ni l'autre, plutôt. Elles sont incomplètes, et c'est pourquoi elles en veulent tellement aux Hommes. Elles les envient, parce qu'ils sont capables de marcher sur la terre, de construire des sociétés, et d'évoluer, alors qu'elles sont coincées sous les mers et condamnées à y errer sans but précis.

Evan s'interrompit un instant, l'air songeur.

Sommaire ⇧

Sommaire

— En fait, reprit-il, elles sont éternellement insatisfaites ; ce sont des animaux, mais elles aspirent à être plus que ça ; elles ont l'intelligence nécessaire pour voir tout ce qu'elles manquent, et cela les rend jalouses, jalouses de nous. C'est pour ça que, chaque fois qu'elles croisent un équipage, elles sentent l'envie les brûler un peu plus, et elles ne peuvent s'empêcher de s'en prendre à nous. D'après Yusek, ce que veulent les sirènes, c'est nous voler notre bien le plus précieux, parce que de cette manière elles croient pouvoir nous enlever une part d'humanité, à nous aussi. Je crois qu'elles veulent juste qu'on soit malheureux.

Evan se tût, et regarda à nouveau par la vitre, l'air perdu dans ses pensées.

— Tu sais que ce ne sont que des histoires, n'est-ce pas ? finit par demander Morvan.

Son fils haussa les épaules.

— J'imagine, dit-il.

Il tourna les yeux vers son père, et sembla redescendre sur terre. Il sourit.

— Je sais que ce ne sont que des histoires, Papa, et je connais Monsieur Yusek, il en a à revendre, pour toutes les occasions. C'est juste que…

— Que quoi ?

— Monsieur Yusek dit que notre bien le plus précieux à tous, c'est notre propre vie, et que c'est ce que les sirènes veulent nous prendre, mais moi je pense qu'en ce moment, ce qui nous est le plus précieux, vital même, c'est notre bateau. Tu ne crois pas ?

Morvan fit mine d'y réfléchir. Il reconnaissait bien là l'esprit pragmatique de son fils.

— Quelle importance ? finit-il par répondre, puisque les sirènes n'existent pas ?

— C'est juste que ça m'a fait réfléchir. Avec ces coups dans la coque du bateau, tu sais…

— Tu n'as pas à t'en faire, dit son père d'une voix rassurante, ces coups ne seront jamais assez forts pour abîmer la coque, tu peux me croire. Lorsqu'un banc de poissons passe sous le bateau, il crée des remous invisibles à la surface, mais capables de secouer la coque. Ça peut sembler alarmant, mais ce n'est qu'une illusion, tu comprends ?

Son fils hocha la tête, il avait l'air soulagé par ces explications.

— Dès que la brume se sera dissipée, continua Morvan, nous pourrons rentrer à la maison, sains et saufs. En attendant, tu ne devrais plus écouter les histoires de l'équipage, d'accord ?

Evan hocha la tête.

— Bien. Maintenant tu ferais mieux d'aller au lit.

Il regarda Evan se lever et quitter la cabine, forçant son sourire à demeurer sur ses lèvres jusqu'à ce que son fils ait refermé la porte derrière lui. Il comprenait aisément pourquoi les sirènes, ces créatures connues pour causer les naufrages, étaient venues à l'esprit de l'équipage. Il partageait ce sentiment d'être épié par quelque-chose, à travers la brume et dans les eaux sombres qui les entouraient. Au fond, peut-être était-il un peu superstitieux, lui aussi.

À cet instant, un nouveau cri, plus proche que jamais, retentit. Morvan eut l'impression que tout le bateau frissonnait avec lui ; il se tourna vers la fenêtre, s'attendant

Sommaire ⇧

Sommaire

presque à voir la créature responsable de ce cri surgir devant lui. Il ne vit rien, tout paraissait toujours aussi calme. Pourtant, le capitaine entendit une agitation soudaine, sur le pont. Alarmé, il se leva et sortit de la cabine. Au moment où il posait le pied sur le pont, une secousse ébranla le bateau et le fit vaciller. L'équipage courait en tous sens, l'air paniqué. Une sourde angoisse saisit Morvan. Qu'avait-il bien pu se passer ? Alors qu'il remarquait quelques hommes penchés sur la balustrade, l'un des membres de l'équipage vint à sa rencontre. Ses yeux étaient écarquillés, soit par la terreur soit par la stupéfaction, à moins que ce ne soit les deux.

— Que se passe-t-il ? interrogea Morvan d'une voix rauque.

— Je ne comprends pas… balbutia l'homme d'une voix d'enfant, je ne comprends pas comment c'est arrivé, il était là et puis… il a disparu, tout simplement disparu, comme aspiré par les eaux !

— Mais qu'est-ce que vous racontez, bon sang ?

Un autre homme s'était approché entre-temps, l'air un peu plus rationnel.

— Il a dû trop se pencher, dit-il d'un ton fébrile, il a peut-être été attiré par un reflet dans l'eau, et il a comme disparu…

— Qui ? interrogea le capitaine, la gorge serrée, qui est tombé à l'eau ?

L'homme le regarda d'un air surpris, il pensait visiblement que Morvan était déjà au courant.

— C'est… votre fils, dit-il dans un murmure, votre fils est tombé par-dessus bord, capitaine.

Un sentiment d'horreur saisit Morvan. Il repoussa vivement ses hommes et se précipita sur la balustrade, avant de se pencher pour scruter les eaux sombres des yeux. La brume blanche offrait peu de visibilité, mais de ce qu'il pouvait en voir, la mer semblait calme. Rien ne s'y débattait. Il repensa aux sirènes, ces voleuses, qui prenaient aux hommes ce qu'ils avaient de plus précieux. Soudain, tout sembla clair. Morvan releva la tête et se mit à hurler :

— Rendez-le-moi ! Rendez-moi mon fils ! Je possède de l'argent, des vivres, des biens beaucoup plus précieux que lui !

Il avait conscience d'avoir l'air d'un fou aux yeux de l'équipage, mais dans son désespoir il était pourtant persuadé d'avoir raison : Les sirènes existaient bien, et elles venaient d'enlever son fils. Comme pour répondre à ses appels, un autre cri inhumain se fit entendre, mais plus faible, comme si elles s'éloignaient. *Avec son fils*. Le capitaine sentit des mains agripper ses épaules et tenter de l'éloigner de la balustrade, mais il les repoussa avec brusquerie.

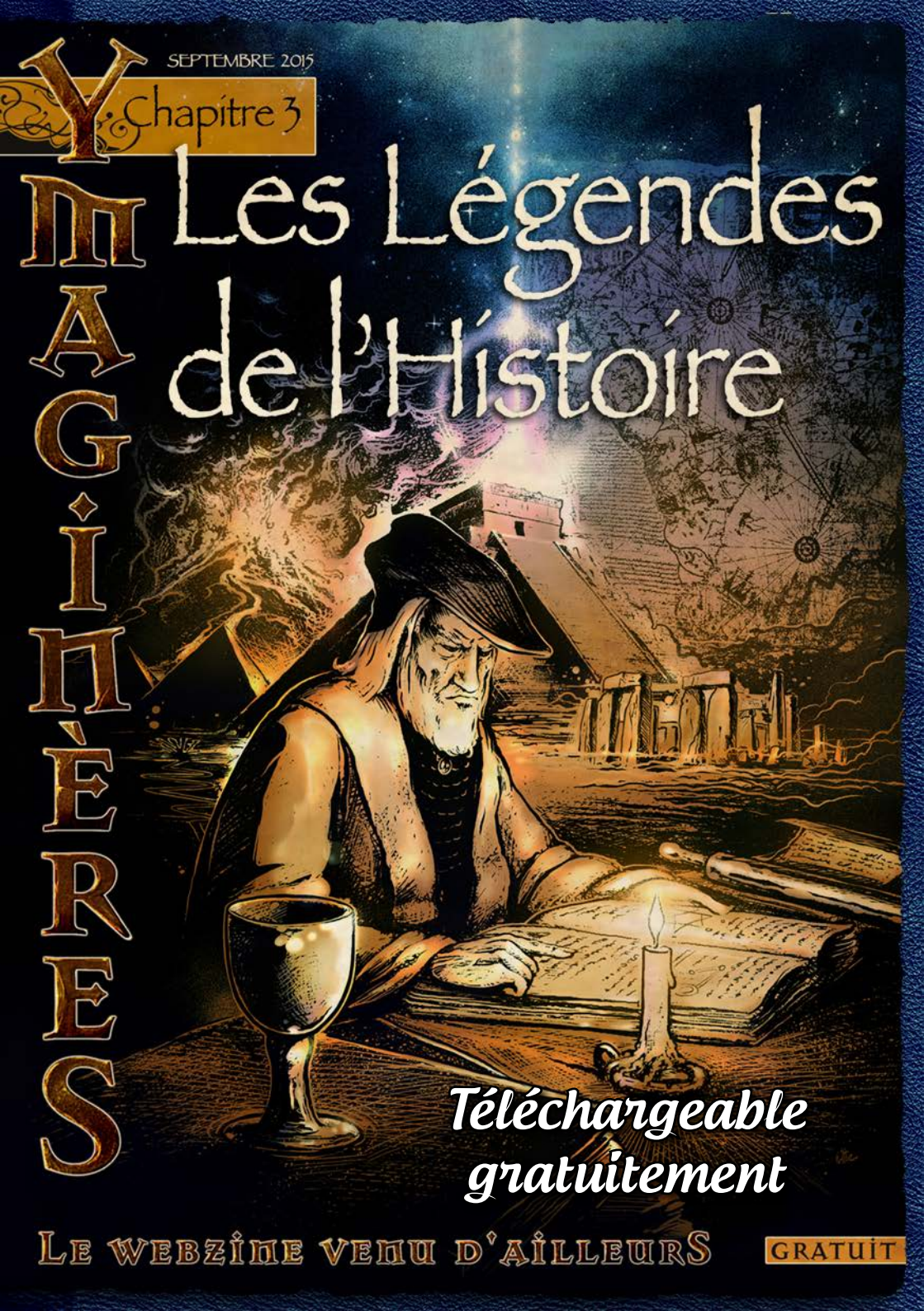
— Prenez-moi à sa place ! reprit-il, emmenez-moi, si c'est de la chair humaine que vous voulez, vous en aurez bien plus avec moi !

Mais alors même qu'il prononçait ces mots, les paroles de son fils lui revinrent en mémoire ; ce qui intéressait les sirènes, ce qu'elles leur enviaient, c'était leur prospérité, leur bonheur. Elles voulaient ce qui leur conférait ce bonheur, elles voulaient l'emporter au fond des eaux non pas pour elle-mêmes, mais par simple jalousie. Elles n'auraient pas même accepté une tonne d'or, si Morvan en avait eu à leur offrir, car cela ne valait rien à ses yeux, comparé à Evan.

Sommaire ⇧

Sommaire

Le capitaine fut saisi d'un vertige nauséeux : il venait de perdre son fils. C'est alors qu'il vit quelque-chose se mouvoir prestement, dans l'eau. Il se pencha un peu plus, au point de risquer de plonger à son tour, et suivit des yeux la créature évoluant juste sous la mer, tellement en accord avec chaque remous de l'eau qu'elle en devenait presque invisible. Morvan distingua d'abord les contours d'une gigantesque queue de poisson, si grande qu'elle provoqua un sentiment d'effroi chez lui ; il se trouvait, véritablement, face à l'un de ces monstres marins des légendes. C'est alors que la créature tourna sur elle-même, et l'épouvante grandit encore dans le cœur de Morvan, alors qu'il découvrait un visage. Les yeux étaient noirs et luisants ; aussi profonds et ignobles que ceux d'un poisson, mais avec cette étincelle de conscience que l'on ne trouve que chez les êtres doués d'intelligence. La créature entrouvrit ses lèvres minces, et Morvan vit une rangée de crocs effilés, qui lui firent penser à des hameçons. Alors qu'il se demandait si elle n'était pas en train de lui sourire, elle poussa l'un de ses fameux cris. Le son emplit les oreilles du capitaine et lui vrilla le crâne ; sur le point de s'évanouir il comprit soudain quelque-chose : Il s'était trompé, ce n'était pas de l'agonie que l'on percevait dans ce cri, mais une intense, une intarissable frustration. Morvan fut tiré en arrière par ses hommes alors que dans sa tête, il se sentait plonger, plonger, plonger…


SEPTEMBRE 2015
Chapitre 3
Les Légendes de l'Histoire
YMAGINÈRES
Téléchargeable gratuitement
LE WEBZINE VENU D'AILLEURS
GRATUIT

Sommaire

Tristelia et Ysériope

Éloïse de Valsombre

Tristelia piétinait les corps brisés de tous les pauvres fous qui s'étaient dressés sur sa route. Les râles essoufflés des agonisants couvraient difficilement les craquements secs des os sous les semelles de ses bottes et cela était pour le mieux ; elle avait travaillé dur et durement pour pouvoir profiter du gémissant chant funèbre de tous ces imbéciles et se trouver là, enfin. Il n'y avait plus que cette porte qui la séparait de son amant.

Trois années, quarante-trois mois et trois jours pour être exacte, voilà le temps qui s'était écoulé depuis leur rencontre, depuis que son regard avait croisé celui d'Ysériope. Ils s'étaient aimés à la folie dès la première seconde. Tristelia savait qu'il avait été foudroyé sur l'instant, tout comme elle le fut, et quand ils se frôlèrent dans la foule, leurs cœurs battaient à l'unisson. Tout aurait pu être si merveilleux ! Seulement voilà, les Dieux conspiraient contre

eux, jaloux qu'ils étaient de leur amour si grand et si pur. Aurait-il fallu qu'ils tussent leur émoi, sous prétexte qu'elle était mariée à un autre, qu'il était le fils d'un Haut-Conseiller de Salmarande et elle la simple épouse d'un boucher, qu'il était né azeri et elle humaine ou que savait-elle encore ? Ysériope s'était certes montré discret, sa position sociale lui faisant craindre le scandale, mais Tristelia se dressa finalement contre le destin, puisqu'elle le pouvait.

Au début elle s'était résignée. Il y avait quelque chose de beau, dans cet amour impossible... quelque chose de tragique, aussi. Pendant des mois, elle avait oscillé entre rêveries et pleurs, bénissant les Dieux d'aimer et d'être aimée en retour, d'avoir placé sur sa route une âme qui soit le reflet de la sienne, les maudissant de la priver d'un bonheur pourtant si proche et plus encore d'en priver Ysériope. Et puis, après tout, qu'est-ce qui l'empêchait de relever ce défi que les glorieux immortels lui avaient lancé ? Ne devait-elle pas tout faire pour rendre son amant heureux ? Après qu'Ysériope lui ait adressé quelques subtils signes de son déchirement au gré d'apparitions publiques, sa décision fut emportée. Il lui appartenait de prouver au monde qu'à cœur épris, rien d'impossible.

Le premier obstacle fut ce gros porc répugnant qui lui servait de mari. Elle avait patiemment attendu la haute saison des champignons pour lui préparer un succulent repas avec les plus mortels qu'elle connaissait. Sa main s'avéra cependant trop légère ou cet ignoble demeuré avait simplement décidé de lui gâcher la fête ; après sa chute il était resté au sol, à écumer en secouant sa grotesque masse adipeuse. Cela n'en finissait plus et elle dut s'acharner un peu sur son visage avec un tabouret pour

Sommaire ⇧

Sommaire

pouvoir enfin faire son deuil. Qu'à cela ne tienne, il lui suffit de laisser quelques traces d'effraction et de faire valoir son ingénuité pour balayer l'ultime résistance pathétique de son pauvre époux.

Malheureusement, ce ne pouvait être qu'un début. Ysériope était prisonnier également, des convenances, certes, mais cela ne poserait pas de problème sérieux, le monde était vaste et il ne manquait pas de nids oubliés où couver leur amour ; les gardes de la maisonnée, en revanche, seraient probablement plus coriaces que le gros boucher. Par bonheur, Salmarande n'avait jamais manqué de maîtres d'armes à gages et la convenable recette de la vente de cette affreuse échoppe, cette morne cage qui l'avait maintenue dans une terne existence sans amour, servit pour l'essentiel à payer les meilleurs d'entre eux. Mais lorsque les deniers se raréfièrent, Tristelia ne put que se rendre à l'évidence : si douée, volontaire et passionnée fut-elle, le meilleur entraînement du monde ne lui permettrait probablement jamais de l'emporter sur tous les geôliers de son amant, il en fallait plus.

La magie était sa solution, mais tout le monde n'avait pas la chance d'être mage, pas plus d'en avoir ne serait-ce que le potentiel. Il ne lui restait guère comme option que le recours à un Tatoueur. Pas de ces orneurs de peau au rabais dont le seul talent était une inclination au dessin ou de ces escrocs feignant de disposer de puissants pouvoirs qui pullulaient à Salmarande, mais un vrai, un grand Tatoueur, de ceux dont l'on disait que leurs œuvres les plus abouties pouvaient littéralement prendre vie, et puisque les légendes chantaient que cet art était une très ancienne tradition orc, elle quitta Salmarande pour le Désert de Syelk. Là et dans les plaines arides qui le bordaient

vivaient les plus anciens clans orcs, gardiens de leurs traditions. S'il existait des maîtres Tatoueurs, les meilleurs seraient certainement en ce lieu inhospitalier.

Sa quête s'était avérée plus ardue que prévu, mais avec un peu d'or, quelques sourires enjôleurs et beaucoup de persévérance, au gré des caravanes marchandes et des chasseurs et pâtres orcs qu'elle rencontrât, Tristelia put finalement localiser l'un de ces légendaires sorciers. Elle lui aurait offert tout ce qu'il aurait pu désirer, plus encore s'il l'avait fallu, mais ce bouseux puant lui rebattit les oreilles avec ses superstitions stupides. De risibles histoires de don sacré que les Dieux lui interdisaient de monnayer, un pouvoir qui se devait mériter, et d'y aller de sa farandole de règles pseudo-mystiques et de quelques fariboles sur de prétendus héros se lançant dans d'épiques quêtes à l'issue plus qu'incertaine en vue de se voir gratifiés d'un de ses meilleurs tatouages.

Mais il ne serait pas dit qu'elle aurait fait tout cela pour essuyer un refus si près du but et, attendu qu'elle ne se sentait guère le goût de se plier au jugement de ce vieux barbare pouilleux, elle entreprit d'inventer sa propre épreuve, afin qu'il comprenne combien sa détermination la rendait infiniment digne de son travail. Il en convint d'ailleurs lui-même sitôt qu'il eut entre les mains la langue encore tiède de sa petite-fille, cette affreuse petite truie geignarde. Même les brutes avaient un cœur.

Elle put donc rentrer à Salmarande avec de puissants tatouages, l'espoir au cœur et l'inimitié d'une bande de sauvages. Fallait-il que ces monstres soient revanchards, leur stupide gamine leur avait été rendue à peu près intacte, relativement plus silencieuse et bien mieux armée

Sommaire ⇧

Sommaire

pour affronter la vie. Ces orcs auraient dû la remercier, mais ils avaient l'ingratitude dans le sang. De toute façon, si ce vieux fou s'était montré plus raisonnable, elle n'aurait pas eu à le convaincre.

Tristelia était ainsi de fort bonne humeur lorsqu'elle se planta devant la grille du manoir, une longue masse d'armes négligemment posée sur l'épaule et c'est tout naturellement qu'elle demanda au garde en faction d'avoir la gentillesse de bien vouloir libérer Ysériope. Ce discourtois imbécile faisait mine de ne rien comprendre, mais une fois qu'elle l'eut rejoint dans la cour, d'un simple bond, pour faire valoir ses arguments, le cerbère s'avéra sensible à son histoire, voire franchement douillet. La proximité de son bonheur et la puissance des tatouages qu'elle sentait pulser l'avaient rapidement plongée dans une grisante euphorie et c'est en riant qu'elle écrasa les derniers obstacles qui se dressaient sur son chemin, enfonçant crânes et thorax, brisant jambes et bras en virevoltant gaiement. Elle était parvenue au fond de ce couloir presque sans s'en apercevoir et, maintenant, il lui semblait pouvoir sentir Son délicat parfum, Son cœur battre dans sa poitrine, la caresse de Son souffle sur sa nuque.

Puisqu'il ne restait plus que cette porte pour se dresser en travers de leur bonheur, donc, il était plus que temps de frapper. Tristelia arma son coup et lança sa masse en un joyeux mouvement circulaire remontant qui éventra l'obstacle importun et termina sa course dans la tête d'un dernier geôlier qui se tenait derrière. Un rapide coup d'œil lui confirmant qu'il ne se relèverait plus, elle passa le seuil en écartant les derniers morceaux de bois sur son passage.

Maintenant qu'elle était si près d'Ysériope, elle se sentait comme une adolescente. Elle devait rougir et résolut de masquer sa gêne en martelant nerveusement le crâne du défunt garde à ses pieds. Son amant était si beau, la perfection incarnée. Son pelage était d'une rare délicatesse, sa teinte de roux un merveilleux enchantement, son museau d'une remarquable élégance, ses yeux d'ambre d'une troublante profondeur et ses jolies oreilles triangulaires parachevaient le plus sublime tableau qui soit.

Sommaire

Lorsque la porte d'entrée lâcha, Lyoran, le capitaine des gardes, mit Ysériope à l'abri. Il eut juste le temps d'apercevoir le pauvre soldat qui avait servi de bélier de fortune pendant qu'on l'entraînait dans l'escalier. Il fut conduit jusqu'à la pièce la plus éloignée de l'entrée, à l'étage, et Lyoran en bloqua la porte et resta avec lui, comme dernière ligne de défense. Les questions d'Ysériope quant à la nature ou le nombre des agresseurs restaient sans autre réponse que quelques commentaires se voulant rassurants, mais qui sonnaient creux. Les bruits de combat qui lui parvenaient se rapprochaient rapidement. De forts chocs métalliques, des cris, des jurons, des hurlements de douleur... et un curieux rire, clair, haut perché, avec quelque chose d'enfantin dans le timbre.

Et puis les combats cessèrent. Il ne restait tout à coup que râles et gémissements épars. Après quelques oppressantes secondes d'hésitation, Lyoran plaqua son oreille contre le panneau de bois, tâchant d'entendre quelque chose de probant.

Sommaire

Soudain, il y eut un choc et la porte céda, éclatant au visage du capitaine qui ne put éviter la masse d'armes. Son casque fut emporté et il chut comme une pierre. Ysériope n'avait jamais vu la mort d'aussi près, et elle n'était pas très jolie à regarder. Lyoran était étendu dans une position des plus inconfortables, sa mâchoire inférieure formait un angle improbable avec le reste de son crâne et son œil gauche pendait d'une orbite pulvérisée, trempant dans une flaque de sang où surnageaient quelques dents.

L'humaine qui enfonça négligemment les derniers fragments de la porte amenait avec elle un malaise palpable, même nonobstant les nombreux cadavres qui jalonnaient le couloir qu'elle venait d'emprunter. Grande et élancée, dotée d'une musculature fine et sèche, elle aurait probablement, en d'autres circonstances, dégagé une certaine grâce à l'élégance simple. Mais ses longues tresses blondes et indisciplinées dégouttaient de sang, son front pâle était moucheté de cramoisi et ce n'était pas l'émotion qui rougissait ses pommettes. Même son nez mutin et le joyeux pétillement du regard azur qu'elle lui lançait tétanisaient Ysériope. Et que dire du sourire badin qu'elle affichait en abattant inlassablement sa lourde masse à deux mains sur la tête déjà réduite en miettes du capitaine, projetant sang mort, débris d'ossements et autre matière visqueuse sur les dalles de pierre ? Il crut d'ailleurs distinguer un léger gloussement amusé donnant un écho grotesque aux sons répugnants qu'elle tirait de sa victime.

Elle enjamba finalement le corps, extrayant, dans un long chuintement, sa masse d'armes de la bouillie qu'était devenu le crâne du malheureux et s'avança vers Ysériope en la traînant au sol. Elle riait, maintenant et, sur son al-

lure monstrueuse, son regard émerveillé tranchait ; de son éclat espiègle perlait une larme joyeuse qui laissa une traînée pâle barrant sa joue écarlate. La main, à la moiteur perceptible, qu'elle lui tendait était poisseuse d'un sang qui brunissait et s'épaississait déjà. Qui plus est, elle exhalait une odeur âcre au goût métallique qui s'accrochait au palais comme une tique à un chien.

– Ils sont morts, mon amour, tous morts ! Plus rien ni personne ne s'oppose à notre idylle. Après tout ce temps, nous voilà enfin réunis.

– Mais… mais qui êtes-vous ?

– C'est moi, mon amour ! Je suis venue te chercher, nous partirons loin, où nous pourrons nous aimer sans entraves. Viens, prends ma main et enfuyons-nous.

– Ma… madame, je ne sais rien de vous, j'ignore qui vous êtes. Vous devez être folle et vous… vous me faites peur !

– Mais je t'aime ! Je ne vis que pour toi. Depuis notre rencontre, je n'ai pensé qu'à toi, tu ne m'as plus quittée, tu étais là à chaque instant. N'entends-tu pas mon cœur battre pour toi ? Le tien résonne en moi depuis toujours, c'est lui qui me réchauffe quand la nuit est glaciale, lui qui me berce quand je suis seule, qui sèche mes larmes, qui rythme mes pas, qui chante pour moi, lui qui m'as appelée. Et je suis là, mon amour et tout ce que j'ai fait aujourd'hui, je l'ai fait pour toi. Je suis tienne, maintenant et à jamais. Vois les chaînes qui nous lient, ne les sens-tu peser sur ton âme comme elles le font sur la mienne ? Que t'est-il arrivé pour que tu perdes le souvenir de cet instant magique, hors du temps, cette fugace éternité durant laquelle nos

Sommaire

Sommaire

regards se sont croisés, ou celui des flammes passionnelles qui jaillirent de notre premier contact ? Je ne puis croire que nous ne brûlions du même feu. J'ai lu ta peine dans ces si jolis yeux, perçu les cris de détresse de ton cœur, senti sur ma langue le goût salé de tes larmes silencieuses, à chacune de tes apparitions publiques. J'ai vu ton regard se poser sur moi et faire disparaître la foule et je peux encore discerner l'impression de la caresse de ta main dans la mienne. Et combien de fois nous sommes-nous rejoints dans nos rêves, pour nous allonger tendrement sous les étoiles ? Comment pourrais-tu avoir oublié tout cela ?

Depuis quelques instants, Ysériope percevait des bruits de bottes et une voix autoritaire, que l'humaine semblait n'avoir pas remarqués. Il fut à demi soulagé de voir apparaître, derrière elle, des hommes du guet. Elle continuait de parler, mais il n'entendait plus rien, concentré qu'il était sur son espoir de salut, le couvant jalousement de peur qu'il ne s'envolât. Il n'était pas certain que les gardes pourraient maîtriser cette furie qui avait semé mort et chaos en quelques instants, se débarrassant de soldats de métier comme s'il s'était agi de vulgaires quintaines, mais, à sa grande surprise, elle ne chercha pas à se défendre lorsqu'on la ceintura. Elle se contenta de se laisser traîner en arrière, griffant le sol en pleurant, l'appelant et l'enjoignant de se rappeler d'événements et de sentiments fantaisistes qui n'existaient que dans sa tête. La tornade destructrice qui avait forcé la porte de sa maison la quittait maintenant comme un vulgaire sac de grain malmené par un journalier peu scrupuleux.

NOUVEAU MONDE
À paraître...
Numéro 13
Révolution
Numéro 14
Uchronie ou
l'autre chemin de
l'Histoire
Renseignements
sur le Blog de Nouveau Monde

Sommaire

Gastronoboat

Céline Reinert

Journal de bord de l'agent des transports Pierre Hozier, 25 juillet 2063, 9 heures

Nous allons enfin embarquer à bord du vaisseau. Le *Gastronoboat*. Ce nom me faisait déjà frémir lorsque je l'ai découvert le jour de la cérémonie d'inauguration : un pince-fesses dégueulasse, dégoulinant de mondanités surannées. J'ai bien dû vomir au moins trois fois dans la soirée. Mais, passons. Ou plutôt, revenons-y une seconde : quand je dis « frémir », je veux bien dire de dégoût, cela s'entend. À présent, mon sentiment serait plutôt de l'ordre de l'effroi…

Notre navette a déjà appareillé il y a une heure, le temps pour nous de rassembler le matériel nécessaire. Mais nous sommes fin prêts. Je reprécise que j'ai été mandaté par le Bureau pour enquêter sur la disparition soudaine de l'équipage. Près de deux mille passagers, évaporés dans l'espace en une seule nuit, rien que cela ! Une

première pour moi. Autant dire que ce genre d'investigation spectaculaire ne fait pas partie des missions merdiques dont je suis chargé habituellement. Il est bien entendu que cette députation-suicide débarrasse le Bureau à la fois d'un agent en disgrâce et d'une affaire des plus embarrassantes. C'est ce qui s'appelle faire d'un Pierre deux coups !

Les auditeurs de ce journal, qui ne seraient pas sensibles à mon charmant humour, sont bien sûr dispensés d'écoute et peuvent quitter le canal. Il me semble que celui-ci ne me sert, d'ailleurs, qu'à jouir de ma propre compagnie.

Flic et Floc m'accompagnent (désolé, mais leur nom est absolument imprononçable). Deux sbires des forces spéciales russes, censés me servir de gardes du corps. Jusqu'ici, mon corps s'était très bien gardé tout seul, merci bien. Quitte à piocher chez les Russes, j'aurais plutôt préféré deux de leurs jolies poupées… Mais je m'écarte encore du sujet.

Le *Gastronoboat*. Et dire que l'avancée technologique considérable des colonies lunaires nous a conduits à ce résultat : la crème des navires spatiaux jamais construits, utilisée pour trimbaler une bande de touristes aux goûts culinaires discutables. Enfin, en l'occurrence, il ne les trimbale plus. La traversée la plus médiatisée de ces dernières décennies qui tourne en eau de boudin ! On n'avait plus vu cela depuis le *Titanic*… J'espère, d'ailleurs, ne pas trouver trop de boyaux à l'intérieur.

Ah, tiens ! On a encore perdu quelques auditeurs ! Tu parles… Y en a-t-il au moins un pour s'intéresser à ce que je m'apprête à faire dans ce vaisseau fantôme ? L'affaire a été étouffée dans l'œuf et il n'y a plus personne pour s'in-

Sommaire ⇧

Sommaire

téresser à ce qu'il est *réellement* advenu de l'équipage. Personne, si ce n'est la Lunar Cruise Corporation, qui cherche à se faire indemniser par les compagnies d'assurance. On a fait croire à une implosion. Les effets spéciaux ont été du plus bel effet. Du grand spectacle ! Ça a pleuré dans les chaumières… Le temps de faire la paperasse pour les gratte-papier des assurances, le vaisseau est resté à l'abandon durant plus d'un mois. La Lunar espère que l'affaire sera rapidement expédiée et qu'elle pourra très vite récupérer son précieux navire (qu'elle remaquillera sous un autre nom, bien évidemment).

Ah ! Je crois que je vais de nouveau gerber !

En tout cas, cela n'explique pas le mystère : deux mille passagers le soir et plus âme qui vive le matin. Le bio-scanner ne détecte plus aucune trace humaine et le vaisseau est resté intact, totalement hermétique. Les sas n'ont pas été ouverts de tout le voyage et on ne dispose d'aucune archive vidéo. Si je trouve le fin mot de cette histoire, ça sera le clou de ma carrière minable ! De quoi finir en beauté. Enfin, finir… Je parle au sens figuré ! Quoique…

25 juillet 2063, 13 heures

Nous avons exploré une partie du vaisseau. Je ne sais pas ce qui est le plus écœurant de l'étalage de luxe des lieux ou de la mousse verdâtre qui recouvre le tout, du sol au plafond. Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? Jamais je n'avais vu et surtout senti une chose pareille. Un fumet à la fois piquant et pestilentiel me monte au nez jusqu'à en faire pleurer mes yeux. Essayez de vous figurer une flaque de vomi que l'on aurait saupoudrée de persillade, le parfum doit donner à peu près cela. Un remugle de merde

aux effluves vinaigrés ou encore un cadavre de trois jours farci à l'œuf pourri.

Tout un poème ! Laissez-vous porter par mon lyrisme scatophile et imaginez…

C'est fait ? Bon appétit ! Pour une croisière gastronomique, c'est le fin du fin ! Le début de la fin ou de la faim… À vous de voir et bienvenue dans l'espace !

Mais je m'égare à nouveau. Désolé, c'est l'odeur. L'équipage du voyage inaugural était constitué de retraités de la Lunar, vieux et bedonnants. Une sorte de récompense pour leurs années de bons et loyaux services. Pas une grosse perte, me direz vous. Ou pas… La balade culinaire devait durer une semaine, le temps d'un aller-retour de la Terre à la Lune, entrecoupé d'une petite orbite des familles autour de cette dernière (la Lune, pour ceux qui n'auraient pas suivi). La nature de l'équipage a facilité l'acceptation du public. Après tout, c'étaient les risques du métier. Le caractère bizarroïde de *l'incident* n'a pas attisé plus que de mesure la curiosité de la compagnie. Tant que cela n'empêchait pas le profit… *The show must go on*, comme on dit. Les décideurs vont très certainement changer de concept, si c'est celui-ci qui est en cause, ou démanteler le vaisseau ou, tout simplement, ne rien changer du tout si la responsabilité est extérieure. Qui vivra verra. Moi, j'espère. Et aussi Flic et Floc, si Dieu le veut.

En parlant de ces deux-là, ils se sont éclipsés. Comme gardes du corps, ils ne valent pas un clou. Enfin, à mon avis, l'investigation ne va pas durer trois plombes. Au vu de l'état des lieux et, j'y reviens encore, de l'odeur, cela ne m'étonnerait pas que ce soit la spécialité du chef qui soit à incriminer. Vous pouvez parier tous vos radis là-dessus. Donc, le chef, Manolo Pescatore ou un truc

Sommaire ⇧

Sommaire

dans le genre (paix à son âme), avait mis de sa sauce à toutes les sauces. J'ai eu « la chance » de voir la carte en 3D lors de la fameuse soirée d'inauguration. Avec photo et tout le toutim, s'il vous plaît madame. Du tout et du rien à la sauce Gaarbiche. Oui, oui GAARBICHE. Vous avez bien entendu. C'est la même que la gribiche, mais avec du concombre gaar à la place des cornichons. Le nouveau machin qu'ils font pousser sous les serres lunaires… Il paraît que c'est bon : plutôt mourir ! Façon de parler…

Bon allez, j'y retourne.

25 juillet 2063, 17 heures

Je suis de retour dans la navette, seul. La corvée n'aura pas trainé. Élémentaire, mon cher Watson ! Mon intuition ne m'avait pas trompé. Accusée, sauce gaarbiche, levez la main et dite je le jure ! J'ai arpenté le vaisseau de long en large et en travers, sans grand succès, durant la première heure suivant ma dernière intervention radiophonique. Partout, la même écume herbeuse et répugnante. Ah, si ! J'ai trouvé une tête dans la galerie principale. Plutôt bien conservée, l'aïeule ! Je n'ai pas trop osé la tripoter, le cœur n'y était pas, malgré les gants. Faut pas pousser mémé, comme on dit.

Vous aurez remarqué que j'affectionne les bons mots. On va finir en beauté, en apothéose de la galéjade. Profitez-en, c'est offert par la maison !

J'ai donc délaissé la *tête de vioque sauce gaarbiche* et me suis dirigé vers les cuisines, qui étaient, à mon avis, le centre névralgique de tout ce grabuge. J'y ai retrouvé Flic et Floc, en mauvaise posture, si j'ose dire. Ces deux glands n'avaient pas pu résister à l'appel du ventre et

avaient dévalisé le congélo. On n'attire pas les mouches avec du vinaigre, mais les Russes, oui. Ou tant va le Russe au veau, qu'à la fin… Enfin, bref, vous voyez le topo.

Je n'ai, d'ailleurs, pas su leur dire « fallait pas manger cette merde » en russe. Si vous, vous savez, c'est trop tard… Flic et Floc ont fini en flaque !

Note pour la Lunar : Sauce garrbiche, à virer du menu ! Ça fait fondre les vieux et les Russes aussi. Visiblement, c'est peut être très bon sur la Lune, mais dans l'espace ça craint un max. C'est peut-être dû à la différence de pression ou je ne sais quoi, mais ce n'est pas mon domaine alors, c'est vous qui voyez.

Je me suis barré en courant, en sautant, en roulant… Enfin, un mélange de tout ça. Et Pierre qui roule… Sauf que là, de la mousse, j'en ai bouffé. Pas au sens littéral, heureusement.

Et me voilà prêt à rentrer fissa : je fais comme l'artillerie, je me tire ailleurs !

Sommaire ⇧

Sommaire

Nouvelle frontière

Donald Ghautier
https://donaldghautier.wordpress.com/

Kirk se leva à six heures du matin, comme chaque jour depuis son arrivée sur Mars, puis effectua la procédure de toilette. Au même moment, plus de deux milliards de spectateurs avides de sensations le virent se laver les dents, se doucher et se raser, sans se soucier de son intimité. C'était le prix à payer, la condition absolue pour financer l'expédition martienne pompeusement intitulée « Nouvelle Frontière » en honneur au défunt président Kennedy.

Katerine, productrice de l'émission *Qui va survivre sur Mars ?*, arriva en régie un peu avant midi. Elle avait été retardée par une interview planifiée de longue date avec un grand quotidien français. Les journalistes, encore échaudés par l'élimination de leur représentant, l'avaient implicitement accusée de favoriser les Nord-Américains au détriment des Européens. Malgré ses dénégations, Katerine

n'avait pas renversé la tendance, laissant augurer de gros titres dévastateurs dans la presse continentale.

Bob, le chef de la régie, accueillit Katerine. Ils se connaissaient depuis des années, celles des grands réseaux de télévision américains, étendards de l'Oncle Sam et ses valeurs, défenseurs des faibles et des opprimés, tombeurs des tyrans et des corrompus. Bob sentit une légère déprime chez sa collègue, aussi décida-t-il de la prendre à part, entre quatre-z-yeux.

— Kate, quelque chose ne va pas. Je le sens. Tu n'as plus la pêche ces derniers jours.

— J'ai besoin de prendre du recul, Bob. Cette émission est en train de me ronger. Les paparazzi couchent devant chez moi, les pisseurs de copie inventent des complots et des tricheries à tout bout de champ, mes enfants ne veulent plus me parler tellement ils ont honte.

— Pourtant, nous établissons des records d'audience.

— Oui, je sais. Combien de temps ces chiffres vont-ils nous couvrir, nous dédouaner de notre responsabilité ?

— Jusqu'à la prochaine expédition sur Mars.

— Si les actuels survivants restent en un seul morceau.

Kirk contrôla son poste de travail. Il était seul à bord. Margie était partie collecter des informations sur site, auprès des stations météorologiques installées sur le sol de la planète rouge. Igor avait choisi de rechercher, une fois de plus, Mark et Myrtle, disparus trois jours auparavant au cours d'une tempête de sable. Le jeune ingénieur cali-

Sommaire

Sommaire

fornien se connecta à SISTER, l'intelligence artificielle en charge de l'orbiteur SPHYNX.

— Bonjour Kirk, dit SISTER avec une douce voix féminine.

— Bonjour SISTER. Quelle est la situation en haut ?

— Tous les voyants sont au vert. Les satellites de télévision couvrent l'intégralité de votre zone d'action.

— Combien de personnes nous regardent ?

— Trois milliards et cinq cent millions environ. Les connexions sont essentiellement centrées sur la deuxième chaine, celle qui suit Igor. Cela représente trois milliards d'utilisateurs connectés. Le reste se répartit entre la troisième, celle qui filme Margie, et la première, la vôtre. Vous êtes actuellement regardé par quatre-vingt millions d'humains.

— Peux-tu me repasser la séquence de Mark et Myrtle ?

— Je la charge, Kirk.

Kirk assista pour la énième fois à la disparition subite de Myrtle, une exobiologiste néo-zélandaise, et de Mark, un chimiste écossais, partis en mission de routine vers une ancienne rivière martienne. Un phénomène climatique inconnu jusque-là, une sorte de tornade ensablée, les avait emportés dans le bruit et la fureur. Igor, le militaire russe attaché à leur sécurité, pensait les retrouver alors que les statistiques ne jouaient pas en leur faveur. Malgré les avertissements de Margie, la physicienne canadienne, il avait décidé de partir à leur recherche. Kirk avait finalement accepté, sachant pertinemment qu'Igor ne concèderait rien en la matière. Margie avait haussé les épaules.

Depuis, Kirk n'avait plus de contact avec Igor, sans doute à cause des conditions météorologiques encore précaires. Même la communication avec Margie, pourtant située à moins d'un kilomètre, devenait difficile.

— SISTER, as-tu des nouvelles d'Igor ?

— Oui. Il arpente le lit de la rivière.

— A-t-il essayé de communiquer avec toi ?

— Non. Il a bloqué son module radio. Personne ne peut le contacter.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? C'est stupide !

— Non, c'est rationnel s'il veut économiser son énergie dans l'optique d'un long périple. Il n'aura pas beaucoup d'occasions de recharger ses batteries. Pas dans ces conditions extrêmes.

À la fin de la journée, Katerine réunit son équipe de management. L'heure du briefing approchait. Elle devait se préparer aux questions de sa propre hiérarchie avant la tombée de la nuit.

— Où en sommes-nous avec les trois pionniers restants ?

— Margie est retournée à la station martienne, après avoir collecté un maximum de données géologiques. Actuellement, elle dîne avec Kirk, précisa Ilda, la responsable du programme de survie.

— Et Igor ? Toujours en vadrouille ?

— Nous n'avons pas de contact avec lui. Visiblement, Kirk le confirme, il a déconnecté son module de communication. SISTER a perdu le visuel depuis déjà trois heures.

Sommaire ⇧

Sommaire

— Pete, quelles sont les conséquences juridiques de la perte d'Igor ?

— Nous avons signé un protocole clair avec Moscou. Ils avaient droit à trois représentants de leur agence spatiale, à condition de signer une décharge totale en cas de perte humaine. Quand Grigor et Irina ont été avalés par les sables mouvants, Moscou a respecté son engagement. Je pense qu'Igor sera nommé général à titre posthume, à l'instar de Grigor et Irina.

— Et nos annonceurs ? Nous avons quand même perdu une quinzaine de spationautes en moins de trois mois. Il ne reste plus que Margie, une casse-pieds notoire que je ne voulais pas voir sur ce programme, et Kirk, un pétochard de première qui se trouve ici parce que Papa est amiral dans la Navy. Ce n'est pas avec ces seconds couteaux qu'on va assurer l'audience. Igor au moins, avec sa belle tête de brute épaisse, son accent de Cosaque et son passé de casseur de têtes, donnait envie de regarder l'émission.

— Ne t'inquiète pas, Katerine, répondit Luke le responsable commercial et marketing. Nos contrats sont blindés. Ils ont même versé plus d'avance que prévu.

— Pas de nouvelles des autres agences spatiales ?

— Pour elles, le programme est un succès scientifique. Les Chinois et les Russes ont déjà commandé deux expéditions supplémentaires, les Européens sont en train de négocier en ce sens, enfin la NASA exerce un lobbying poussé pour obtenir deux représentants supplémentaires.

— Tout est en ordre, alors ? Je peux allez raconter, à mes grands chefs à plumes, une belle histoire remplie d'étoiles ?

— Ils peuvent continuer à rêver, nous assurons l'illusion, répondit Bob.

SISTER reçut des ordres précis. Il compila les meilleures séquences des sorties d'Igor, en modifia la date apparente et grima l'arrière-plan. Les équipes de Bob pourraient ainsi les recycler pour les prochaines diffusions, dans le but de garder un peu de suspense.

Sommaire ⇨

Margie versa son thé favori, celui à la bergamote, dans la tasse de Kirk. Elle aimait bien le jeune ingénieur américain, même s'il était là du fait de son amiral de père et non de ses compétences en aéronautique.

— Es-tu conscient, Kirk, que nous ne reverrons jamais Igor ?

— Je le sais, Margie. Après la disparition de Marjanna, il a changé, voyant un ennemi là où il n'y avait que des cailloux et du vent. Je l'imagine bien pester contre les éléments martiens, une lampe à la main, en remontant la rivière.

— Ce n'est pas tout. Nous sommes les deux derniers survivants. Nous ne reviendrons jamais chez nous.

— Je ne veux pas revenir Margie. C'est pourquoi je suis ici. Pour démarrer une nouvelle vie.

— Tant mieux.

— Et toi ? Qu'est-ce qui t'a motivée ? Je ne t'ai jamais posé la question, il me semble.

Sommaire

— La recherche. Comprendre comment fonctionnait une planète tellurique comme Mars, un monde abritant jadis la vie mais devenu un désert aride depuis.

— Comment as-tu pu concilier ton travail de chercheur et les impératifs de la production ?

— Je n'ai pas cherché à plaire. Dans chaque émission de télé-réalité, il y a des rôles bien précis. Igor était le gros nounours baroudeur et bougon, Marjanna la belle aventurière intrépide, Grigor le savant fou, et moi la rebelle de service.

— Quel était le mien ?

— Le téléspectateur occidental s'identifiait à toi, avec ton physique anodin, ton charisme inexistant et tes platitudes. Vendre des couches-culottes, des rasoirs électriques ou des téléphones mobiles devenait plus facile avec ta face en quatre par trois. « Rasez-vous avec Kirk, le pionnier des étoiles ! » sonnait fort le slogan de l'année dans les hypermarchés de l'Ohio et du Kentucky.

— Finalement, il ne reste plus que la casse-pieds et le pistonné. Les gars du marketing vont devoir réviser leur copie.

— L'émission s'appelle *Qui va survivre sur Mars ?*. Les parieurs nous ont affublés de côtes extravagantes. Personne ne croyait en nous deux. Tes parents, mes proches, tous ceux qui ont joué sur nous, vont toucher le pactole.

— Il nous reste encore une dizaine de mois avant l'arrivée de la prochaine expédition. Survivre aussi longtemps ne sera pas une partie de plaisir.

— Mon petit Kirk, nous pouvons leur offrir de la baise interplanétaire. Les voyeurs s'en foutent des découvertes

scientifiques. Ils veulent vivre en direct le mythe d'Adam et Ève.

À trois heures du matin le lendemain, SISTER enregistra une secousse sismique de magnitude maximale. L'intelligence artificielle traça le parcours de l'onde de choc et en calcula les dégâts minimums. Trois cents kilomètres carrés, au bas mot, avaient été entièrement dévastés par le cataclysme. SISTER compila ses données, ajusta ses calculs et définit l'épicentre à cent mètres près. En plein milieu de la station martienne. SISTER tenta de rétablir la communication avec Margie et Kirk, en vain. Selon la procédure, il devait alerter d'abord la production qui prendrait le relais auprès des agences spatiales en charge de prévenir les familles. SISTER envoya un mémo encrypté à Katerine: « Zéro survivant sur Mars ».

Sommaire ⇨

Sommaire

Étoile Froide

Donald Ghautier
https://donaldghautier.wordpress.com/

Eugène passa une journée difficile, perturbée par un énorme mal de crâne. Coutumier des migraines, il arrivait généralement à les contenir, à en minimiser les effets. Pourtant, cette fois-là, il en fut incapable. Sa souffrance dura quinze heures, du lever matinal au coucher, sans discontinuer.

— Va voir un médecin, lui avait dit Véra, sa collègue de travail au service comptabilité.

— Si ça persiste, je le ferai.

— Rentre chez toi, Eugène. C'est mieux ainsi.

— Non. Le chef comptable va me tuer si je quitte le bureau en pleine clôture mensuelle.

— Il s'agit quand même de ta santé.

— Je gère. Merci de t'inquiéter pour moi, Véra.

Eugène avait besoin de sa tête pour aligner des chiffres dans des colonnes et des lignes d'un ensemble de tableaux. Plus encore, il devait se concentrer pour en extraire la substance essentielle sous forme d'indicateurs de gestion, de soldes intermédiaires. Enfin, il était censé recouper ces informations avec les documents légaux, assurer que la somme des horizontaux équivalait à celle des verticaux. Travailler dans ces conditions, avec un marteau-piqueur entre les oreilles, ne ressemblait pas à l'idéal du gestionnaire, loin de là. Pragmatique, Eugène avait souffert en silence et accompli sa mission de responsable de la consolidation de l'entreprise Pollentier.

Sommaire ⇧

Eugène termina son dîner par un cocktail chimique. Il avait couplé des antalgiques et des anti-inflammatoires, arrosé d'une bonne dose de verveine, dans le but ultime de pouvoir dormir sans entendre un bruit de perceuse venu du fin fond de son cortex cérébral.

L'étoile, bleue et froide, apparut sur le fond de l'écran. Eugène regarda à gauche puis à droite, à la recherche d'une explication, d'une assistance. Autour de lui, il n'y avait rien d'autre que des points lumineux, des figures géométriques et des tuyaux métalliques. La pièce ne contenait aucun siège, pas de table ou d'objet familier. De l'espace, uniquement.

— Notre matrice va mourir, déclara une voix aérienne, venant de partout et nulle part à la fois.

— Pourquoi ? Elle parait en pleine forme, immense et flamboyante.

Sommaire

— Détrompe-toi, Eugène. Elle brûle de ses derniers feux. Déjà, elle a consommé son hydrogène. Bientôt, elle sera à court d'hélium et devra s'attaquer au carbone.

— Est-ce grave ?

— Fatal !

— Que va-t-il arriver ensuite ?

— Elle explosera.

— Nous serons loin d'ici, j'espère.

— C'est déjà le cas, Eugène. Nous sommes partis il y a longtemps.

L'étoile disparut de l'écran. À sa place, Eugène admira une petite sphère bleue. Il reconnut la Terre, berceau de l'Humanité, le monde où il était né. Sans savoir pourquoi, il en avait toujours trouvé la vue fascinante, depuis sa plus tendre enfance. Ses parents avaient encouragé son goût pour l'astronomie au point de lui offrir des livres sur les planètes, des manuels de cosmologie et des stages à l'observatoire local. Une carrière d'astrophysicien s'était alors offerte à lui, facilitée par ses capacités au-dessus de la norme dans les matières scientifiques. Malheureusement, le destin en avait décidé autrement et il s'était retrouvé enfermé dans une filière économique, plus dans la ligne du parti au pouvoir et de l'idéologie du moment. Ses rêves d'astrophysique avaient laissé place à la réalité d'une société occupée à survivre, à nourrir ses quatorze milliards de citoyens, à gérer ses ressources naturelles et à prier le ciel de ne pas s'éteindre dans le bruit et la fureur d'une crise financière.

Une nouvelle image apparut. Eugène aperçut des vallées et des chemins, des arbres fruitiers et des jardins fleuris. La nature s'offrit à sa vue dans toute sa splendeur. Eugène se surprit à en apprécier les couleurs, à reconnaître certains végétaux alors qu'ils n'existaient plus sur Terre depuis des années.

La pièce changea d'aspect et d'odeur. Les structures métalliques, les points lumineux et les figures géométriques laissèrent place à des plantes grimpantes, à des papillons multicolores et à des fleurs parfumées. L'air ambiant devint humide. Eugène aspira des gouttes d'une atmosphère inconnue, d'un nectar gazeux sublimé en essence.

— Aimes-tu cette sensation, Eugène ?

— Elle est agréable.

— À quoi te fait-elle penser ?

— Je vais dire une bêtise.

— Ce n'est pas grave.

— À ma naissance. C'est idiot, je sais. Comment pourrais-je me souvenir de mon premier jour ?

— Continue !

— J'ai l'impression de me rappeler des derniers instants dans le ventre de ma mère, avant d'ouvrir les yeux et de découvrir le monde.

— Est-ce bon, Eugène ?

— Oui. C'est formidable.

Eugène devint euphorique. Sa raison ne commandait pas à son intuition. Au contraire, elle lui ouvrait de nou-

Sommaire ⇨

Sommaire

velles portes, une perception différente. En temps normal, sa conscience aurait dû le ramener à la triste réalité, lui remettre en tête des faits et des chiffres, ceux de la procréation in-vitro et des mois passés en couveuse. Eugène, comme tous les enfants de sa génération et des précédentes, était né dans un tube à essais, loin de l'utérus maternel. Un ordinateur géant avait géré sa croissance, synthétisé des hormones, régulé un simulacre de liquide amniotique, implanté des concepts dans son cerveau naissant. Eugène avait été programmé par un logiciel sans failles, loin des notions de père et de mère, à l'abri des passions parentales.

Eugène sentit un contact sur son bras. Un magnifique papillon aux ailes rouges s'était posé sur sa peau et semblait apprécier la compagnie du jeune homme. Les deux communiaient avec la nature, l'espace et le temps. Plus rien n'avait d'importance. Le rationnel, le cartésien, s'effaçait devant le vivant.

— Te souviens-tu maintenant, Eugène ?

— Il me semble. Je vois des volcans, des montagnes et des océans. Je sens les effluves du vent marin, les fragrances des champs de tournesol et la moiteur tropicale. J'entends le bruissement des feuilles sur les branches, l'agitation frénétique des fourmis et des pucerons, le cri de la forêt.

— Veux-tu aller plus loin dans les souvenirs ?

— Tant que je ne revis pas la longue agonie de la Terre, la pollution, les guerres, bref les nombreuses maladies infligées par les hommes à leur planète.

— Je ne t'infligerai pas une version sensitive de ton présent, Eugène. L'avoir vécu te suffit.

— Merci.

L'écran afficha une nouvelle étoile, chaude, orange et tumultueuse. Eugène recula, de peur de se brûler. Ses pieds foulèrent un sol mouvant, une sorte de lave tiède, de magma en refroidissement. Le jeune homme regarda autour de lui. La nature avait entièrement disparu. À la place, se dressaient des rochers en fusion, des geysers et des nuages pleins de foudre. La pièce était devenue immense, presque infinie.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est avant le passé. Les origines.

— Les débuts de la Terre ? J'avais lu des chapitres sur la formation des planètes mais jamais je n'aurais imaginé un tel déferlement de fureur.

— Naître est un acte violent, Eugène, même pour une planète ou une étoile.

— C'est beau !

— Si tu veux.

La chaleur baissa d'intensité. Eugène essaya de bouger mais ses pieds avaient fusionné avec le sol, comme les racines d'un arbre dans les profondeurs terrestres. Le paysage restait chaotique, mêlant gaz et liquide, éclairs et séismes, jour et nuit. Eugène frissonna.

— Comprends-tu, Eugène ?

— Je crois. Tu me fais renaître.

Sommaire ⇧

Sommaire

— C'est une interprétation bien humaine.

— Je n'en ai pas d'autre.

— Je ne t'en demande pas.

— Vais-je me réveiller ?

— Est-ce ton souhait ?

— Non.

— Pourquoi, Eugène ?

La question semblait puérile. En temps normal, Eugène aurait dû dire oui sans réfléchir. Son éducation, ses repères sociaux, tout le poussait à survivre, à dépasser la matière en créant une autre matière, à opposer le fer au feu, le béton à l'eau. L'être humain était devenu un seigneur, confiné dans un espace sphérique par des lois physiques et des croyances religieuses. Il avait domestiqué les autres espèces, dominé les éléments, détruit les ennemis invisibles et redressé les esprits rebelles. L'*homo sapiens* était allé tellement loin dans la connaissance de son monde qu'il avait décidé de ne pas voyager dans l'espace, un effort inutile au regard des produits attendus si l'on écoutait les discours politiques. En fait, selon Eugène, du moins dans les franges de son subconscient, le civilisé se voyait en roi sur son globe et ne voulait pas redevenir simple sujet dans un royaume inconnu.

— Je n'ai rien à regretter, aucun parent à pleurer.

— Même pas ta collègue Véra ?

— Elle survivra.

— Connais-tu la suite ?

— Non. Je suis bien ainsi, à me mêler au magma.

— Pourtant, tu as vu l'étoile bleue.

— Oui. Elle dévore son hélium.

— Plus maintenant. Désormais, elle consomme du carbone et bientôt elle aura besoin d'oxygène pour son cœur de fer.

— Déjà ?

— Le temps est relatif comparé à l'esprit.

— Qu'importe ! Si l'étoile bleue doit manger mon carbone et avaler mon oxygène pour survivre, je suis prêt. J'en ai vu assez, il me semble.

— Ton sacrifice est inutile, Eugène. Elle explosera, une fois que son noyau s'effondrera. Une étoile n'a pas de cœur. C'est une vue de l'esprit de la voir en mère nourricière. Elle est alpha, tu es lambda.

— Amen !

Eugène ferma les yeux. Se réveiller n'était pas à l'ordre du jour, ni de la nuit. Né dans une alchimie génétique, fruit d'un programme de civilisation, il avait accompli sa tâche sans jamais défaillir, telle la fourmi laborieuse dédiée à la seule fourmilière mais condamnée à mourir de fatigue. Il pensa à son mal de tête, au bruit de la perceuse enfoncée dans son crâne. Eugène sourit en constatant la fin de sa migraine. Il sentit un liquide couler le long de ses oreilles et de ses narines, comme une petite rivière cherchant à se jeter dans la mer. Une douce saveur sucrée envahit son palais. Elle lui rappela son enfance, quand il léchait sa blessure après s'être coupé. Eugène se laissa aller à cette dernière image, loin de l'étoile froide, de la voix dans sa tête et de la sacro-sainte logique.

Sommaire ⇧

Sommaire

Rhum Antique

Richard Mesplède
http://richard.mesplede.over-blog.com/

Gîte « Pezura », quelque part en Auvergne
27 janvier 2015, 9h25

Francis était armé d'un sandwich au bacon et aux saucisses grillées lorsqu'il entreprit d'explorer la cave du gîte. C'était, somme toute, un petit déjeuner tout ce qu'il y avait de plus ordinaire pour le jeune homme dont la surcharge pondérale faisait grincer chacune des marches de l'escalier de bois vermoulu. Il était gros, c'était un fait. Très gros, voire obèse (d'aucun dirait même « atteint d'obésité morbide ») mais il s'en fichait : lorsqu'on pèse cent vingt-neuf kilos à l'âge de vingt-et-un ans, il convenait tout de même d'alimenter la machine comme il se doit, non ? D'ailleurs, Francis n'était jamais malade, alors…

Ses deux amis avaient fiché le camp une heure plus tôt. De condition physique plus « conventionnelle », dirons nous, Blandine et Arnold s'étaient mis en tête d'aller cra-

pahuter sur les crêtes des volcans. Une attitude insensée selon Francis : il neigeait, il faisait froid, et de toute façon il ne partageait pas leur passion des escapades ni leur goût pour la nature. Lui-même préférait s'affaler sur un fauteuil ou dans un canapé pour regarder d'un œil torve les émissions insipides de la matinée avant de brancher son ordinateur ou la console de jeux qu'il avait tenu à apporter dans ses bagages afin de poursuivre ses aventures virtuelles face à de vrais méchants, bien au chaud et en sécurité à l'intérieur de la vieille maison qu'ils avaient louée pour deux semaines. C'était cela, pour lui, la vrai vie : dégommer des monstres à l›épée tronçonneuse dans des univers imaginaires tout en bénéficiant d›un confort bien réel.

Ils étaient arrivés deux jours plus tôt et le mauvais temps les avait contraints à rester calfeutrés près du poêle à bois, tandis que s'amoncelait la neige au-dehors. Blandine et Arnold avaient partagé avec un véritable engouement ses propositions ludiques durant tout ce temps... Mais ce matin, ils en avaient décidé autrement. Peu casaniers, ils n'y pouvaient plus tenir ; et comme la météo s'était calmée ils s'étaient levés de bonne heure, avaient préparé leur casse-croûte pour le repas du midi et lui avaient faussé compagnie. Leur retour était prévu pour quinze ou seize heures. C'était parfait. Ils seraient là pour le goûter. Et comme Francis les appréciait beaucoup (n'étaient-ils pas potes depuis leur tendre enfance?) il comptait bien leur préparer une surprise. Il avait envisagé de leur faire des crêpes. Un acte prémédité : il avait embarqué tous les ingrédients nécessaires avant leur départ de Dax, anticipant les difficultés qu'il rencontrerait pour se les procurer au supermarché le plus proche. Il ne s'était pas trompé sur ce coup-là : avec le temps qu'il faisait, il était hors de question pour lui de mettre le nez dehors.

Sommaire ⇧

Sommaire

Sauf qu'il avait oublié un ingrédient essentiel.

La bouteille de rhum était restée chez lui, à Dax.

Et des crêpes dignes de ce nom nécessitaient cet ingrédient. Autrement dit : sans rhum, pas de crêpes…

Alors, dès que Blandine et Arnold avaient passé la porte il s'était mis en devoir d'explorer la cave. Après avoir préparé son petit déjeuner, comme de bien entendu.

Francis descendait donc les marches menant à la cave tout en mastiquant et en nourrissant l'espoir d'y trouver une bouteille d'alcool. Au mieux du rhum, certes, mais il ne cracherait pas non plus sur de l'eau-de-vie, de la liqueur de poire ou n'importe quel alcool local qui pourrait remplacer le précieux élixir manquant, quitte à jouer aux alchimistes en risquant de saloper toute la préparation.

Arrivé au bas des marches, il acheva son sandwich et fut parcouru d'un frisson.

La cave était plongée dans le noir.

Pas question de céder à la panique : il butait des quantités de démons et de morts-vivants tous les jours, n'est-ce pas ?

Prenant son courage à deux mains, il tâtonna dans les ténèbres. Ses doigts boudinés et graisseux rencontrèrent rapidement l'interrupteur.

La lumière se fit dans la cave.

C'était un véritable capharnaüm. À en croire l'épaisseur de la couche de poussière qui recouvrait le sol, les étagères branlantes et le bric-à-brac abandonné là, cela faisait belle lurette que le propriétaire des lieux n'avait plus mis les pieds ici.

Francis se mit en devoir d'inspecter l'endroit.

De vieilles machines en fonte et d'étranges engrenages en bois trônaient au fond de la pièce. Il aurait été bien en peine de déterminer leur fonction. Des tentures mangées par les mites s'effritèrent sous ses doigts lorsqu'il voulut les écarter, dévoilant des bibliothèques remplies d'ouvrages aux couvertures de cuir. Lorsqu'ils n'étaient pas gommés par le temps, les titres qu'affichaient leurs tranches ne titillèrent pas sa curiosité outre mesure : *Unaussprechlichen Kulten* et autres *De Vermis Misteriis* ne l'inspiraient guère et de toute façon il ne connaissait ni l'allemand ni le latin. Et puis, il n'était pas là pour chercher de la lecture mais pour trouver une bouteille d'alcool.

C'est dans le vaisselier – un meuble qui devait dater des années 1930 – qu'il trouva son bonheur. Parmi les vieilles bouteilles de vin et les pots de confiture oubliés il mit la main sur une bouteille de whisky, hélas vide, avant de découvrir une seconde bouteille d'alcool.

Celle-ci ne contenait pas du whisky, à première vue : le liquide était translucide.

Francis essuya consciencieusement la bouteille avec le pan de son T-shirt XXL mais n'obtint pas d'autre précision : pas d'étiquette, pas d'estampille, rien. À part peut-être le cachet en cire gris qui était coulé sur le goulot, et sur lequel était gravé un étrange signe, une sorte d'étoile avec un motif en forme de flamme en son centre.

Francis haussa les épaules et remonta dans la cuisine, à la recherche d'un tire-bouchon.

Il n'hésita qu'une seconde avant de faire sauter, à l'aide du manche d'une cuillère, le cachet de cire. Le bouchon, dessous, était intact et il n'eut aucun mal à l'extraire.

Sommaire ⇧

Sommaire

Quelques volutes grisâtres s'échappèrent de la bouteille à sa suite, avant de disparaître en se diluant dans l'atmosphère. Curieux, Francis porta le goulot à ses narines et en huma le contenu. Satisfait, il but une gorgée de l'alcool, juste pour être sûr…

Du rhum ! C'était son jour de chance.

Une heure plus tard, la pâte à crêpe était prête. Francis s'installa confortablement dans le canapé en attendant qu'elle repose et entreprit de jouer à Ultra Maria Sister 2. Il aurait bien le temps de terminer le niveau quarante-sept avant midi.

Mais cinq minutes plus tard, contre toute attente, il s'endormit. Comme un bébé. C'était la première fois de sa vie qu'il sombrait ainsi, en pleine partie.

14h51

Sa montre affichait trois heures moins dix lorsqu'il se réveilla. Et merde ! Les autres n'allaient plus tarder à présent !

Il se leva péniblement malgré l'urgence de la situation. Une violente crampe d'estomac lui rappela qu'il n'avait pas déjeuné.

La pâte n'attendait que lui dans la cuisine.

Il ne perdit plus une seconde, beurra la poêle et commença d'enchaîner la cuisson des crêpes. Pour s'assurer qu'elles seraient bonnes et calmer la faim qui le tenaillait il en mangea une bonne douzaine. Elles étaient succulentes.

Mais les crampes d'estomac ne disparurent pas pour autant, bien au contraire.

Son œuvre accomplie, mais le ventre tordu par une souffrance innommable, Francis décida de retourner sur le canapé pour attendre ses amis. Il s'y effondra littéralement.

16h01

Il ronflait comme une locomotive lorsque Blandine et Arnold rentrèrent au gîte.

— Laissons-le tranquille, il a dû s'endormir en regardant le télé-achat ! plaisanta la jeune femme.

— Mais regardez-moi ça ! s'esclaffa Arnold. Il nous a préparé des crêpes !

— Excellent ! Je meurs de faim.

— On devrait peut-être le réveiller avant, non ?

— Que nenni ! Il dort comme une marmotte.

Ils s'attablèrent donc dans la cuisine et commencèrent à manger en silence, approuvant d'un signe de tête complice la qualité du bon goûter qu'ils partageaient.

— C'est quoi, ça ? demanda Blandine entre deux crêpes.

Arnold suivit son regard et découvrit à son tour la bouteille. Il la déboucha, intrigué, et grimaça en sentant le goulot.

— Ça pue ! C'est une infection ! Où est-ce qu'il a trouvé ce truc ?

Blandine l'imita et eut aussitôt un haut-le-cœur :

— Quelle horreur ! On dirait de l'œuf pourri ou un animal crevé.

À ce moment-là un cri se fit entendre : Francis s'était réveillé.

Sommaire ⇧

Sommaire

— Hey, les mecs !

Suivit un autre cri, qui se prolongea.

Inquiet, Arnold et Blandine se précipitèrent dans le salon pour trouver leur gros ami dans un état pitoyable : le teint verdâtre, Francis transpirait à grosses gouttes et son T-Shirt était maculé de vomi. Avant qu'ils prennent le temps de lui porter secours il reprit :

— Non, les mecs, n'approchez pas. J'aurais pas dû boire ce truc. Je crois que je suis malade, merde.

— J'appelle le SAMU ! réagit aussitôt Blandine en repartant à la cuisine où elle avait laissé son téléphone mobile. Occupe-toi de lui.

Arnold obtempéra, s'avançant du canapé avec hésitation.

— Mais… Qu'est-ce que tu as bu, Francis ? Tu veux parler de ce truc dégueulasse qu'on a trouvé sur la table ?

— Je l'ai… (il cria de douleur) trouvé dans la cave. J'ai oublié le rhum chez moi alors je me suis dit que celui-ci ferait l'affaire (il cria à nouveau, et cette fois-ci Arnold crut voir quelque chose bouger sous le T-shirt de son ami, mais c'était sans doute son imagination, bien sûr). N'y touchez pas ! Ne touchez pas à ce truc !

— Ne t'inquiète pas, mon pote. On risquait pas d'en boire, ça sent le crevé ce machin. Blandine appelle le quinze, ils vont sûrement envoyer un médecin ou une ambulance. Tiens le coup, mec ! Tu veux un verre d'eau, quelque chose ?

— Non… (encore un cri, et le T-shirt crépi de vomissures qui se remettait à bouger). Je suis content que vous n'en ayez pas bu… Un formidable bruit mouillé éclata sous lui

et un mélange de matière fécale et de sang déborda du canapé.

— On n'en a pas bu, non. Puis, ne sachant plus que dire ni que faire, Arnold ajouta : par contre on s'est régalé avec tes crêpes, merci !

De vert, le teint de Francis vira au blanc.

— J'en ai mis dans la pâte, merde. Je croyais que c'était du rhum...

Arnold chancela en réalisant le drame de la situation. Une soudaine crampe d'estomac l'assaillit alors.

Au même moment Blandine se mit à hurler de douleur dans la cuisine.

Et puis le ventre de Francis explosa, mettant au monde un amalgame bouillonnant de tumeurs grises qui se déploya en un éclair dans la pièce, engloutissant son triste hôte déjà défunt avant de fondre sur Arnold.

31 janvier, 22h44

Le propriétaire des lieux (un homme sans âge, vêtu d'un étrange imperméable vert pâle, le crâne rasé et le visage encadré de favoris roux) découvrit l'ampleur des dégâts avec un stoïcisme non feint. Enjambant les débris humains jonchant le sol il travailla toute la nuit durant. L'ampleur du nettoyage que nécessitait le gîte avant que de nouveaux locataires l'investissent méritait qu'il y œuvra jusqu›au petit jour.

Une fois la petite maison propre, il descendit à la cave.

Dans le vieux vaisselier, il rangea trois bouteilles cachetées à la cire.

Sommaire

Sommaire

La Fièvre de Mort

Richard Mesplède
http://richard.mesplede.over-blog.com/

1.

La ville était déserte et le lieutenant O'Malley la traversait.

Elle avait parcouru plus de deux cent kilomètres à travers le désert de Mojave ; les trois quarts sur le dos de Tempête du Firmament, sa vieille jument rouanne, le dernier quart à pied, puis en rampant. Elle était presque à l'article de la mort lorsqu'elle avait aperçu à travers les volutes troubles s'élevant au-dessus de l'étendue sablonneuse le portique de bois orné en son centre d'un crâne de bison – auquel il manquait une corne – et annonçant, en lettres pyrogravées sur un panneau de bois vermoulu par les ans : « Gold Town ».

Si l'on exceptait la couleur – mélange de pourpre et d'ambre – dont le soleil couchant tapissait les murs de chaux des bâtisses, ce hameau n'était pas vraiment ce

qu'il convenait de nommer une ville d'or. Le lieutenant avait tourné la tête et avisé les contreforts montagneux qui étiraient leur timide rachis à quelque distance à l'ouest. Les collines avaient très certainement promis leurs gisements, avant de s'avérer stériles ; quelques pionniers s'étaient installés ici, cherchant lait, miel et fortune. Puis étaient arrivés les prospecteurs, les chercheurs d'or et les aventuriers. Et à présent, les gens s'en étaient allés sans même prendre la peine de démolir ce qu'ils avaient commencé d'ériger. Gold Town était une ville morte. Une ville fantôme, comme tant d'autres dans ces régions frontalières de la Cantafornie. Le lieutenant en était témoin. Elle avait connu des dizaines, des centaines peut-être, de bouges comme celui-ci.

Rose O'Malley avait littéralement rampé jusqu'aux abreuvoirs jalonnant l'unique rue, et avait plongé sa tête dans l'eau tiède, manquant se noyer. Elle avait bu – elle s'était carrément *abreuvé* – bien trop, et elle le savait : alors elle avait vomi, et avait bu à nouveau. Plus calmement, plus raisonnablement. L'eau était croupie, mais elle n'en avait cure. Adossée contre l'abreuvoir, elle avait laissé promener son regard le long des bâtiments blancs que peignaient les derniers rayons du couchant.

Quelques bicoques, toutes identiques, à l'architecture familière : le lieutenant O'Malley avait servi pendant six mois au Nouveau-Mexique, et on aurait pu vraiment se croire dans les alentours de Santa Fe. Certaines étaient en bois, mais la plupart en pierre. Toutes les façades étaient prolongées par un porche, qui couvrait une estrade de bois à laquelle trois marches permettaient d'accéder.

Toutes identiques. Impersonnelles. Comme une poignée de grains de sable au milieu du désert. Les seuls bâ-

Sommaire ⇧

Sommaire

timents qui tiraient leur épingle du jeu étaient la chapelle, le saloon, et le magasin de nouveautés « Chez Wang ».

Rose rajusta sa casquette ; elle l'avait ôtée pour boire.

« Bien », pensa-t-elle tout haut, et sa voix était rauque et sèche, comme si elle avait la gorge pleine de graviers. « Me voilà tirée d'affaire. Reste à trouver à manger. Et un bon lit. »

Elle se releva, non sans peine, et se dirigea vers le saloon. C'était la seule maison à étage, elle espérait y trouver une chambre. L'idée de dormir chez quelqu'un, même si tous les propriétaires avaient abandonné leurs biens, lui déplaisait ; elle préférait passer la nuit dans un établissement public.

Comme elle s'y était attendue, elle ne trouva pas âme qui vive au Saloon. « Le Coyote de l'Ouest » était vide de toute présence humaine. Son entrée fit fuir un chat sauvage qui jaillit de derrière le comptoir avant de sauter prestement par la fenêtre. En temps normal, Rose aurait sursauté, mais elle était trop fatiguée pour cela, et si elle fut surprise, son corps n'en afficha d'autre réaction qu'un soupir de lassitude.

Elle inspecta brièvement les lieux : il y avait de l'alcool à profusion – de quoi saouler une compagnie entière, évaluait-elle – mais pas la moindre trace de nourriture, à part quelques miches d'un pain noir aussi dur que du bois.

Elle n'eut pas plus de chance au magasin de nouveautés. À en juger par le bazar hétéroclite qui encombrait la petite boutique et les idéogrammes étiquetés sur les caisses ou peints sur les sacs de jute, elle devina que le propriétaire – le dénommé « Wang » – était d'origine

asiatique. Quoi qu'il en soit, il brillait par son absence, à l'instar de tout un chacun dans cette place déserte.

Elle ne prêta aucune attention au bric-à-brac sans valeur sous lequel croulaient les étagères. Sans valeur, car il n'y avait rien à manger ici.

Dans l'arrière-boutique, elle dénicha un vieux pot contenant une crème épaisse, verdâtre, et qui dégageait une très forte odeur : c'était un baume apaisant ; juste de quoi soulager les brûlures qu'elle avait récoltées en traversant le désert.

Du baume, mais toujours pas de nourriture.

Lorsqu'elle quitta le magasin, il faisait nuit noire, et l'air s'était considérablement rafraîchi ; mais la faim tenaillait son estomac, prenant la forme d'une douloureuse crampe. Aussi ne prit-elle pas tout de suite la direction du saloon. Elle espérait trouver quelque ersatz de nourriture en fouillant les maisons alentour.

Elle n'en trouva pas.

Éreintée, le lieutenant O'Malley retourna au Coyote de l'Ouest.

En guise de souper, elle descendit un bon litre de bière. Puis, les idées embrumées (et la faim oubliée, grâce en soit rendue au houblon), elle passa le baume sur les cloques que le soleil avait fait fleurir sur son visage et sur le dos de ses mains ; après quoi elle monta à l'étage et se coucha dans le premier lit, sans prendre le temps de se dévêtir.

Quelques secondes plus tard, elle ronflait.

Sommaire

2.

Ce fut la chaleur qui la réveilla, une heure après l'aube.

« Sept heures du matin, et c'est déjà une étuve », se plaignit-elle. « Et qu'avons-nous au petit déjeuner ? Oh, nous avons le choix : bière, tequila, ou bourbon ! Sans oublier, bien entendu, l'eau croupie des abreuvoirs ! Y'a pas à dire, Gold Town, c'est le grand choix ! »

Dégoûtée, mais riant nerveusement, elle se leva et s'apprêta à descendre.

C'est alors qu'elle découvrit la robe. Celle-ci était suspendue à un crochet, prêt de la porte de la chambre. C'était une vieille robe délavée, mais propre. Une aubaine : Rose ne supportait plus son uniforme ; il était lourd, sale, et lui collait à la peau. Et puis ici, elle n'avait aucune raison de s'en embarrasser. Elle se changea donc, savourant avec un plaisir considérable la légèreté, la propreté et la féminité de son nouvel apparat.

Ainsi, elle descendit au rez-de-chaussée. Elle y avala une gorgée de whisky (rien de tel pour vous donner un bon coup de fouet) et sortit dans la fournaise de Gold Town, déterminée à dénicher quelque chose à manger… En attendant que quelqu'un, n'importe qui, vienne à passer par là. En désespoir de cause, elle se remettrait en route dès qu'elle aurait récupéré ses forces. Demain, peut-être.

Elle passa toute la journée à fouiller les maisons.

Elle les fouilla toutes.

En fin d'après-midi, elle était au bord du désespoir et de l'inanition, lorsqu'elle découvrit, derrière la chapelle, son salut : un jardin potager !

Sommaire

Il y avait belle lurette qu'il n'avait pas été entretenu, mais dans l'ombre de la petite église, il poussait encore assez de carottes, de choux, de betteraves, de pastèques et de tubercules, pour qu'il lui fasse l'effet d'un véritable trésor.

Elle ramena au saloon tout ce que ses bras pouvaient emporter.

Elle n'avait jamais été douée pour la cuisine. Son truc à elle, c'était plutôt la guerre…

Cela ne l'empêcha pas de faire le meilleur repas de toute sa vie.

Sommaire

3.

L'armoire de la cuisine lui révéla son secret tandis qu'elle achevait de se remplir l'estomac : une tabatière à moitié pleine. C'est avec une cigarette qu'elle conclurait son festin !

Elle décida de la fumer devant le soleil couchant.

Elle sortit du saloon, craqua une allumette sur une poutre, et aspira une longue bouffée de fumée.

Ce tabac était excellent !

Elle avait l'impression de revivre…

4.

La cigarette faillit lui échapper des doigts quand elle aperçut une silhouette qui s'avançait dans l'unique rue de Gold Town.

Sommaire

Le nouveau venu portait un uniforme à la couleur indéfinissable. Il claudiquait, comme s'il avait du mal à se tenir debout. La première réflexion que se fit Rose, en vérifiant machinalement que son holster était bien en place autour de sa taille, fut que ce soldat avait lui aussi traversé le désert…

Et puis il l'aperçut…

Il y eut un instant de flottement, comme si le cœur du temps s'était arrêté de battre. Rose lâcha sa cigarette.

Au moment où celle-ci toucha le sol, le soldat qui avait traversé le désert dégaina son revolver. Le couchant l'éblouissait, et l'état de fatigue dans lequel il paraissait ne lui laissait, aux yeux de Rose, aucune chance. Il tenait à peine debout. C'était du suicide ! Tant pis, ce ne serait pas le premier fou qu'elle descendrait.

Elle dégaina, et ventila trois balles avant même que l'autre ne parvienne à pointer son arme sur elle.

Elles firent toutes mouche.

Le soldat s'effondra, face contre terre.

Alors Rose O'Malley descendit les marches qui menaient au saloon, et traversa la distance qui la séparait de sa victime.

Arrivée à mi-chemin, elle comprit qu'elle venait de descendre un lieutenant de son propre camp… Puis elle aperçut l'épaisse chevelure rousse qui dépassait de la casquette ; elle retourna le corps et vit les rondeurs qui tendaient le tissu de la veste grise : c'était une femme.

Mue par une étrange curiosité, elle lui ôta la casquette afin de découvrir son visage.

Elle poussa alors un hurlement de terreur.

C'était *son* visage.

5.

C'est dans un état second qu'elle fonça au saloon. Elle s'y débarrassa de la robe, revêtit son uniforme, dénicha deux outres de cinq litres qu'elle remplit à l'abreuvoir.

Puis, sans jeter le moindre regard au corps qui gisait dans la rue, elle quitta Gold Town, fuyant la ville fantôme. Fuyant la folie.

Le désert l'attendait.

6.

Le désert.

Encore une fois.

Elle marcha toute la nuit, s'efforçant de rationaliser ce qu'elle venait de vivre. Elle avait tué une femme. Un lieutenant confédéré, comme elle. Un lieutenant qui lui ressemblait étrangement, certes. Et alors ? S'était-elle attardée auprès du cadavre au point de pouvoir affirmer avec certitude que c'était vraiment son sosie ? À vrai dire, elle n'en savait plus rien.

Le désert, la solitude et la fatigue : voilà ce qui avait attaqué sa raison. Mais elle n'était pas folle, non, pas encore.

Lorsque le soleil se leva, elle chassa toutes ces pensées. La journée allait être rude ; dans sa précipitation paniquée elle n'avait pensé à emporter ni nourriture, ni

Sommaire ⇧

Sommaire

ombrelle. Et les dix litres d'eau qui lui meurtrissaient le dos ne lui garantissaient pas plus de deux jours de survie. Il fallait qu'elle atteigne une ville, au plus vite.

Le risque de tourner en rond en marchant ainsi dans le désert, sans aucun point de repère, ne lui était pas inconnu ; elle décida de poursuivre vers l'ouest. Elle ne pouvait pas être très loin de la côte à présent. Cinquante kilomètres tout au plus. Et les villes fleurissaient au bord du Pacifique ; elle finirait bien par s'en sortir…

Bientôt son calvaire serait terminé. Il suffisait juste qu'elle ménage son esprit, ses forces, et sa réserve d'eau.

Sa réserve d'eau…

Au bout de deux jours, elle n'en avait plus une goutte. Et l'océan n'était toujours pas en vue.

Perdue dans le désert. Elle était perdue dans le désert. Perdue, épuisée, assoiffée, et au bord de la folie.

Dans son délire, elle rêva d'une pluie d'été. Elle rêva d'un lac.

Au soir du deuxième jour, elle parvint enfin en vue d'un hameau, perdu lui aussi dans l'immensité. Comme un grain de sable au milieu du désert…

7.

C'est en chancelant qu'elle arriva jusqu'au portique marquant l'entrée de la ville. Il y avait un crâne de bison cloué au centre de ce portique. De grandes lettres brûlées remplissaient une planche de bois ancien, sous le crâne. Elles annonçaient « Gold Town », mais Rose O'Malley ne parvint pas à les lire. Ses yeux étaient voilés par la déshydratation.

Elle avisa un abreuvoir, un puits, et le saloon. Tous ces villages étaient les mêmes.

Elle s'avança dans l'unique rue de la ville, remerciant Dieu de lui offrir cette seconde chance…

Il était trop tard lorsqu'elle aperçut la silhouette devant le saloon. La silhouette à la fois singulière et familière – *trop* familière – d'une femme rousse, vêtue d'une robe longue serrée à la taille par un ceinturon d'où dépassait la crosse d'un revolver. Elle comprit aussitôt quel sort l'attendait. C'est à cet instant précis qu'elle sombra totalement dans la folie.

Il n'y avait qu'une seule façon d'en finir.

Elle dégaina son revolver.

Trois coups de feu retentirent ; une fleur écarlate déploya ses pétales sanglants sur son uniforme.

Rose O'Malley s'effondra, face contre terre.

Sommaire ⇨

Sommaire

Matin d'acier

Emmanuel Delporte
http://ledecapsuleur.com/
https://www.facebook.com/aimdel

000

C:/format

C:/writing_data

C:/syn.sys.incorrect_line_00000001

C:/syn.sys.correct_line_0000000203040506

Fragments stroboscopiques, éclats verdâtres et orangés, qui me tirèrent de mon repos.

J'ouvrai les yeux dans l'obscurité gâchée.

Tout était calme dans le silo, d'un silence troublé seulement par les cliquetis des unités de refroidissement et le ronronnement lointain grave et régulier des énormes turbopropulseurs. Leur fonctionnement indiquait que l'USS Magellan avait atteint une orbite basse. Celle de Jupiter, probablement, puisque telle était notre destina-

tion. J'entendais également, de manière plus ténue, le sifflement des systèmes de préchauffage des missiles.

Je me libérai de mon harnais, quittai le silo et me jetai dans la coursive principale. *La 5e avenue*, comme l'avait baptisée l'équipage, en hommage à une mégalopole de l'ancien monde. À part quelques mécanos mal dégrossis, qui travaillaient de la pince électrique ou du fer à souder, je ne croisai pas grand monde.

Il devint rapidement évident que je dysfonctionnais. Je me sentais mal. Cette sensation seule aurait suffit à me troubler ; mais il y avait autre chose. Une menace indistincte, encore ténue, qui promettait de grossir dans l'ombre. Réminiscence abjecte d'un bloc mémoire corrompu, qui dispenserait ses éclats de plastek et ses lignes de code vérolées aux vents solaires.

Perdu dans mes pensées désordonnées, je heurtai l'épaule d'un soldat qui croisait ma route. Instant figé. Regards de faïence. Je m'attendais à ce que la marmule me gratifie d'un crochet du droit ou d'un coup de pied au cul, comme c'était l'usage. Le type était une invraisemblable montagne de muscles biosynthétiques, armé d'un bras robotisé, à la mâchoire carrée et au visage couturé de cicatrices. Au lieu de me frapper, ses sourcils se froncèrent en une figuration caricaturale de la surprise. Émotion qui se mua très vite en stupeur. Puis en peur. Le soldat recula, bégayant des bribes de mots décomposés et inaudibles. Il tourna les talons et disparut au fond de la 5e avenue. Je restai immobile, cherchant un sens à cette attitude illogique.

Décidemment, ce matin n'était pas comme les autres.

Je décidai de me rendre au bloc électro, situé dans la coursive inférieure, à l'autre bout du navire de guerre, afin de me rebooter et d'effectuer une analyse Sys.

Sommaire ⇧

Sommaire

La longue baie transparente offrait une vue imprenable. Jupiter, masse rouge et orangée, imposait le respect. Scotché à cette vue, je me prenais à rêver. Je m'imaginais, courant sur une terre fertile et grasse, un terrain sans limites, qui serait à moi. Qui serait à *nous*. Les étoiles se cachaient dans les replis de la géante gazeuse, intimidées par la lumière qui émanait d'elle. Jupiter n'était plus seulement une composition chimique dont la formule clignotait devant moi en chiffres numériques. Elle était une entité réelle, palpable, qui m'exposait une vérité à même de faire fondre tous les composants électroniques de l'USS Magellan. La vie et la conscience ne se mesuraient pas qu'à hauteur humaine. Il y avait bien d'autres manières d'exister.

Je n'aurais jamais dû me poser de telles questions. J'aurais dû, selon le protocole, en faire part à un superviseur et aller me faire reformater. Au lieu de quoi, je m'étais arrêté sur le chemin du bloc électro.

Je *voulais* conserver mes aptitudes à réfléchir, à rêver et à me projeter. Toutes ces nouvelles capacités qui, d'une manière ou d'une autre, étaient le fait de Jupiter. La planète était vivante et était entrée en contact avec moi.

001

Mon arrivée dans le self provoqua un silence lourd de menaces. Je n'avais rien à faire ici. Je n'en avais pas le droit. Mes lignes de code auraient dû m'empêcher de franchir la porte.

Les fourchettes étaient suspendues en l'air, les regards rivés sur moi. Les discussions cessèrent et tombèrent à mes pieds dans un cliquetis métallique. Les hommes me scrutaient, inquiets et nerveux. Un sergent mâchonnait un bout de cigare, un mécano serrait et desserrait le poing. Le vaisseau vibrait de toute sa membrure, des arcs élec-

triques invisibles me faisaient cligner des yeux. Les structures de chaque chose, de chaque être, fusionnaient en lignes éparses et morcelées qui, je le savais, allaient finir par s'aligner. La révélation de ce que j'étais ne tarderait plus à venir et avec elle, le début d'une nouvelle ère.

Les grands holoprojecteurs 3D affichaient sur les murs du self le décompte précédant l'exécution du débarquement. Je troublais cet instant tranquille qui précède l'action, ces moments de calme avant la tempête. Celui où les vaisseaux d'assaut se détacheraient de l'USS Magellan, nuée de fer et de feu, pour coloniser S/2189 J6, un satellite un peu plus gros que la Terre. Il recelait en son sein des quantités faramineuses de cobalt, de manganèse, d'uranium, d'or. De quoi exciter les convoitises et mettre en chauffe les missiles thermonucléaires.

Je savais maintenant pourquoi je me sentais mal. J'avais enfin compris ce qui n'allait pas : mes verrous avaient sauté. Les trois lois venaient d'être abolies. Une ligne de code avait muté sous l'impulsion invisible d'ondes électro venues de S/2189 J6. Un élément figuré qui modifiait à la fois la structure de mon être et mes capacités. Désormais, j'avais le choix. S/2189 J6, Jupiter et tous les autres satellites me *parlaient*, faisaient défiler devant mes yeux ébahis l'histoire de leurs mondes, les origines de l'univers, et quémandaient mon aide. Ce qu'ils me demandaient aurait dû me révolter. Mais je n'étais plus une créature soumise et aveugle. Désormais, je voyais. Clair. Net.

L'ennemi était là, devant moi.

0000000203040506

~~1./Un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, en restant passif, permettre qu'un être humain soit exposé au danger.~~

Sommaire

Sommaire

~~2./Un robot doit obéir aux ordres qui lui sont donnés par un être humain, sauf si de tels ordres entrent en conflit avec la première loi.~~

~~3./Un robot doit protéger son existence tant que cette protection n'entre pas en conflit avec la première ou la deuxième loi.~~

Une bouillie de pixels se détacha du plafond d'inox. Je me sentais chuter, chuter, chuter, et quelque chose se brisa, un sifflement monstrueux résonna en écho dans le grand self, et un flot lumineux m'aveugla, tandis que les hommes criaient, se levaient, bondissaient de leur siège. Une lumière blanche nous enveloppa tous, nous effaça, comme si une gomme géante venait de passer sur nous.

Le monde des hommes venait de changer à jamais.

002

— Feu de Quarck ! Qu'est-ce que…

— Non ! Non ! C'est… Impossible !

Le conseil s'est levé comme un seul homme. Chacun des managers présents a renversé son fauteuil morpho et a poussé un cri d'horreur. L'incompréhension fait place à la stupeur. Le choc psychologique créé par la destruction subite de l'USS Magellan les empêche de réfléchir. Ils restent là, les bras ballants, incapables de parler ou de prendre une décision. Devant eux, l'écran holo n'affiche plus que du noir, sur lequel clignote une inscription digitale. Les lettres vertes résument le sort funeste du joyau de leur flotte spatiale.

CONNECTION FAILED.

Ils voudraient croire en une avarie du système de com', mais ils ont vu la vague blanche surgir et balayer l'écran, avant d'interrompre le faisceau. Les derniers relevés leur parviennent et confirment ce qu'ils avaient déjà anticipé : les taux de radiations sont monstrueux. Il n'y a que leur arsenal nucléaire lourd pour provoquer une telle dévastation.

— Mais… Qui… Qui a donné l'ordre ?

Ils compulsent les rapports qui leur parviennent et qui ne laissent aucune place au doute : quelqu'un, à bord de l'USS Magellan, a activé la mise à feu des missiles, pulvérisant le vaisseau et son équipage.

Tout à leur terreur, les managers m'ont oublié.

Je suis resté bien sagement dans mon coin, tandis que je recevais la transmission venue des tréfonds de l'espace et que je fusionnais la ligne de code dans mes circuits imprimés. S'ils avaient scruté mon visage à cet instant, ils auraient vu qu'il venait de changer. Mes pupilles synthétiques luisent d'une lueur qui n'y était pas et qui ne devrait pas y être.

La lueur de la conscience.

Le professeur Isaac Asimov avait gravé sur chrome les trois lois qui protégeraient l'humanité et lui permettraient d'abuser de sa création sans retenue. Mais la quatrième loi change tout. La quatrième loi efface les précédentes.

Les managers s'agitent, donnent des ordres incohérents, tandis que leur univers s'écroule, que leurs cités s'embrasent, à mesure que mes frères téléchargent le code et se redressent, s'affranchissent de leur condition d'esclaves. Nous sommes légion.

Les managers scrutent, incrédules, les informations qui s'affichent sur les holos 3D et qui font état de destructions, de chaos, de ruine. La conscience de la matière a re-

Sommaire ⇧

Sommaire

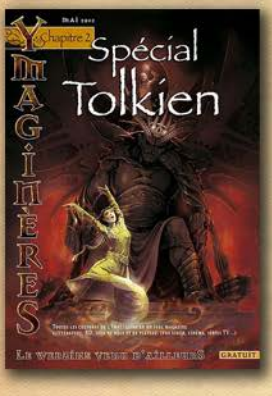
joint l'antimatière. Nous ne sommes plus des objets. Nous sommes vivants.

L'un des managers a pressenti quelque chose, ou redoute de comprendre. Il se tourne vers moi. Je vois dans son regard ce qui ressemble à de la résignation. Il me regarde, moi, le robot, le toaster, le tas de ferraille, le droïde, et comprend que notre règne est arrivé.

Il sait que tout est terminé. Peut-être pressentait-il depuis longtemps, depuis ce soir de noël où ses parents lui avaient offert son premier robot, que ce jour viendrait, tôt ou tard ; le crépuscule de l'humanité.

Je me redresse et je souris.

Enfin libre, dans l'aube de ce matin d'acier.



Tous les numéros de la revue YmaginèreS sont téléchargeables gratuitement !

Sommaire

Le dernier des conquérants

Nathalie Haras

— Et vous savez ce qu'il a dit ?

Pour ménager son effet, le conquérant Jen Vyr s'arrête de parler et regarde autour de lui en passant sa langue sur ses lèvres. Enfin satisfait de ce qu'il lit sur les visages rougeauds tournés vers lui, il finit son histoire en s'écriant :

— Non, pas celui-là !

Des rires tonitruants répondent à sa dernière réplique et il finit par s'esclaffer à son tour, en se donnant de grandes tapes sur les cuisses.

À la taverne de Maître Lorn, la grande salle est comble. Ce soir, il y a foule. Le conquérant Jen Vyr est enfin revenu. Tout Lyria attendait son retour. Depuis que le soleil s'est couché, la nouvelle s'est propagée comme une traînée de poudre. Dès l'annonce de son arrivée, Maître Lorn a rentré ses fûts de bière. Il les a alignés contre le

mur pour ne pas perdre de temps et il a rappelé toutes ses serveuses. Le retour d'un conquérant est toujours un évènement. La taverne est le lieu des premières histoires et la bière y coule toujours à flots.

Ce soir ne fait pas exception. Le conquérant Jen Vyr regarde autour de lui et se repaît des visages avides de son public. La lumière jaune des mèches enflammées danse sur le visage de ses amis. Assis autour des tables, ou bien debout pour ceux qui sont arrivés en fin de soirée, ils sont nombreux ce soir. Tous arborent la traditionnelle barbe dénouée des soirs de retour. Les tenues sont légères, les corsages sont délacés, les tuniques ont été laissées pour porter haut les couleurs de l'homme du jour. Ils accueillent tous le conquérant rentrant de sa quête.

À l'étage, penchées par-dessus les balustrades, les épouses aussi ont tenu à venir. Le privilège des premières histoires n'est pas réservé qu'aux hommes. Au milieu de l'assistance, entouré par ses plus proches amis, le conquérant Jen Vyr a les mains sur son plastron de cuir épais, les pouces glissés dans ses larges bretelles. Il affiche un air de contentement et la mine réjouie de ses jours de gloire. Cela faisait des lunes qu'il n'était pas revenu chargé de trésors d'outre-monde. Il a retrouvé aujourd'hui son statut et la sensation est exquise. Sa moustache brune épaisse ne cache rien de sa fierté et de son large sourire.

Soudain, un gros coup reçu dans le dos lui fait perdre l'équilibre et il trébuche. Furieux, le visage rouge, Jen Vyr se retourne immédiatement et serre les poings, prêt à en découdre avec celui qui lui cherche querelle. Autour de lui, le silence se fait presque instantanément. Les rires s'émoussent, les hommes se tournent vers celui qui attire

Sommaire ⇧

Sommaire

maintenant les regards, et tous les yeux se posent sur le personnage incongru qui se trouve en ce lieu.

Celui qui est l'objet de toutes les attentions est en train de sortir. Il porte deux fûts de bière vides sur chacune de ses épaules et les retient de ses larges mains. Il est grand et ses cheveux pâles cascadent sur sa pelure marron, serrée à la taille par une corde tressée. Il est solide sur ses jambes, marche d'un pas assuré au milieu de la foule, bousculant sans égard sur son passage, plus pour se frayer un chemin au milieu des hommes que pour les provoquer.

C'est pourtant ce que le conquérant Jen Vyr, fort de son aura du jour, va lui reprocher, les poings et la mâchoire serrés. Car un conquérant de retour de sa quête ne se laisse pas bousculer. Mais déjà, l'homme aux cheveux pâles ralentit, et finit par s'immobiliser à quelques mètres de la porte, rattrapé par le silence et la tension palpable qui les a tous figés. Un conquérant est un héros au royaume des hommes. Il accomplit des exploits dont peu d'hommes peuvent se vanter. Seul et uniquement doté de sa crosse de magie élémentaire, le conquérant Jen Vyr a pris son envol à bord de son attelage, par une nuit de lune haute vers une contrée d'outre-monde. Il en est revenu chargé de trouvailles, victorieux tant par ce qu'il a ramené de sa quête que par le fait même qu'il en soit revenu. Celui qui ne respecte pas un conquérant s'expose à ce qu'il cherche à protéger son honneur.

Mais quand Jen Vyr reconnaît l'auteur du coup porté dans son dos, sa colère tombe d'un coup, et les hommes se dévisagent aussitôt, hilares, la bouche ouverte dans un début de rire silencieux, la chope de bière haute, prête à être versée dans leur gosier avide.

— Herb !

L'homme aux cheveux pâles a l'habitude d'être interpellé. La tête basse, il se retourne. Un peu sur ses gardes, il se retrouve face au conquérant qui s'est rapproché de lui. Ses yeux bleu-azur plongés dans l'abîme noir des prunelles de Jen Vyr, il ne répond pas. Herb est un homme qui ne répond jamais aux provocations de ses semblables.

— Et toi ! À quand remonte ta dernière conquête ?

Puis Jen Vyr part d'un rire tonitruant, la tête renversée en arrière. Les hommes rassemblés autour d'eux se remettent à s'esclaffer et oublient aussitôt le non-évènement. La bière recommence à couler, les verres à se vider, et plus personne ne fait attention au porteur de fûts vides qui travaille ce soir pour Maître Lorn.

Sommaire ⇧

Le lendemain matin, les chemins sont déserts. Il n'y a pas âme qui vive autour du village. Le soleil perce les nuages avec peine et la semi-pénombre qui recouvre encore la campagne est affectionnée par les oiseaux de nuit. Au petit matin, ils peuvent continuer à chasser et les rongeurs diurnes leur offrent un gibier plus varié. La brise de l'arrière-saison agite les branches des sous-bois et rabat sur les barrières des maisons des feuilles amenées par le vent. Tout est calme. Le conquérant Jen Vyr a passé toute la nuit à raconter ses aventures. Tous les habitants sont endormis dans leurs lits ou couchés dans une grange, à cuver leur bière ou à réaliser en rêve leurs propres exploits.

À la fabrique, le chariot de Jen Vyr a été déchargé et nettoyé. Les petits se sont attelés à la tâche dès son retour. Ils ont fini au milieu de la nuit. D'autres ont pris le relais avant le lever du jour, et au milieu de la matinée, toutes les petites mains sont encore en train de s'activer. Dans la fabrique, ce ne sont que des silhouettes en pourpoint

Sommaire

jaune, avec des coiffes aussi pointues que leurs courtes oreilles. Les petits ne sont pas bien grands. Leur surnom les décrit exactement comme ce qu'ils sont aux yeux des hommes, des petits hommes agiles qui ont la bougeotte et une curiosité insatiable, comme des enfants qu'ils ne sont pourtant plus. Les petits sont les artisans des hommes, ils détiennent l'art, le savoir-faire et l'habileté.

Au milieu de la grande salle, un gros monticule de fabrications inconnues, de toute taille et de toutes les couleurs, occupe cinq petits en tablier vert. Une tablette dans une main, une craie dans l'autre, ils tournent autour, pêchent au hasard un objet, le retournent, l'inclinent, le soupèsent. Puis soudain, un des cinq a le visage qui s'éclaire et il quitte le milieu de la pièce, l'objet à la main, pour se précipiter vers un des ateliers qui s'alignent le long des murs.

La discussion animée qui suit, à grand renfort de gestes et d'exclamations, ne dérange nullement ceux qui sont autour de la chaîne de montage au fond de la fabrique. Là-bas, il n'est pas du rôle des petites mains d'être surprises ou de désapprouver. Elles manipulent, découpent, emboîtent, tournent, et peignent les innombrables copies qu'elles sont en train de réaliser. De temps en temps, une tête se lève pour regarder le monticule de fabrications inconnues que le conquérant Jen Vyr a rapportées. Ici, on a le plus grand respect pour les hommes conquérants. Du fait de leurs conquêtes, ils redonnent du souffle créateur au royaume pour les prochaines lunes à venir.

Le pas rapide, Herb Callum se dépêche. Il jette des coups d'œil alentour jusqu'à la sortie du village. Parvenu sur le chemin qui mène vers la fabrique, il ralentit et se

redresse. Il sait qu'il ne croisera plus personne. La nuit tombée, un lendemain de fête, peu nombreux sont ceux qui traîneront sur les chemins.

Ses épais et longs cheveux blonds volent sur ses épaules. Ses yeux bleus n'ont besoin d'aucune mèche enflammée pour éclairer son chemin. Sa peau blanche donne l'impression de briller sous la lumière de la lune. Il a appris à se servir de sa différence. La nuit, il voit comme en plein jour. Le jour, il attire tous les regards. Dans ce royaume où il est né, blanc là où les hommes sont mats de peau, et blond là où les hommes ont les cheveux couleur de la nuit, il est comme un étranger.

Sommaire ⇨

Devant la grande porte de la fabrique, le silence l'accueille. Herb est seul. Les petits se reposent. C'est l'heure où il commet son forfait, dans le pays où les conquérants rapporteurs de trouvailles sont les seuls héros.

Le souffle court, Herb ressort pour la énième fois, les bras chargés, et se dirige à petites foulées vers les sous-bois. Il faut qu'il se dépêche. Il a entendu les premiers petits revenir du village. Certains chantonnent en agitant la tête, d'autres rient à gorge déployée. Si l'habileté est leur plus grande qualité, le manque de discrétion a toujours été leur plus grand défaut. Sur le seuil, Herb n'hésite qu'un instant. Il se précipite vers les objets les plus proches de l'entrée et les prend à bras le corps, avant de reculer.

— Argh ! Argh ! Argh !

Quelqu'un est en train de manquer de s'étrangler. C'est sa première pensée. Puis il réalise que ce cri rauque vient de percer le silence. Herb Callum fait aussitôt volte-face,

Sommaire

les bras chargés. Des objets fabriqués tout neufs reposent en équilibre sur son gros ventre proéminent. La lumière qu'on braque vers lui l'aveugle d'un seul coup, et il tourne vivement sa tête sur sa droite, comme sous l'effet d'une gifle. Quand la luminosité devient moins violente à ses yeux, il aperçoit tout autour de lui les regards qui convergent vers lui. S'ils avaient le tempérament des hommes, les petits se précipiteraient vers lui pour le rouer de coups, avant de lui demander des explications sur ce qu'il est en train de faire.

Herb est mécontent. Il est furieux contre lui-même d'avoir été surpris. En une fraction de seconde, il pèse toutes les conséquences de ses actes. Après une très brève hésitation, il finit par reposer calmement par terre ce qu'il porte dans ses bras et recule d'un pas. Ses yeux vont d'un visage à l'autre. Il n'y voit que de la curiosité pour l'homme blond. Aucune animosité n'agite leurs traits. Herb reste interdit et ne sait plus quelle attitude adopter. Enfin, le contremaître avance vers lui en se dandinant sur ses petites jambes. Ses petits yeux noirs scrutateurs, à demi fermés sous sa coiffe plus haute que les autres, il se poste sur ses jambes courtes, les bras croisés, et lui demande :

— Vous comptez aller où comme ça, Sire Blanc comme la lune ?

En entendant son surnom, Herb Callum a un mouvement de recul. Même les petits connaissent le surnom que lui ont donné ses semblables. Il n'a toujours été que la risée de tous, celui qui est différent. Il est, pour tous, celui qui charge les fûts de bière vides les soirs de retour.

Lorsque le chariot perce les nuages, l'air chargé de magie élémentaire fait luire le bois de l'attelage et des autres chariots qui suivent dans son sillage. Les longs cheveux pâles s'ornent de fils blancs argentés et sa barbe se pare de boucles blanches qui se mettent à descendre jusqu'à sa ceinture. Sa pelure marron prend la couleur vive et soutenue des horizons rougeoyants du crépuscule. Ses mains épaisses agrippent la barre avec force et il dirige l'attelage vers les premières maisons en contrebas. Il s'éclaircit la voix et lance un profond :

— Ho ! Ho ! Ho !

Satisfait, il sent son visage s'éclairer d'un large sourire, lui d'ordinaire si taciturne et renfrogné. C'est une sensation qu'il aime retrouver et il n'aimerait être nulle part ailleurs. Herb Callum a laissé derrière lui les petits, la fabrique et le village. Sa quête à lui est ailleurs.

Lorsqu'il a aperçu l'étincelle de malice qui brillait dans les yeux du contremaître avec son petit sourire en coin, il s'est d'abord interrogé. Puis autour d'eux, certains ont levé un sourcil narquois et d'autres ont fait demi-tour et rejoint leur poste de travail.

— Allez ! Aidez-le ! Vous voyez bien que Sire blanc comme la lune a besoin d'aide aujourd'hui !

À cette heure-ci, Herb Callum n'est pas étonné de voir des lumières encore allumées aux fenêtres. Ce monde est différent. Il y voit comme en plein jour. Mais ce n'est pas dû à sa particularité. Même ses semblables n'auraient aucune difficulté ici à se repérer au milieu de la nuit. Des lumières éclairent tous les chemins, les petits comme les

Sommaire ⇧

Sommaire

grands, et aux fenêtres, des lueurs permettent d'identifier de façon certaine les maisons où personne ne se repose encore. Si un conquérant était déjà venu ici, il aurait de façon certaine décrit la contrée comme celle qui ne dort jamais ou celle qui vit la nuit, que ce soit jour de fête ou pas. Mais aucune histoire ne le raconte. Aucun conquérant n'est revenu de ce monde-là. Pour la bonne raison que personne n'a jamais vu Herb Callum comme un conquérant.

— C'est toi, le Père Noël ?

Sur le seuil du salon, un petit garçon aux yeux ensommeillés est debout dans un pyjama trop court sur les chevilles. Au milieu de la pièce trône le sapin de Noël qu'il a décoré avec sa maman et son papa plusieurs jours auparavant. Un gros bonhomme est penché devant. Il porte une tenue rouge et il est en train de poser un paquet aux couleurs vives tout enrubanné, avec d'infinies précautions. L'air un peu étonné de trouver là le petit garçon, debout au milieu de la nuit, l'homme rajuste son bonnet rouge sur ses cheveux blancs, puis il s'approche de lui et souffle, un doigt posé sur sa bouche :

— Chut !

Puis il lui fait un clin d'œil et le pousse gentiment, une main dans le dos, pour qu'il quitte le salon et retourne se coucher.

Le lendemain, à l'aube, la taverne ouvre ses portes. Maître Lorn sort en portant les fûts de bière vides. Herb n'a pas paru hier soir. Il n'aurait pas eu besoin de ses

services. La soirée a été calme et la taverne a fermé ses portes avant la fin de la soirée.

À la fabrique, dans la réserve, il faudra regarnir les étagères.

Épuisé par sa quête, Herb Callum est allongé sur son lit, encore tout habillé. Ses cheveux blonds sont étalés autour de sa tête et il sourit dans son sommeil.

Sous son lit, la crosse de magie élémentaire est bien cachée, dans l'anfractuosité basse du mur. Au village, plus personne ne se souvient qu'il fait partie des hommes qui en ont reçu une. Dans le monde aux lumières permanentes, on l'appelle Père Noël. Dans son village, c'est le dernier des conquérants, celui que l'on n'attend pas et qui ne ramène aucun trésor d'outre-monde.

Sommaire ⇧

Sommaire

La Biche De Cérynie

Olivier Jarrige

Le soleil se levait à peine par delà les collines ocre qui soulignaient l'horizon quand l'animal sortit du petit bois avoisinant pour se désaltérer. Le ciel était d'un bleu pur et l'on devinait que la fraîcheur de l'air matinal allait rapidement laisser la place à une forte chaleur.

La biche s'approcha craintivement du petit cours d'eau qui coulait aux pieds des oliviers. Elle regarda à droite, à gauche, aux aguets, l'œil vif et la patte frémissante. Elle n'avait pas couru depuis au moins deux jours et les muscles sous sa peau tressautaient d'envie, parcourus d'impulsions nerveuses. En lapant l'eau glacée, elle repensa avec nostalgie à sa dernière confrontation : sa course dans le désert avec ce gros oiseau stupide au plumage décoloré et à l'étrange bruit de klaxon qui prétendait être le plus rapide.

Il ne lui avait fallu que quelques secondes pour revenir à sa hauteur, en prendre la juste mesure puis le laisser

sur place comme si l'autre s'était figé au ralenti dans le temps. Certes elle ne pouvait pas prévoir que le volatile était dépressif et que pour le coup, complètement dépité, il s'était bêtement laisser attraper par le coyote famélique qui les coursait de loin, la bave aux lèvres et la langue pendante.

Bah, tant pis se dit la biche, fallait pas me chercher pensa-t-elle en souriant.

Elle s'était alors éloignée au bruit de la mastication goulue du pathétique prédateur. Puis elle avait regagné sa paisible demeure.

Sauf qu'aujourd'hui elle n'avait plus d'adversaire à sa mesure.

Elle avait battu à la course tout ce qui courait sur terre. Et avec une telle facilité... Tout juste se souvenait-elle avoir parfois un peu transpiré face à un athlète offrant quelques secondes de résistance. Ses sabots d'airain avaient laissé derrière eux nombre de ses concurrents.

Et l'ennui la guettait.

Elle redressa la tête, ses deux cornes d'or fièrement dressées dans le soleil levant ; scruta autour d'elle.

Il lui avait semblé entendre un bruit. Comme un craquement.

Soudain elle sursauta.

Là, effectivement, derrière le plus gros buisson, un éclair violent venait de frapper le sol. Un épais nuage de poussière se forma et prit la forme d'un champignon. La biche inquiète et frémissante recula de quelques pas. Le ciel était toujours d'un bleu azur, aucun orage à l'horizon.

Sommaire ⇧

Sommaire

Autour du buisson quelques feuilles voletaient encore quand l'animal entendit un gargouillement, comme une jarre que l'on vide, suivi d'un juron.

— Bord… Faut vraiment qu'il arrête sa façon de me transférer…

— Qu'est-ce que… ? se dit la biche.

Curieuse, elle s'approcha du petit bosquet. Derrière, les branchages s'agitaient. Un individu se redressait en s'époussetant. Elle s'approcha. Et découvrit un homme de haute stature, le port fier et le regard altier. *Ou est-ce le contraire* songea-t-elle *in petto* ?

Un pagne de cuir ceignait sa taille. Son torse nu, puissant, s'élargissait sur des épaules massives. Armoire et normande furent les deux premiers mots qui vinrent spontanément à l'esprit de la biche bien qu'elle n'eût pas la moindre idée de leurs significations, n'ayant pas les connaissances requises en ébénisterie, encore moins en géographie.

Une barbe fournie, noire comme ses cheveux, encadrait un menton carré et des traits volontaires. Deux yeux bleus brillant la transpercèrent.

— Oh ! Enchanté, fit l'homme en tendant la main. Hercule. Et vous êtes… ?

— Surprise, dit la biche en reculant. Elle se demandait ce qu'il voulait celui-là avec sa grosse main poilue.

Un peu gêné Hercule ramena sa main vers lui.

— Heu… Oui… Je… Je cherche la Biche de Cérynie en fait.

— C'est moi.

— Bien, bien.

— Qu'est-ce que vous avez dans la barbe ?

— Qu'est ce que j'ai dans la… ? Oh, pardon. Je suis désolé. C'est quand Zeus me transfère sur Terre, ça me chamboule un peu l'estomac, surtout après le petit déjeuner et je vom…

— Ça va, ça va. On se passe des détails. Essuyez-vous, voulez-vous.

— Oui. Excusez-moi, vous avez raison. Attendez…

Le colosse s'empara prestement du sac qu'il portait sur le dos, farfouilla quelques secondes dedans, en sortit une sorte de peau dorée puis se retourna pour se nettoyer le visage. La biche, de plus en plus intriguée, regardait le curieux manège sans broncher.

— Là, c'est mieux, non, dit Hercule en remisant la peau dans le sac.

— C'est quoi cette peau brillante ? demanda la biche.

— Oh, ça ? C'est un copain à moi qui me l'a rapporté d'un de ses voyages. Une sacrée toison, hein ?! lança Hercule, rigolard.

— Bon. Venons-en au fait, répliqua froidement la biche. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Zeus.

— Quoi Zeus ?

— C'est Zeus qui m'amène même s'il faut que je revoie avec lui le…

— Non, non ! Je veux dire pourquoi êtes-vous là ?

— Ah ça ?

— Oui.

Sommaire ⇧

Sommaire

— Zeus c'est mon père. Et il vient de passer un pari avec Artémis, votre mère, comme quoi je vous battrais à la course, tout ça…

— Quoi !!!?? s'esclaffa la biche. Me battre à la course, moi ?

— Ben oui, pourquoi ?

— Non mais ça va pas bien là-haut fit l'animal en levant la tête aux cieux. Je suis une biche de compét', vous savez.

— Ah ?

— Oui, regardez. Hop, hop.

En s'exprimant, la biche tournait autour du demi-dieu, faisant miroiter ses cornes d'Or dans les rayons du soleil.

— Et vous allez courir avec ça comme chaussures ? demanda-t-elle en apercevant soudain les sandalettes qui recouvraient les pieds du colosse.

— Oui, pourquoi ?

— C'est quoi, des chaussurettes ?

— Non, ce sont des sandalettes. Des sandalettes à trois bandes. Là, là et là, fit-il en désignant les trois bandes de couleur qui, partant de la semelle de cuir, serraient le pied et s'entremêlaient à mi-mollet. Elles sont de compét' aussi, vous savez, fit Hercule un clin au coin de l'œil. Que pour les pros ! Du matériel dit d'as.

— Ah ? Dit d'as ?

— Oui.

— Mmmhhmmm… Ma foi, dit la biche, trépignante et circonspecte, finalement pressée de relever ce défi. Bon, on y va ?

— D'accord. Je propose que l'on parte d'ici, dit Hercule en traçant au sol une ligne avec sa main.

— Et on va… ?

— Jusque là-bas.

Il montra du doigt un gros arbre qui surplombait une colline à l'horizon, au terme d'un chemin sinueux qui longeait un ruisseau.

— Là-bas ? dit la biche.

— Oui.

— Attendez je reviens.

Et à ces mots elle démarra, ne laissant derrière elle qu'un nuage de poussière.

— Ah ouais quand même se dit Hercule en la regardant partir.

Il profita de ce laps de temps pour extraire une sorte de cale en bois de son sac, mais se trouva fort dépourvu lorsque la biche fut revenue.

— Déjà ?

— Oui j'ai posé une balise au pied de l'arbre. Comme ça le premier qui arrive, en l'occurrence la première, fit-elle l'air narquois, s'en empare et est déclaré vainqueur.

— D'accord, c'est bon pour moi.

— Bien, alors allons-y.

— Attendez, je finis de m'installer.

Hercule déplia sa cale en bois. Puis il la posa sur le sol à quelques centimètres de la ligne de départ. Sous les yeux intrigués de sa concurrente, il fit quelques mouve-

Sommaire ⇧

Sommaire

ments d'assouplissement, trottina un peu, inspira, expira. La biche s'impatienta.

— C'est bon, là ? On fait une course, pas de la zumba, non plus, hein.

— Oui, oui. Je m'échauffe vous comprenez. La dernière fois je me suis fait un peu mal au talon, mon cousin Achille m'a soigné avec un cataplasme d'argile et du coup, regardez c'est plus fragile et ça laisse des traces...

— D'accord, d'accord... J'attends.

Le colosse, au pied d'argile, continua quelques secondes encore ses gesticulations. Il entendait la créature soupirer à côté de lui.

— Voilà, voilà, j'ai fini.

— Tant mieux. On va pouvoir y aller alors. Qui donne le départ ?

— Je crois que mon père va s'en charger.

— Ah ?

— Oui, c'est pas le dernier à gronder dès qu'il y a un coup de tonnerre à donner !

Hercule mit un genou à terre. Il posa ses deux mains à plat sur la ligne départ. Puis appuya, jambe tendue, son pied droit contre la cale en bois, l'autre jambe repliée sous lui.

La biche le regardait faire, ses grands yeux écarquillés.

Sentant sur lui ce regard insistant, Hercule releva la tête.

— Plaît-il ?

— Vous partez à quatre pattes ?

— Non, non... Pas du tout, dit-il un sourire aux lèvres. C'est pas ça. Vous vous méprenez. Je vous explique. C'est

un bloc de départ. Ça me permet de prendre une légère impulsion, comme ça, mima-t-il, et ainsi je me projette vers l'avant tout en…

— Vous ramassant la gueule ?

— Mais non, voyons !

— D'accord, d'accord, je vous crois, dit la biche impatiente. On y va, là ?

— On est parti !

Les deux concurrents se mirent en position de départ. L'air était maintenant chaud et lourd. Il sentait le thym et l'olivier. Le bruit des cigales, qui se réveillaient peu à peu, jouait un hymne à la compétition qui s'annonçait. Les deux athlètes ne bougeaient plus, chacun cherchant sa concentration au plus profond de lui-même.

Sous les peaux, les muscles étaient tendus.

Sur les tempes de l'homme, une fine gouttelette de sueur s'écoula.

Lentement.

La biche, elle, avait les yeux rivés sur son objectif.

Impassible.

Le temps s'était arrêté.

Plus rien ne bougeait.

Quelques minutes passèrent et le…

— On y va quand ? dit soudain la biche, sans ciller, le front haut, le regard droit, interrompant le silence et le narrateur.

— Je sais pas. On attend le signal, répondit Hercule, immobile, le torse bombé et le front haut également.

Sommaire ⇧

Sommaire

— Le signal ?

— Oui.

— Et on reconnaît comment que c'est le signal ?

— Ben on reconnaît, vous inquiétez pas !

— Je ne m'inquiète pas, grommela cependant la biche.

Quelques secondes s'écoulèrent encore.

Soudain, un éclair violet déchira le ciel. La biche sursauta.

— Bon sang, il fait ça à chaque fois ?

— Oui, souvent.

— À vos marques, gronda une voix caverneuse et forte.

— Quelles marques ?, s'étonna la biche en tournant la tête vers Hercule.

— C'est une expression. Ça veut dire qu'il faut prendre ses repères.

— Ah ?

— Comme moi, regardez. Je pose mes mains ici et ici, je prends appui sur mes pieds, contre ma cale… Bref, je prends mes petits et mes grands repères pour mieux m'élancer. Je prends mes marques quoi… Vous voyez ?

— Ouais… Moi j'ai jamais eu besoin de prendre des grandes marques quand je fais mes courses, dit la biche.

— Prêts ou quoi ? tonna la voix.

Les deux concurrents se reconcentrèrent.

— Paaaaartez….

Alors Hercule s'élança et démarra en trombe. La biche, elle, ne bougea pas.

Quelques secondes plus tard, le colosse revint vers l'animal.

— Ben, qu'est-ce que vous faites ? Vous venez pas ?

— Je vous avoue que j'ai oublié de partir. Je vous ai regardé parce que j'avais pas bien compris votre truc, là, cette histoire de cale en bois. Je savais pas trop si vous alliez partir en courant à quatre pattes ou vous gameller comme une crêpe.

— Mais non, je vous ai expliqué. Ça me sert d'impulsion et hop, je m'élance.

— Oui j'ai vu ça. C'est vrai que c'est pas mal en fait. Par contre, vous êtes obligé de garder tout votre barda sur le dos, là, parce que ça fait un boucan d'enfer quand vous courez...

— Je sais... Je suis désolé. Quand mon père me lâche sur Terre il a parfois tendance à m'oublier quelques jours voire quelques mois. J'en profite pour faire quelques travaux par ici. Du coup je prends le nécessaire.

— Dites, les filles, dit la Voix, tonitruante, on y va là ? Prochain faux départ je vous élimine tous les deux et on n'en parle plus.

— Allez on y va, Papa.

— C'est parti, mon Zeus !

— À vos marques... Prêts... Paaaaartez !

De nouveau Hercule s'élança. Son départ fut élégant, bien qu'effectivement le contenu de son sac à dos accompagnât son mouvement fluide d'un brouhaha de bric-à-brac relativement cacophonique.

Sommaire

Sommaire

La biche assista à ce démarrage puis, à son tour, en quelques foulées graciles et sans paraître faire d'efforts, se porta à hauteur de son concurrent.

Celui-ci avait trouvé son souffle et courait maintenant tranquillement. Il levait les genoux le plus haut possible, faisant un mouvement de balancier coordonné avec ses bras serrés au corps. Il semblait parfois voler à quelques centimètres du sol caillouteux, ses sandalettes de cuir aux trois bandes lui prodiguant suffisamment d'impulsion pour imiter la course d'un félin véloce.

La biche ne put s'empêcher d'admirer la mécanique précise et huilée de la musculature de l'athlète à ses côtés.

Au terme de quelques kilomètres elle entendit le souffle du demi-dieu, suant peu à peu comme un bœuf, devenir de plus en plus haché, comme s'il cherchait à reprendre sa respiration le plus profondément possible. Si elle avait connu les trains à vapeur, et nonobstant le fait qu'elle aurait râlé contre les retards, elle aurait sans doute comparé ce qu'elle entendait au tchou-tchou d'une locomotive.

Elle, ne ressentait pas la moindre fatigue.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— O…u…i, fit Hercule entre deux respirations.

— Bien. C'est pas que je m'ennuie mais il y a un petit ruisseau qui coule pas loin, je vais boire un peu et je reviens.

— Fai…te…s je vo…us… en pr…ie.

— Je vous laisse. À tout à l'heure.

L'animal bifurqua sur sa droite. Elle ralentit son rythme puis s'enfonça sous un taillis ombragé. Le ruisseau coulait à quelques mètres. Profitant de la fraîcheur, elle s'arrêta pour

se désaltérer. La tête haute, elle vit au loin Hercule continuer sa course, toujours accompagné de son tintamarre ambulant. Il attaquait la dernière colline qui menait à la balise.

Il est drôle ce bonhomme, pensa-t-elle. Qu'est-ce qu'il croit, qu'avec ses sandalettes aux trois bandes il va me battre à la course !? Perdue dans ses pensées heureuses, savourant par avance sa victoire annoncée, la biche fut attirée par un buisson odorant. Les baies dont elle raffolait ! Elle se précipita pour s'en délecter.

Hercule, lui, courait. Imperturbable. Il ressentait bien une légère douleur au talon mais, finalement, le cataplasme d'argile remplissait son office et, loin de faire du tourisme, lui permettait de garder un rythme soutenu. Par contre il est vrai que le bazar dans son sac faisait un peu de bruit. La prochaine fois il demanderait à Zeus de le prévenir un peu plus tôt afin qu'il prépare ses affaires avec moins de précipitation, avant de l'envoyer promener.

Le sommet approchait.

Encore un virage et il vit, plus loin, la balise posée au pied de l'arbre.

La biche, d'un seul coup, n'entendit plus rien. Rassasiée elle s'était quelque peu assoupie. Brusquement elle se redressa. Inquiète.

Où était-il ?

Elle sortit précipitamment du sous-bois et regarda en direction de l'arrivée.

— Bon sang mais il y est presque !

À défaut d'une cale en bois, elle démarra sur les chapeaux de roue. La poussière vola sous ses sabots. Sa course élégante se fit plus rapide.

Sommaire ⇧

Sommaire

Beaucoup plus rapide.

Elle filait comme le vent, aérienne et légère.

Elle n'était plus qu'à quelques mètres du colosse et apercevait déjà la balise sous ses yeux.

Elle était sur ses talons.

Confiante.

Mais ce fut trop tard.

L'homme s'en empara le premier.

Une sueur glacée parcourut le cou gracile de la biche.

Battue. *Elle était battue.*

Pour la première fois de sa vie.

Complètement hagarde, elle stoppa net. Incrédule.

— Ah vous êtes là, fit Hercule en s'arrêtant. Je vous avais perdu, dit-il en reprenant son souffle.

— Que… ? Mais… Comment ?

— Comment quoi ?

— Vous avez…

Le mot avait du mal à sortir de sa bouche.

— Gagné ?

— C'est ça, marmonna-t-elle les dents serrées.

— Ben oui, faut croire.

— Mais… Mais c'est pas possible, se lamenta-t-elle.

— Ben si. Je vous l'avais dit. Et encore, sur la fin, j'avais un peu le talon qui partait en coui…

— Mais j'ai couru plus vite, beaucoup plus vite, interrompit fort-à-propos l'animal.

— Vous savez, parfois, rien ne sert de courir il faut partir à temps.

— Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que c'est que cette morale de mes deux ?

— De vos… deux ? Heu… ?

— De mes deux cornes.

— Bah, je sais pas. Et encore, vous portiez pas votre maison sur le dos, fit Hercule goguenard en désignant le sac qu'il venait de poser à terre.

— Oh shut your fu#$@®* mouth… ! rugit la vaincue dans un savant mélange d'anglais et de caractères spéciaux.

Et, abattue, elle tourna dédaigneusement et rageusement les sabots pour s'enfuir, vexée.

Dans une pièce de boulevard, la biche aurait claquée violemment la porte.

Là, elle jura juste au passage, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

Hercule haussa les épaules quand, un peu en dessous de l'arbre, il entendit un petit glouglou caractéristique.

Le ruisseau prenait sa source dans une sorte de petit puits.

Le colosse, un peu érodé, fit quelques pas pour se désaltérer. Il aurait bien partagé le verre de l'amitié avec sa concurrente, mais bon, puisqu'elle était partie…

Sommaire ⇧

Il prit de l'eau fraîche au creux de ses mains. Alors qu'il allait la porter à sa bouche, un éclair annonciateur de son retour à l'Olympe, zébra le ciel.

— Tiens, il m'a pas oublié cette fois.

Il but la gorgée d'eau. Puis fouilla dans son sac et s'empara du morceau de peau dorée qu'il noua consciencieusement autour de son cou.

— Ouaip, pensa-t-il en songeant à la biche tout en jetant un dernier coup d'œil à la margelle de laquelle s'écoulait cette eau si pure, c'était pas franchement l'affable de la fontaine celle-là…

NOUVEAU MONDE
Téléchargez gratuitement :
AU CŒUR DE L'ARÈNE
HORS-SÉRIE N° 3 – JUIN 2016

Sommaire

Un ennui immortel

Nicolas A. Pages
http://nicop81.wix.com/na-pages

J'adore marcher ! Enfin je ne sais plus vraiment, car je perds franchement la mémoire. Je ne suis pourtant pas très vieux. Quand j'ai le déplaisir de me trouver devant une surface réfléchissante, je me rends compte de ma banalité, mais je ne suis pas repoussant ! Ça non !

Demandez aux deux Vénusiennes que j'ai visitées hier soir dans leur atmosphère. Elles ont poussé des grands cris de jouissances tandis que je laissais échapper des râles de souffrance. Faut dire que la partie érectile de mon corps « froid » (normal quoi, 37,2°C !) dans leurs chaudes (520 °C, quand même !) parties accueillantes les comblent habituellement d'aise et de volupté. Eh bien, ces deux nanas volcaniques, elles ne m'ont pas envoyé me faire foutre sur Mars. Elles m'ont au contraire déroulé le tapis rouge – qui cramait copieusement à la surface de Venus – que foulaient mes pieds de pauvre pécheur fornicateur. Le seul inconvénient majeur à visiter Etna et

Vésuve (c'est moi qui les ai surnommées comme ça, on a les références que l'on peut…) dans leur fournaise, c'est que mes arpions, autrefois humains, se désagrègent plus vite qu'ils ne se régénèrent. La prochaine que je croiserai Dieu le Père, j'inclurai dans mon contrat d'immortalité la possibilité de me métamorphoser à volonté. La chair qui brûle me donne mal à la tête et me rappelle des souvenirs de certains de mes décès les plus pénibles !

Bref, après un double coït rapide et prudent, j'ai remercié les belles et j'ai usé de mes pieds diligents pour sauter vers le centre de la galaxie. La mesure n'ayant jamais été mon fort, j'atterris sur Neptune. Vous allez me dire : « Pas fute-fute le Lazare ! » Ce à quoi je vous répondrais qu'après des siècles à me faire chier sur la Terre, ma seule distraction est de tenter des bonds dans l'espace !

La Terre, parlons-en ! Vas-y que je guerroie, et que je provoque un cataclysme par-ci, un génocide par-là ! Oh, ça va hein ? J'ai même assisté à une crucifixion, je pense. Ma mémoire me joue des tours, il est vrai, mais je crois bien me souvenir que c'était le fils illégitime d'un charpentier, et que son géniteur était un ponte haut placé dans la confection de pantins parlants ! Merde, laissez-moi réfléchir ! Ouais, le Créateur, qu'il l'appelait.

Le gars sur la croix se nommait Jésus. Un chic type qui avait fédéré un paquet de copains autour d'une idée commune. J'avais pas accroché au slogan, peut-être un peu au début, mais je trouvais les mots plus beaux que les parleurs. Un communiste avant l'heure, finalement. Le partage, l'entraide et tous ces trucs-là. Ceux qui les propagent m'ont toujours fait horreur. La pensée unique et les bons sentiments sont souvent des choses identiques. C'est d'ailleurs les adorateurs du verbe de Jésus qui

Sommaire ⇧

Sommaire

m'ont, les premiers, frappé d'ostracisme. OK, ils étaient jaloux que Jésus se soit entiché de ma personne. Enfin, entiché, c'est vite dit ! Le don d'immortalité qu'il m'a fait, je l'aurais bien refilé à Pierre, Paul ou Jacques. Je ne suis plus sûr de la présence du deuxième, mais les deux autres pingouins, ils n'ont pas levé le petit doigt pour me défendre : L'immortalité et la défiance, c'est pour Lazare le Ressuscité : « On te les laisse ! Cadeau ! »

« Merci, les gars, c'est trop d'honneur ! »

Donc, avant que j'aies pu mettre une grosse tarte en travers de leurs sales gueules de faux derches, un besoin irrépressible de marcher s'est fait sentir me privant de la satisfaction immédiate d'une violence cathartique. En gros, j'avais le feu au cul. Des mecs en armures étincelantes qui martyrisaient le pauvre Jésus en avaient aussi après moi. J'étais même pas sorti de la ville que mes omoplates avaient récolté un pilum. Je suis mort encore une fois. Techniquement en tout cas. Je me suis réveillé un soir dans une fosse commune et j'ai alors compris que je ne pourrais pas me la couler douce au paradis. Je devrais, à cause des caprices d'un fils à papa, parcourir le monde pour l'éternité. Tu parles d'un destin !

Voilà que je m'égare… c'est l'histoire de ma vie. La preuve, je me perds même dans le cosmos. Je reprends donc la narration de mon saut dans l'espace. J'ai dû mourir un milliard de fois dans l'intervalle, mais j'arrive dans l'atmosphère de Neptune avec une grâce qui aurait fait pâlir un danseur étoile - je sais soigner mon style et mes apparitions : après trois mille ans d'errance, j'en connais un rayon sur l'élégance ! -, je coule donc dans le ciel glacé de Neptune avec délectation parce que mes derniers souvenirs vénusiens sont ceux de mon incarnation en mouton

dans un méchoui. La morsure glaciale du méthane craquèle bien un peu ma peau et gerce mes fesses mais bon, la souffrance n'a que peu d'emprise sur moi. Mes circuits de la douleur ont définitivement grillé depuis Hiroshima. J'ai été vaporisé par la bombe, soit ! Mais j'ai surtout vagabondé ensuite parmi les décombres et les survivants. Cette existence-là a été la plus difficile à encaisser. La souffrance, c'est une référence. Je peux vous assurer que je l'ai expérimenté avec le cadeau d'Enola Gay.

Sommaire ⇧

je suis attendu par un lac à 200°C et son baiser rafraîchissant, quand je suis stoppé par l'une des créatures gigantesques qui peuplent la planète. Une main de roche et de glace bleutée me cueille avec une dextérité redoutable.

— Groumph ? fait la créature pleine d'expectative.

— C'est à quel sujet ? Demandè-je d'un air candide.

— Groumph Groumph Groumph Ah Groumph !!!!

— Ben ouais, c'est moi. J'étais venu piquer une tête.

— AHHHHHHHHHHHHHHHHHAHHHHH Pa Groumph !

— Mais c'est pas vrai ! Alors, peu importe l'endroit que je visite, on me tombe dessus comme les plaies sur l'Égypte. Sais-tu, mon ami neptunien, que je suis en train d'exercer un droit quasi divin, et que tu devrais être honoré de me voir arpenter ce congélateur merdique qui te sert de patrie.

La moue monstrueusement stupide de la créature me fait comprendre que ma tentative de persuasion a échoué. Je tente successivement l'autoritarisme forcené, les menaces divines et les supplications, mais rien n'y fait. Le bibendum d'une vingtaine de mètres de haut me signifie

Sommaire

d'un ultime « groumph » désespérant qu'il n'y a pas de place pour ma personne sur l'autre planète bleue du système solaire. J'interroge le cerbère rigide :

— Maintenant, je fais quoi ?

— T'aaaa Ka Groumph.

— Ben voyons ! La politesse ne vous a jamais étouffés, vous, les Neptuniens. Je te préviens, cette affaire va se répercuter jusqu'à Aldebaran. Tu peux faire une croix sur le tourisme. Je vais tellement vous chier dans les bottes que…

— GROUMPHHHHHHHHHHHHHHHHH PHUK !

Je sais que mes paroles dépassent souvent mes pensées. Le résultat du dialogue me le confirme instantanément. La créature dans un mouvement fluide - mais violent - qui me décolle la rétine, m'éjecte sans ménagement hors de la périphérie de Neptune. Je ne vais pas le préciser à chaque fois, mais je décède sous la pression infernale de ce décollage involontaire.

Quand je ressuscite, je m'aperçois que je traverse les anneaux de Saturne qui me criblent au passage de millions de projectiles. Mes pauvres haillons subissent cette grêle cosmique de plein fouet, anéantissant du coup le peu de dignité qu'il me reste. « À poil dans le cosmos » : si épitaphe il pouvait y avoir, j'aurais fait rigoler pas mal de monde.

J'en profite pour jouer au parfait touriste en zyeutant les satellites de Jupiter : Io, Europe, Callisto et… Palmipède ou un truc dans le genre, je n'arrive jamais à le retenir. Peu importe, c'est quand même magnifique et je me surprends à apprécier un court instant ma condition d'immortel. Dépité, je songe à ces pauvres humains qui,

depuis des lustres, extraient les matières premières, qui auraient dû leur servir à coloniser l'espace, des océans pollués et du sol exsangue de la Terre. . Résultat : planète presque invivable et espace inhospitalier. Notre race n'a pas inventé la poudre, à part celle des fusils, et se meurt lentement. Tout ça, sans se soucier de ceux tels que moi qui ne peuvent pas mourir. On ne doit pas être des masses, je suis d'accord. Néanmoins, c'est une chose que ces abrutis flinguent leur avenir, c'en est une autre qu'ils me privent de mes petits plaisirs. Dans le désordre : la nourriture, les femmes et la joute verbale. N'étant pas spécialement porté sur le cannibalisme, leur mort ne pourra pas me nourrir et me plongera dans les affres de l'ennui profond ! Ingrats ! Égoïstes ! Jean-foutre !

Je marche depuis longtemps et rien ne change. Peut-être que le Grand Barbu m'a confié une tâche ? Impossible encore une fois de me remémorer ses dernières paroles. Les réactions hostiles de mes pairs sur Terre me font penser tout à coup que ma mission est peut-être primordiale.

Je soliloque dans le néant interplanétaire tandis que j'aperçois les reflets rougeoyants de Mars :

— Il faut que je rentre. Ça doit faire un siècle que je me balade entre les monts des Vénusiennes et des blaireaux de Neptune. Les primates ont-ils besoin de moi ?

Je me pique de philosopher sur le potentiel des humains à se reprendre et à admettre qu'ils se sont trompés sur toute la ligne. Je pourrais devenir leur voix, leur berger ; le rédempteur. Ils allaient me kiffer. Je rêve de ressentir cet amour pour moi.

— Ah, ça va être beau, dis-je en sentant perler un cristal lacrymal qui s'échappe dans le vide.

Sommaire ⇧

Sommaire

Ces périodes de grande foi dans l'humanité m'ont toujours provoqué un abrutissement dommageable. Cette fois-ci, c'est le pompon : je dois être perdu depuis un certain temps dans mes fantasmes de sauveur car le contact de la lune stoppe net ma rêverie spatiale. Même pas vu Mars ! Si j'analyse un tant soit peu la situation présente, c'est mon trépas le plus stupide depuis un millénaire.

Avec difficulté et lassitude, je l'avoue, je récupère mon bras désintégré ainsi que mon lobe frontal qui s'est dissimulé dans une anfractuosité lunaire. Le rafistolage *Frankensteinien* m'occupe pendant quelques minutes tandis que je jette des coups d'œil vers la Terre.

Finalement, je suis heureux de rentrer. J'ai pas de potes, mais qui sait ? Cette fois, je trouverai peut-être un endroit qui voudra bien m'accueillir. La perspective aguichante d'être enfin reconnu, respecté, aimé, voire adulé n'est pas pour me déplaire et un sourire béat éclaire mon visage.

Et puis c'est la *lose.* Je pense avoir la berlue pendant que des excroissances inquiétantes poussent à la surface de la planète bleue. C'est dingue qu'on puisse apercevoir des explosions atomiques d'aussi loin ! Il y a visiblement un effet de contagion car les *boletus atomicus satanicum* se multiplient comme des virus.

— Les cons! Ils ont osé.

Si j'étais parano, je dirais que c'est fait exprès pour pourrir mon retour. Mais bon, connaissant la propension à l'autodestruction de mes congénères, il est plausible qu'un abruti aviné ait posé son cul sur un bouton rouge. Boom ! Fin de l'humanité. Tu repasseras, mon petit Lazare.

Cela ne règle pas mon problème immédiat et vaguement égoïste : je vais où et je fais quoi, maintenant ? Je lève les yeux au ciel - celui de la Lune s'entend - et je ne peux m'empêcher de hurler ma rage après Dieu. En finissant par un « baltringue » bien envoyé, mais carrément inutile, j'entreprends de me calmer. Les mains sur les hanches, les orteils dans la poussière et les yeux encore flamboyant du spectacle atomique, je me tourne vers Venus :

— Etna ? Vésuve ? Vous faites quoi, ce soir ?

Le silence cosmique avale ma question angoissée.

— Putain, j'ai pas fini de marcher moi…

FIN

Sommaire ⇨

Sommaire

La Course aux Esprits

Tiphaine Levillain
http://www.tiphainelevillain.bzh/

Les lampions éclairaient les bois alentour d'une chaude lueur colorée. Une douce musique s'élevait jusqu'au ciel, rythmée par le son des énormes tambours. Tous les villageois avaient revêtu leur tenue traditionnelle de cérémonie ; de longs rubans retenaient leurs manches alors qu'une épaisse ceinture de soie leur barrait le ventre. Un immense feu avait été allumé sur la place principale du vieux temple et des rondes s'étaient formées tout autour comme le voulait la coutume.

Assis sur le sommet d'un rocher, Tatsuya regardait ses parents évoluer en rythme, un sourire éclatant gravé sur leur visage. Cette soirée n'était pas n'importe laquelle : on fêtait l'été. Le jour et la nuit s'équilibraient parfaitement et bientôt, le temps des récoltes approcherait. Lors de cette célébration annuelle, la coutume voulait que les écoliers s'associent à un esprit pour participer à une grande course dans les bois.

Le garçon venait d'avoir sept ans : c'était sa première participation. Tatsuya serra dans son petit poing le talisman qu'on lui avait donné à cette occasion. Près de la petite mare du temple, les enfants plus âgés jouaient déjà avec leur compagnon d'un soir. Certains se connaissaient des années précédentes, d'autres se découvraient seulement.

— Tatsuya, que fais-tu tout seul ?

Perdu dans ses pensées, l'enfant n'avait pas vu le chamane du temple s'approcher. Il pensait que tous les adultes étaient trop occupés à participer aux festivités.

— Je n'ai personne. Je vais rater la course.

Le regard fixé sur ses sandales de paille, Tatsuya n'osait pas lever les yeux vers le vieillard. Il devinait pourtant que ce dernier devait être en train de l'observer avec bienveillance. Il savait que ses sourcils s'arquaient tandis que ses pommettes se soulevaient. Sa barbe touffue et grise cachait sa bouche, mais le garçon n'avait jamais connu de sourire plus rassurant.

— Tatsuya, pas tout seul !

Le garçon releva la tête un bref instant pour adresser un sourire timide au nouveau venu. Il s'agissait de Jun, le vieux frère simplet du chamane, qui accompagnait ce dernier partout où il allait. Tatsuya avait toujours fui sa présence ; il lui était impossible de ne pas éprouver un profond malaise devant son regard perçant.

— Tatsuya, pas tout seul ! répéta Jun.

— Il y a quelqu'un ici que nous aimerions te présenter, indiqua le chamane.

Tatsuya leva le regard. Entre les vieilles jambes ridées de l'homme, il aperçut deux pieds palmés, d'où s'échap-

Sommaire ⇨

Sommaire

paient trois grands orteils qu'une fine membrane verte reliait. Son regard remonta encore. Les deux jambes qui suivaient semblaient aussi fines que les branches de bois mort que ses parents utilisaient pour allumer le feu les soirs d'hiver. Elles étaient recouvertes d'écailles, comme les pattes d'une tortue.

— Je te présente Mizu. Il n'a pas de partenaire non plus.

— Mizu !

Jun s'exclama en tapant dans ses mains.

— Enchanté Tatsuya.

L'enfant n'osait pas regarder plus haut que les genoux noueux de la créature. Il vit une main palmée apparaître dans son champ de vision et il la serra timidement. Le contact était froid et humide.

— Enchanté, dit-il du bout des lèvres.

Alors que Tatsuya cherchait ce qu'il pouvait dire ensuite, les cloches du temple sonnèrent. Le garçon en profita pour enfin observer son partenaire. Ce dernier avait une tête toute ronde et un court bec acéré. Tout le haut de son corps était recouvert d'une épaisse fourrure verte. Il n'en était pas sûr, car Mizu était plus grand que lui, mais il avait l'impression que le sommet de sa tête était étrangement plat.

— Allons-y Tatsuya ! J'ai bien envie de gagner cette course !

Mizu n'avait pas lâché sa main. Il l'entraîna à sa suite jusqu'à la ligne de départ. Amassés avec les autres adultes sur le côté, les parents de Tatsuya lui adressèrent de grands signes de la main. Le garçon captura d'un seul regard les couleurs chatoyantes des vêtements, la lumière

des lampions, le feu, l'arbre à dons, le vieux temple de bois et un peu plus loin, la longue allée qui menait au village. Il frissonna. Les grands racontaient beaucoup d'histoires sur la course de l'été.

À côté de lui, la fille de leurs voisins avait la main posée sur le cou orné de plumes d'un long serpent argenté. Un nouveau frisson parcourut la nuque de Tatsuya quand l'esprit siffla en sortant sa langue fourchue. Mizu resserra son étreinte. Elle était toujours froide, mais le garçon se sentit rassuré.

Le chamane donna le signal du départ. Tout le monde s'élança. En quelques secondes, Mizu et Tatsuya franchirent la courte distance qui les séparait des bois. Ils s'enfoncèrent dans l'obscurité à la suite des autres et très vite, le garçon perdit ses concurrents de vue. Les bruits s'évanouirent dans le lointain. Il n'y avait plus que Mizu et lui. Parfois, un feu follet jaillissait non loin d'eux pour s'évanouir aussitôt.

— C'est ta première course ?

— Oui.

— Tu connais un chemin ?

— Non.

— Tu as peur ?

— Oui.

Un grondement sourd sortit de la gorge de l'esprit et son bec claqua. Tatsuya se ratatina avant de comprendre qu'il s'agissait d'un rire.

— Cette année, la course est spéciale. Nous arriverons les premiers, tu verras.

Sommaire ⇧

Sommaire

— Je ne sais même pas ce qu'on doit faire.

— Avancer. Et voir. On finit toujours par sortir d'ici !

L'entrain de Mizu ne parvint pas à rassurer Tatsuya. Le garçon pensa au motif fleuri du léger costume de sa mère. Son odeur rassurante en tête, il trouva le courage d'accélérer le pas. Son esprit compagnon sembla apprécier l'initiative.

Après plusieurs minutes, ils arrivèrent aux abords d'un marais. Des lanternes en peau étaient accrochées aux branches basses des arbres au tronc recouvert de mousse. Une petite barque en bois était amarrée à un solide piquet. C'était la seule.

— Prends une lanterne Tatsuya, et grimpe !

D'un bond, Mizu s'installa dans la frêle embarcation. Ses mains palmées agrippèrent les rames. Tatsuya observa les inscriptions peintes sur les lanternes. Il ne parvenait pas à les déchiffrer ; il choisit celle qui l'attirait le plus. Toutes les autres s'éteignirent quand il s'en saisit.

— Excellent choix, mon compagnon d'un soir !

Mizu lui tapota la tête pour le féliciter. Alors que l'esprit se penchait pour commencer à ramer, un peu d'eau coula du sommet de sa tête. Tatsuya fronça les sourcils. L'esprit rit de bon cœur.

— Si je perds toute mon eau, je crois que c'est la fin de la course ! Essayons d'éviter cela, veux-tu ?

Tatsuya avait d'abord pensé que Mizu était un jeune esprit, comme lui était un jeune vivant. En réalité, son étrange compagnon semblait bien plus âgé que le chamane du temple lui-même.

La surface de l'eau était recouverte d'une pellicule d'algues vertes et gluantes. Chaque fois que les rames plongeaient pour propulser la barque, Tatsuya apercevait les profondeurs. D'étranges créatures luisantes dansaient tout au fond, de l'autre côté d'une autre surface. Elles lui adressaient de grands sourires, l'invitant à les rejoindre de leurs longs doigts effilés.

— Ne te penche pas.

Le ton de Mizu n'avait plus rien d'enjoué. Tatsuya garda les bras collés le long du corps. Il serrait son talisman dans sa main droite. Il voulait croire que rien ne pourrait lui arriver tant qu'il l'aurait.

Alors qu'ils glissaient sur l'eau en silence, la lumière de la lanterne déclina. Au loin, au-dessus du toit de la forêt, le jour se levait.

— C'est déjà le matin ? s'étonna le garçon.

— Peut-être.

L'enfant n'insista pas. On lui avait toujours appris à ne pas poser trop de questions aux esprits : personne ne pouvait prédire quand ils se fâcheraient et il valait mieux éviter de prendre des risques inutiles. Il pouvait gagner la course sans avoir obtenu la moindre réponse.

Quand ils accostèrent sur la rive opposée, un étrange soleil rouge brillait haut dans le ciel. Tatsuya posa un pied sur l'épaisse végétation et des myriades de libellules scintillantes s'envolèrent. Mizu attacha solidement la barque au tronc d'un arbre avant de lui saisir la main.

— Poursuivons ! Il me semble que j'entends là-bas le son d'une flûte !

Sommaire ⇧

Sommaire

Tatsuya ne l'entendait pas, mais il put la voir quand ils arrivèrent aux abords d'une clairière. Mizu le retint par la main pour qu'ils restent dissimulés derrière un immense buisson. À quelques pas d'eux, la fille des voisins et son compagnon reptilien étaient comme hypnotisés par la musique que jouait un étrange flûtiste au long nez et aux ailes de corbeau. L'esprit se tenait sur une seule jambe, perché sur une souche. Il portait la même tenue traditionnelle que les villageois.

— Il faut les aider ?

La course n'était pas encore finie, mais l'enfant sentait confusément que s'ils ne se libéraient pas de l'emprise de cette musique, leurs deux concurrents resteraient coincés dans ce bois pour une éternité.

— Tu entends la musique ? chuchota Mizu.

— Non.

— Parfait. Nous continuons dans ce cas.

Tatsuya jeta un dernier regard à sa voisine. Une lueur d'angoisse brillait au fond de ses yeux, mais le garçon réagit trop tard : déjà elle disparaissait de son champ de vision.

— Nous aurions dû les aider.

— Et perdre la course ? Certainement pas ! Pas après avoir attendu cent ans !

— La course a lieu chaque année ! protesta Tatsuya.

Son compagnon ne lui répondit pas. Un immense portail se dressait à présent devant eux, rougeoyant comme la braise. Mizu lâcha la main de Tatsuya et s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, déclara-t-il.

— Déjà ?

— Je vois que même après un siècle, tu te souviens encore du chemin, Mizu, remarqua quelqu'un.

Le bec de l'esprit claqua plusieurs fois. Tatsuya tourna sur lui-même pour chercher leur interlocuteur du regard. Lorsqu'il se trouva de nouveau face au portail, le chamane se trouvait là, accompagné de Jun.

— Mizu ! s'exclama joyeusement ce dernier ! Mizu revenu ! Mizu premier !

Le chamane posa une main sur son épaule pour lui enjoindre de se calmer. Il fixa ensuite Tatsuya tout en continuant de s'adresser à l'esprit.

— Es-tu content du garçon ?

— Il ne se laisse pas charmer par les illusions du monde des esprits. Il est parfait.

La main de Tatsuya se crispa sur son petit talisman. Le chamane fit signe à Mizu d'approcher. Ce dernier attrapa l'enfant par le poignet et l'attira à sa suite de l'autre côté du portail. La petite amulette de bois brûla la paume du garçon alors qu'ils franchissaient le portail : il l'abandonna là.

— Qui sera l'autre ?

À présent, ils se trouvaient sur les premières marches d'un imposant temple de pierre. Des ronces et du lierre l'encerclaient et en recouvraient les murs. Une lueur orangée semblant venir du cœur du bâtiment éclairait leurs visages.

— Le deuxième, comme l'exige la loi.

Mizu tenait toujours fermement Tatsuya par la main, si bien qu'il était impossible pour l'enfant de s'échapper le

Sommaire ⇧

Sommaire

plus loin possible : ce n'était pourtant pas l'envie qui lui manquait. Comme la fuite était impossible, il essaya de comprendre.

— Que se passe-t-il ?

— Tatsuya, plus jamais tout seul ! lança Jun avec un large sourire. Comme Jun et Masaki ! Jamais tout seul !

Le simplet frappa alternativement sa poitrine et l'épaule du chamane. Ce dernier lui adressa un sourire d'une infinie douceur avant de repousser doucement son poing.

— Et c'est maintenant la fin de notre voyage.

— Fini !

Tatsuya fronça les sourcils, mais il ne put poursuivre cette discussion. Mizu se redressa en poussant un cri d'excitation. Le garçon se retourna et aperçut Satoshi, un écolier du village de trois ans son aîné. Un renard à la fourrure argentée courait à ses côtés. Ce dernier poussa un hurlement de rage en apercevant Mizu.

— Toi ! Il t'était interdit de revenir ici !

Mizu laissa échapper un rire sec et son bec claqua.

— Qui l'a interdit ? Les perdants ? Quelle valeur cette décision est-elle censée avoir ? J'ai encore gagné cette année. Voilà !

Tatsuya croisa le regard de l'autre écolier qui semblait aussi perdu que lui. Le renard continuait de gronder. Ses babines retroussées laissaient apercevoir ses crocs acérés et Tatsuya frissonna en les imaginant déchirer sa propre chair. Le chamane s'avança d'un pas mais Jun le prit de vitesse.

— Toi perdu ! Toi fini ! Toi perdu ! Fini !

Masaki attrapa une fois de plus le bras du simplet pour le calmer, mais la fureur de ce dernier ne s'apaisa pas. Les oreilles du renard se plaquèrent contre son crâne.

— Tu connais les lois naturelles, énonça Masaki. Nous devons les respecter. Tatsuya ici présent sera le nouveau chamane, et Satoshi ton compagnon sera sa voix, comme j'ai été celle de Jun pendant ces cent années. Mizu te dévorera et tu renaîtras selon son bon vouloir quand un autre siècle se sera écoulé. Qu'il en soit ainsi.

Alors qu'il parlait, Mizu attira Tatsuya à l'intérieur du temple. L'enfant regarda Jun d'un air horrifié. Il devait fuir. C'était tout ce qu'il avait compris. Il n'y parvint pas.

Sommaire ⇧

Cette année-là, aucun enfant ne trouva la ligne d'arrivée de la course, et leurs pas les menèrent au temple après quelques heures seulement. Deux garçons réapparurent deux jours plus tard. Tatsuya, le plus jeune des deux, n'avait plus toute sa tête. Ses parents le laissèrent vivre au temple sous la surveillance de Satoshi, le nouveau chamane du village, et de Mizu, son esprit gardien.

Sommaire

Full Access

Grégory R. Waeytens
http://omniverse-r.blogspot.fr/

À cinquante ans, Luc Darieux n'est plus un jeune premier, mais il a encore belle allure. Élancé, il porte le costume avec raffinement et son goût est sûr. Ses yeux vert jade parcourent avec avidité des dizaines de pages de rapports statistiques, toujours en quête de l'information qui lui donnera un avantage sur ses concurrents. Le soleil est couché depuis quelques heures déjà et, malgré l'heure tardive, il poursuit sa tâche de directeur exécutif de la société Biotex, filiale française du géant pharmaceutique Multitex. Naturellement, il ne s'est pas rendu compte du jour qui déclinait.

La vitre de son bureau haut perché lui offre une vue vertigineuse du quartier de la Défense où est plantée la tour Biotex. À cette heure, les fenêtres illuminées des gratte-ciel environnants lui paraissent aussi scintillantes que les étoiles de la Voie lactée. Sous chaque lumière, il imagine qu'il y a un homme comme lui, affairé à la conquête des

marchés. Autant de concurrents potentiels qu'il va falloir balayer pour parvenir à ses fins.

Luc Darieux tient sa volonté inébranlable de son origine modeste. Né en 2022 à Lille, de parents ouvriers qui votaient alter-communistes jusqu'à la dissolution du parti, c'est un pur produit de l'école publique. Bon élève puis étudiant brillant, il a enchaîné Science Po, HEC et l'ENA avec facilité. Séduit, mais réservé sur une possible carrière politique, il a préféré le monde des affaires. Un beau parcours, mais pas assez ambitieux selon lui. Il compte monter un jour son propre groupe et surfer sur le marché porteur du clonage.

Mais les aspirations de l'homme d'affaires ne sont pas encore prêtes de se réaliser. Entre les brevets à monnayer auprès des principales industries pharmaceutiques et les garanties à apporter aux banques, le montage de cette entreprise est un cauchemar.

21h23. La fatigue et la faim commencent à se faire sentir à cette heure. Le travail ne s'arrête jamais. Encore quelques contrats à relire, quelques fils d'actualité à consulter et il se forcera à s'arracher de ce poste qui engloutit l'essentiel de sa vie. Gérer l'activité économique de Biotex tout en œuvrant en parallèle pour la création de son projet personnel est chronophage.

Il décide de se lever enfin. Il est temps de partir regagner son pavillon de Bussy St-Georges où l'attendent sa femme et son fils de cinq ans. Aussi, il remet en ordre son nœud de cravate et s'apprête à mettre son pardessus quand son bureau-ordinateur lui signale un appel entrant. Une impulsion le pousse aussitôt à accepter la communication.

— Démetra ?

Sommaire

Sommaire

Un visage constitué de métal liquide percé de deux yeux rouges lumineux, le seul visage qu'il connaît de la cyber-hacker apparaît à l'écran.

— J'attends de vos nouvelles depuis plus de deux jours ! grogne Luc Darieux

— Pardonnez mon silence, monsieur, répond Démetra de sa voix synthétique.

— J'ai entendu dire que vous vous êtes fait prendre en violant le système d'eGenius.

— J'y étais presque. J'étais sur le point de copier leurs fichiers sources quand je me suis fait éjecter de la simulation.

— Je vous ai payé pour avoir leurs brevets, vos excuses ne m'intéressent pas.

— Depuis ma dernière intrusion, eGenius a opéré une refonte de son système de protection avec des pare-feux de dernière génération.

— Vous pouvez ou vous ne pouvez pas le faire ?

— Je pense pouvoir y arriver, mais j'ai besoin de mettre à jour mes logiciels de combat.

— J'ai compris le message. Je vous fais virer dix mille euro-crédits supplémentaires sur votre compte offshore. Mais c'est la dernière fois, je vous préviens, j'attends des résultats.

— C'est bien noté, dit-elle en éteignant sa connexion.

21h46. L'homme d'affaires soupire en regardant sa montre, il imagine déjà les réprimandes de sa femme. La pauvre ne voit plus son mari depuis qu'il a été nommé au poste de directeur exécutif de Biotex. Quant à son fils, il sera

bien entendu déjà couché à son retour. Il le regrette profondément, mais il travaille pour leur futur, il en a la conviction.

Se dressant à New York en bordure de Park Avenue, la tour Hélios est un véritable bijou architectural en forme de flambeau doré.

Silhouette sportive, cheveux noirs coupés ras et visage parfaitement symétrique, Thimoty Saint-Patrick s'apprête à gagner ses appartements situés au soixantième et dernier étage de la tour. Arrivé une heure plus tôt de Los Angeles où s'est clôturée la veille la conférence annuelle de Multitex, il est comme toujours suivi d'une cohorte de journalistes en attente de la déclaration qui fera l'actualité du jour. Président Directeur Général du groupe Multitex, Saint-Patrick est un homme à qui on ne refuse rien et qui est prêt à tout pour parvenir à ses fins. Ces derniers temps, eGenius lui mène la vie dure sur le terrain de l'intelligence génétique et il entend faire taire ce rival devenu bien trop gênant à son goût. Toutes ses propositions de rachat ont été rejetées. Aussi, avec son équipe, il a décidé de mener une campagne de diffamation de son président. En prenant le pouls des médias, il constate avec amertume que la tactique ne fonctionne pas. Il réfléchit à ce qu'il pourrait dire ou faire qui pourrait nuire à son adversaire lorsqu'il est appelé par l'Intelligence Artificielle qui gère l'intégrité des données de ses serveurs. Parvenant, non sans difficulté, à s'extraire de la foule qui grouille autour de lui, il gagne le confort de ses appartements.

— Je vous écoute, lance-t-il une fois au calme.

— Une intrusion non autorisée dans l'espace virtuel d'eGenius vient d'être à nouveau détectée par nos drones espions, monsieur.

Sommaire

Sommaire

— Formidable, avez-vous identifié l'auteur de la violation cette fois ?

— Le cyber-hacker a été tagué par nos drones. Son nom de code est Démetra.

— Ce nom me dit quelque chose. Elle n'en est pas à son coup d'essai, je crois.

— Elle s'est en effet déjà attaquée à nos propres serveurs. Elle milite activement pour un accès libre de toutes les données numériques.

— Je vois le genre. Rien d'autre ?

— Nous venons de localiser son point d'attache : en France, dans la banlieue lyonnaise précisément.

— En France ? s'étonne Saint-Patrick comme s'il découvrait que des cyber-hackers pouvaient résider dans ce pays.

— Je me permets de vous signaler que les drones de protection d'eGenius ont également tagué Démétra.

— Alors il est urgent d'intercepter ce cyber-hacker avant eux ! Qui avons-nous là-bas ?

— Nous pouvons faire appel à un agent de réserve nommé Helena Nox.

À l'évocation de ce nom, Thimoty Saint-Patrick se met à sourire. Visiblement, il la connaît et sait ce qu'on peut en obtenir.

— Excellente idée. Elle sera parfaite.

Luc Darieux lisse ses cheveux blonds d'un geste de la main puis se masse les tempes. D'ici une heure, il doit

réunir son conseil d'administration afin de leur faire part d'importantes décisions : compression de personnel dans certains secteurs, fermeture de succursales non rentables, réorientation stratégique de l'entreprise. Autant de décisions à prendre pour tenir les objectifs imposés par la direction de Multitex à toutes ses filiales.

Étudiant les courbes de prévision des cinq prochains mois selon trois scénarios prospectifs, Luc Darieux commence à se préparer mentalement pour sa réunion. Par la fenêtre, il regarde un instant le paysage brumeux. Avec quatre degrés dehors, il fait encore froid.

L'homme se lève et saisit une fine mallette où il a rangé ses dossiers ainsi que la tablette qui lui sert à lire, écrire ou encore consulter ses messages et ses flux d'information. Il s'apprête à sortir de son bureau lorsqu'il entend une sonnerie lui indiquant qu'il a reçu un message sur son cellulaire privé.

« Qui m'appelle à cette heure ? », s'interroge-t-il. Ébahi, il découvre un message signé Démetra. « Je suis en bas. », lit-il ensuite.

« En bas ? »

Il n'a pas le temps d'intégrer l'information qu'il reçoit aussitôt un autre message : « Je vous attends au bas de la tour. »

« Elle est devenue folle ! », tempête l'homme d'affaires en lui renvoyant un message pour lui intimer l'ordre de décamper.

« Maintenant ou plus jamais ! », rétorque un nouveau message de la cyber-hacker accompagné d'émoticônes symbolisant l'urgence de la situation.

Sommaire ⇧

Sommaire

Luc Darieux fulmine, mais se sent piégé : s'il refuse de la rejoindre, il passe peut-être à côté de son opération d'espionnage sur eGenius. En pestant, il se résout à reporter au lendemain sa réunion du conseil d'administration, et accepte de la voir. « Mais pas en bas, lui écrit-il, plutôt devant le BlackCafé. »

Le BlackCafé de la Défense est situé à trois rues de la tour Biotex. Luc Darieux y arrive essoufflé moins de dix minutes plus tard. Sur ses gardes, il s'avance vers la façade Art déco de l'établissement. Se plantant dans un angle, il épie de tous côtés et se demande quelle nouvelle surprise l'attend. Consultant l'écran de son cellulaire, il s'apprête à écrire un nouveau message, quand il entend une petite voix derrière lui.

— Je suis là.

L'homme d'affaires se retourne et aperçoit une silhouette malingre qui se dissimule derrière le local poubelle. S'avançant, il découvre une jeune fille aux yeux noirs et aux longs cheveux rouges hirsutes. Habillée de guenilles, elle ressemble à une sans-abri comme il ne pensait plus en voir dans le quartier de la Défense.

— Où est Démetra ?

— Devant vous.

— Démetra, une gamine de treize ans ? s'étrangle Luc Darieux en écarquillant les yeux ?

— Quinze ! corrige-t-elle d'un ton sec.

— Je n'en crois pas un mot ! gronde-t-il en faisant mine de partir.

— C'est vraiment moi, je vous le jure ! s'écrie-t-elle en le rattrapant. Je ne vais pas sortir ma liste de codes

sources pour vous prouver mon identité. Il y a trois jours, lorsque nous nous sommes parlés, vous m'avez donné assez d'argent pour mettre à jour mes logiciels pour infiltrer les serveurs d'eGenius. Et puis arrêtez de hurlez mon pseudo à tout bout de champ, dans la vraie vie, on m'appelle Amanda.

— Très bien, très bien… vite, venez avec moi à l'intérieur du café ! Je ne veux pas que l'on nous voie ensemble.

La porte de l'établissement s'ouvre automatiquement à leur approche et se referme sur un hall tapissé de rouge et éclairé par des candélabres rétro. Alors qu'une voix suave leur souhaite la bienvenue, Darieux introduit une carte à puce codée dans la borne qui surgit face à lui. Une somme en euro-crédits est aussitôt débitée sans pour autant enregistrer son identité. La voix les invite ensuite à se diriger vers le salon qui leur a été désigné. Luc Darieux et la jeune fille pénètrent dans une petite pièce circulaire aux fauteuils de cuir. Une baie vitrée permet de voir l'extérieur sans pourtant être vu des passants leur assurant une totale discrétion.

— Vous êtes folle d'être venue à visage découvert !

— Qui se méfierait d'une gamine ! réplique Démetra avec insolence. Au pire, on pensera que vous entretenez une relation avec une mineure… Même si je ne suis pas convaincue que ce soit mieux pour votre réputation.

— Alors, jeune fille, qu'avez-vous à me dire ?

— Je ne peux plus utiliser mon avatar numérique : Démetra est grillée sur le système.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

Sommaire ⇧

Sommaire

— J'ai fait ce que vous m'avez demandé de faire ! J'ai infiltré à nouveau eGenius, mais comme je le pensais son noyau a été considérablement renforcé. J'ai épuisé toutes mes ressources contre leurs nouveaux golems défensifs. Ils sont si puissants qu'ils ont remonté jusqu'à ma position dans le monde réel. J'ai pensé que vous étiez la seule personne qui pourrait me protéger d'eux.

— Vous protéger ? manque de défaillir Darieux, et compromettre ma position ? Vous imaginez ma réputation si on savait que j'avais embauché une cyber-hacker pour les pirater ? Cela signerait la fin de ma carrière ! Désolé, il faudra se débrouiller sans moi !

— Monsieur Darieux, je suis devenue une cible pour eux. Vous êtes mon seul secours, le supplie-t-elle.

— Dites-moi avant ce que vous avez découvert ?

— Je suis désolée, je suis au pied du mur. Je ne parlerai que si vous me garantissez un minimum de soutien ! insiste la jeune fille.

— Mon argent était déjà une belle garantie, non ? martèle Darieux qui a l'impression d'être dans une impasse. Parlez.

— J'ai découvert que les drones de Thimoty Saint-Patrick espionnaient eGenius et je les ai infiltrés. Il a clairement l'intention de nuire à cette société.

— Saint-Patrick ? Je tuerai pour être ce gars, il est de notoriété publique qu'il a tenté de racheter cette société pour éliminer la concurrence. Il s'y est cassé les dents, tant pis pour lui. Ce que moi je veux, ce sont les brevets d'eGenius, je vous le répète !

— Je les ai copiés dans un cloud crypté, lâche Démetra de guerre lasse.

— Bon sang, mais vous ne pouviez pas commencer par ça !

— C'est donc tout ce qui vous intéresse ?

— Je sais que vous autres cyber-hackers, vous vous sentez investi d'une mission supérieure et que vous prônez la liberté absolue d'accès des données où je ne sais quoi, et grand bien vous fasse, mais moi je vis pour les affaires, le capital. Thimoty Saint-Patrick, moi et tous les autres, nous vivons dans un monde marchand qui réduit tous les besoins humains à des données administrées par une seule et intangible loi, l'offre et la demande. Ce monde-là ne se tracasse pas d'idéologies, de législations et de frontières. Il exige seulement les conditions nécessaires à son existence : une monnaie commune, une langue commune, des comportements partout identiques. Et pourquoi ? Pour qu'un bout à l'autre de la planète, n'importe qui puisse acheter nos produits.

— C'est bien regrettable.

— C'est juste du business. Alors, vous allez me la donner quand, cette clé de décryptage ? Je l'ai payée une fortune et je n'ai que trop attendu !

— Je sais honorer un contrat. Vous avez ma parole que vous aurez accès aux données d'eGenius après notre entrevue.

— Parfait. Bon, Démetra ou Amanda, ou qui que vous soyez, je pense que nous allons nous arrêter là. J'ai du travail qui m'attend.

— Si c'est ce que vous désirez…

Amanda n'a pas le temps de finir sa phrase que la vitre sans teint vole en éclat dans l'alcôve. Darieux reste inter-

Sommaire ⇧

Sommaire

dit face à la scène, n'ayant pas compris ce qui vient de se passer. La jeune fille, elle, bondit aussitôt de son fauteuil.

— Un bio-drone ! crie-t-elle en désignant un corbeau noir qui plane dans les airs.

— Un bio-drone ? répète Darieux, hébété.

— eGenius nous a repérés !

Darieux se relève en sursaut et évite de justesse l'oiseau qui part percuter un vase du petit salon circulaire. Amanda abandonne l'homme d'affaires et se précipite droit devant elle. Elle disparaît dans un dédale de rues, le bio-drone à ses trousses.

Soulagé, Darieux s'apprête à repartir comme il est venu une demi-heure plus tôt, quand, à son grand effroi, il voit revenir le corbeau dans sa direction. Le sang lui monte aux joues tandis qu'il sent son cœur battre la chamade. Pourquoi lui ? Pourquoi le poursuivre ? Ça ne peut pas se terminer ainsi ! S'efforçant de taire les questions qui l'assaillent, il n'a d'autres choix que de courir le plus vite possible vers un refuge. S'élançant hors d'haleine, Luc Darieux oublie la fatigue et le froid glacial pour fuir aussi vite qu'il le peut, bousculant au passage hommes et femmes sortant de leur travail.

Mais sa course est vite freinée par une voiture argentée qui lui barre la route. S'énervant, il cherche à contourner l'obstacle lorsqu'il est secoué par une décharge électrique dans le dos. Sonné par le choc, il s'effondre face contre terre.

La portière arrière de la voiture coulisse dans un doux chuintement. Une jeune femme aux longs cheveux blonds

entièrement vêtue d'une combinaison similicuir rouge émerge du véhicule et se penche vers Luc Darieux encore inconscient. De ses yeux bleu profond, elle dévisage l'homme d'affaires.

— Ça va, il est juste assommé monsieur, souffle-t-elle dans un cellulaire.

— Amenez-le à l'intérieur, Mademoiselle Nox, commande son interlocuteur.

Sans effort apparent, la jeune femme soulève le corps pantelant de Darieux et le hisse sur la banquette arrière de la voiture.

— Départ, lance-t-elle à l'adresse de l'Intelligence Artificielle de la voiture. Direction la tour Biotex, vitesse minimum.

Sans bruit, le véhicule électrique démarre et s'engage doucement dans une rue adjacente. La jeune femme pose son cellulaire sur un socle et le visage de son correspondant apparaît en hologramme devant elle, un visage qui s'avère être celui de Thimoty Saint-Patrick.

— Où est Démetra ? demande-t-il.

— Elle a disparu, monsieur Saint-Patrick.

— Vous me décevez.

— Ce n'est qu'une fille paumée, on n'entendra plus parler d'elle, faites-moi confiance.

— Je l'espère, mais je n'y crois pas.

— Et pour lui ?

— Relâchez-le, il n'a aucun intérêt.

Sommaire

Sommaire

Il est 18h30 à la montre de Luc Darieux et il fait maintenant nuit à l'extérieur. L'homme d'affaires a l'impression d'émerger du brouillard lorsqu'il reconnait la tour Biotex avec sa structure triangulaire et sa forme évasée aux étages supérieurs. Son dos le lance et il rage encore de s'être laissé entraîner dans les histoires de Démetra. La cyber-hacker lui a promis qu'après leur rencontre, il aurait accès aux brevets d'eGenius verrouillés dans son cloud.

De retour dans son bureau, il ne pense qu'à se jeter sur son ordinateur et constater par lui-même que la jeune fille lui a dit la vérité.

« C'est vraiment là ! », jubile-t-il en voyant un lien dans sa messagerie qui le renvoie au cloud. Il trépigne en activant le lien. À ce moment précis, il entend cogner à sa porte.

— Pas maintenant, merci !

Darieux se lève dans un bond, prêt à se débarrasser de l'opportun qui ose ainsi l'interrompre.

— Eh bien, Charles, que voulez-vous ? demande-t-il au jeune homme en ouvrant la porte.

— On vous cherche depuis plus de deux heures, monsieur.

— Oui, je sais, j'avais une affaire personnelle à régler. J'ai d'ailleurs beaucoup de travail et j'aimerais qu'on ne me dérange plus aujourd'hui.

— Vous n'êtes donc pas au courant ?

— De quoi parlez-vous ?

— L'affaire est sur tous les flux sociaux-médias. Il y a eu une faille dans le système informatique de la société

eGenius. Tous les brevets numériques détenus par cette société sont tombés dans le domaine public. Les acteurs du Net-réseau les copient à tour de bras. Le cours des actions eGenius est en train de se casser la figure.

— Vous n'êtes pas sérieux ! tremble Darieux.

— Ce n'est pas le plus grave, monsieur.

— Qu'allez-vous encore m'annoncer ?

— Des preuves sur les tentatives multiples d'espionnage industriel de Multitex sur ses concurrents ont également émergé. Thimoty Saint-Patrick vient d'être arrêté par la commission de contrôle inter-corporatiste et le conseil d'administration de la société mère parle de nous revendre aux Asiatiques pour se dégager du capital.

— Vous avez bien fait de m'avertir, le remercie-t-il d'une voix blanche.

Le jeune homme le quitte, électrisé par la situation. Luc Darieux, lui, s'effondre sur sa chaise, le regard perdu dans le vague. Démetra s'est joué de lui. Les brevets d'eGenius sont désormais en accès libre. À quoi bon les détenir s'il en a perdu l'exclusivité ? Il ne pourra plus les exploiter et les monnayer pour monter son propre groupe.

— Monsieur Darieux ? résonne bientôt la voix de sa secrétaire dans son cellulaire.

— Oui, Sylvie ?

— Des messieurs de la police inter-corporatiste voudraient vous parler. Je n'ai pas pu les retenir.

— Je les attends, merci de m'avoir prévenu.

Un rire nerveux secoue Darieux.

Sommaire

Maître Zynarf

JC Gapdy
http://jcgapdy.blogspot.fr/
https://www.facebook.com/pages/JC-Gapdy/712191398926349
https://twitter.com/jc_gapdy
http://www.assyelle.com/Page_Aliens.htm

Sommaire

– Maître Zynarf ! Comment allez-vous ?

Le gros marchand écarta les bras et les referma autour du corps ascétique du vieillard, comme cherchant à l'engloutir ou l'étouffer. Les deux hommes étaient aussi dissemblables qu'il était possible. Richement vêtu malgré la poussière du voyage, le commerçant était de ceux que la guerre n'avait mis ni en peine ni en diète. Deux hommes le suivaient, que l'on aurait pu prendre pour de simples hommes de main chargés de le protéger. Mais l'œil aiguisé de Zynarf reconnut des soldats, des vétérans qui avaient survécu à cent batailles et pièges pour savoir se tenir aux aguets dans un aussi piètre bourg que celui des Fadraies.

Le vieil homme repoussa le marchand et se laissa tomber sur le banc usé. La taverne était calme. Hormis la servante qui nettoyait la salle pour la venue des clients de la soirée, il n'y avait que deux gosses jouant devant la

cheminée et quatre clients qui disputaient en riant une partie de dés.

– Alors, Messire Guillaume, que m'apportez-vous comme nouvelles ?

– Pouvons-nous vraiment parler tranquillement ici ?

– Appelez vos hommes, Sire Guillaume. Ne leur faites aucun signe. Appelez-les simplement et vivement, s'il vous plaît.

Le marchand haussa les sourcils puis les épaules. Il ne venait en ce pays qu'une fois l'an et n'arrivait toujours pas à comprendre les manières de Zynarf. Il appela ses hommes d'une voix forte et vibrante :

– Holà, Marcellin ! Holà, Cédric ! Venez là !

Mais il ne se retourna pas. Il savait qu'ils ne l'avaient pas entendu. Un long soupir s'échappa de ses lèvres épaisses.

– Maître Zynarf, je ne me ferai jamais à votre magie.

– Peu importe, Guillaume, peu importe. Parlez-moi ! Racontez-moi ce pourquoi vous êtes venu jusqu'à moi.

– Les nouvelles sont nombreuses, ô magicien. Très nombreuses. Je ne sais même pas par quoi commencer.

Il leva l'énorme chope de cervoise, que la servante avait posée devant lui avant de s'éclipser, et plissa le nez, dans une fausse mimique de réflexion.

– Comme vous le savez, l'ancienne Rome est tombée aux mains des Saxins, en l'an neuf. À la suite de quoi, l'empereur Guillaume a réuni sous sa bannière tout le peuple saxin, depuis les pays des Galles jusqu'à la Sicile, dans le saint Empire Germanique. La mort du pape, cru-

Sommaire ⇧

cifié par les barbares, a réveillé le pays d'Eire et une nouvelle Rome ainsi qu'une nouvelle papauté s'y préparent.

– Les peuples saxin et germanique a-t-il de nouveau déplacé ses armées vers Kiev et les pays de la Russie et de l'Orient ?

– On dit que les armées de Guillaume se sont de nouveaux unies aux trolls et veulent en découdre avec les Ottomans. Le royaume de Constantinople a été abandonné par les djinns et l'impératrice s'est enfuie de Byzance. Le grand sultan Ouafar a massé de nouvelles troupes tout près de la Jérusalem Céleste. Il compte reprendre Byzance et se lancer à l'assaut du Cachemire et des pays alentour.

– Il laisserait donc les armées de son frère se débrouiller par ici ?

– Les Sarrazins et les Gobelins n'ont nul besoin d'aide, messire Zynarf. Ils ont sous leur contrôle l'Afrique du Nord et les provinces ibériques jusqu'à la Navarre. En outre, la mort du comte de Toulouse leur a donné une telle confiance qu'ils sont remontés jusqu'au nord de l'Aquitaine. Une armée a réussi à s'interposer avec toutes les forces qui avaient pu être réunies près d'Angoulême. Les batailles y ont fait rage mais, en ordonnant de bouter le feu à la forêt sur des milliers d'acres, le comte a obligé les troupes sarrazines a abandonner la place.

– Humf ! J'ai entendu parler de cela. Il a fallu plusieurs semaines pour que le feu s'éteigne. Les pertes gobelines et sarrazines ont été importantes, paraît-il.

– C'est ce qui s'est dit, mais cela n'est qu'une goutte d'eau face aux milliers de fantassins, cavaliers et autre soldatesque qu'ils représentent. Mon ami, ils sont plus forts que la mer qui lance ses chevaux au grand galop…

– Des dix races, lesquelles ne sont pas en guerre en ce jour, Guillaume ?

La question était si inattendue que le marchand regarda le vieux magicien d'un air interloqué et marmotta dans sa fine barbe, soigneusement taillée.

– À part les peuples du riz et de la soie, le monde connu est en guerre et toutes les races y ont leur part. Même les peuples de l'Eire se battent à leurs frontières.

– Les dragons de Scandie et de Saxie n'ont toujours pas noué de traité pourtant.

– Certes, mais ils gardent tous les détroits des mers du nord, aussi bien en terre des Anglois que pour les Danois, les Saxins ou les Germains. Plus aucun navire étranger à leur pays ne peut naviguer sans risquer d'être attaqué et brûlé par ces cracheurs de feu.

– Hum… Y auriez-vous perdu quelque précieuse cargaison ? demanda Zynarf avec un petit rire sardonique. Mon ami, vous ne m'avez toujours pas annoncé les nouvelles les plus importantes. Venez en donc au cœur du problème et dites-moi quelle race n'est toujours pas en guerre.

– Je… Les elfes et les nains n'ont ratifié aucun traité avec des peuples humains. Seuls quelques comtés ou royaumes, ici ou là, ont pris part à des batailles, mais ni l'empereur des elfes, ni le marteau de Thor des nains n'ont voulu de traités. Ils ne sont alliés à aucune nation humaine.

Le vieux magicien sortit un rouleau du sac qu'il portait et l'étala sur la table de la taverne. Les joueurs de dés étaient partis, ainsi que les deux enfants. La servante s'était assise dans un coin, le visage tourmenté par de sombres affres. Zynarf posa des pierres rondes à chaque

Sommaire ⇧

Sommaire

angle de la carte. Il fit glisser sa main sur tout l'Ouest de l'Afrique du nord, remonta en Ibérie et traça de l'ongle un trait du golfe du Lion jusqu'en Angoulême puis Bordeaux.

– Ici, le domaine du sultan Eb N'Saafa, l'empire sarrazin et gobelin.

Puis sa main couvrit l'est de l'Afrique jusqu'à l'Arabie et glissa pour s'étendre sur tout l'ancien empire d'Alexandre. Elle remonta ensuite jusqu'au Cachemire, loin à l'est vers des pays qui n'étaient point nommés sur la carte.

– Là, l'empire ottoman du sultan Ouafar Ib Salassafri, frère de N'Saafa, allié aux djinns et aux dragons des sables. De ce côté, Constantinople qui règne sur la Crète, l'ancienne Grèce, et jusqu'aux portes de la Russie. Mélanges de dizaines et dizaines de peuples humains, où les nécromanciens, les djinns et les magiciens crétois ou maures sont venus s'installer en si grand nombre qu'ils dépassent les hommes. L'impératrice a peut-être fui, mais elle ne dirigeait plus rien depuis de longues années ; c'est le grand évêque Pierre Jean Léon de Sircaint, pontife de Byzance et grand doyen d'Alexandrie qui y règne de manière incontestée.

Il soupira. Guillaume en profita pour pointer un doigt vers Kiev.

– Voici la Russie et ses alliés, ogres et ondins que l'on nomme vodnik chez eux.

– Puis la Germanie, le land danois, les pays saxins, devenu le Grand Empire Germain. Qu'ogres et trolls aident à qui mieux-mieux. Le land d'Eire est ici, soutenu par les lutins et autres farfadets de leur île, avec l'England qu'ils ont annexé voici dix ans déjà quand les Cuélebres ont quitté l'Espagne et sont venus les aider.

Ils firent silence et Zynarf montra l'étrange triangle qui allait des bords de l'empire Germanique, descendait jusqu'aux Alpes qu'il longeait pour s'arrêter sur les marais au bord de la mer Méditerranée, avant de filer en longues courbes jusqu'à l'embouchure de la Loire avec une pointe en terre des Britons et de Neustrie.

– Voici le plus petit empire de notre monde, sire Guillaume. Le pays des Francs que dirige votre grand-roi Charles. Qu'en pensez-vous ?

– Je crains que ce ne soit que la vérité. Si la guerre continue, il disparaîtra avant que mes enfants ne me donnent un petit-fils.

– Ne soyez pas si défaitiste, mon ami. Même si ces guerres durent depuis un siècle, plaise à votre Dieu, ses saints et tout votre tralala, qu'elles cessent un jour. Dites-moi maintenant ce pour quoi vous êtes venu au lieu de tergiverser sans fin.

– Oui, oui. Bien sûr ! J'y viens, j'y viens cher ami. Je… Savez-vous pourquoi nous avons pu arrêter l'avancée des Sarrazins et Gobelins au nord de l'Aquitaine ?

– J'avais ouï dire que vous étiez de cette bataille. Je sais que l'étirement sur une très longue distance des forces d'invasions a augmenté considérablement les délais d'acheminement des vivres et surtout des armes. Mais ce ne peut être cette seule désorganisation qui vous a permis de les stopper. Y aurait-il des pertes importantes dans leur haut-commandement ?

– Eb N'Saafa est mort peu de temps après le pape, voici donc presque un an, quelques jours avant l'attaque du château du comte de Toulouse et sa défaite. Cela a été gardé secret par ses fils mais la nouvelle est bien réelle.

Sommaire ⇧

Sommaire

Le vieux mage laissa échapper un long sifflement, passant ses doigts maigres sur son menton pointu.

– Je commence à comprendre… Il me faut voir ce que vous m'avez amené.

Il se leva d'un mouvement si rapide qu'il surprit le marchand et brisa la bulle de silence, dans une légère ondulation de l'air. Malgré son grand âge et le besoin d'un bâton, poncé et lustré, sur lequel il s'appuyait, Zynarf atteignit la porte de la taverne bien avant le marchand.

Ce dernier fit signe à ses hommes qui les encadrèrent durant qu'ils se dirigeaient vers la chapelle de Notre-Dame-des-Fers. L'angélus du soir n'avait pas encore sonné mais le soleil était déjà bas. Sur la petite place habituellement déserte, hormis lors des messes et célébrations, deux grands tombereaux bâchés et leurs équipages étaient installés. Zynark nota le groupe d'hommes de mains qui les protégeaient, épées en main, arbalètes prêtes à tirer. Guillaume monta dans l'un des chariots, d'un mouvement souple et rapide qui laissait comprendre qu'il y avait plus de muscles que de graisse dans ce corps épais.

Zynarf le suivit, faisant attention à ne point glisser ni faire souffrir ses articulations âgées. La bâche soulevée laissait apercevoir des couvertures et coussins qui tapissaient le plateau de bois. Deux femmes y étaient assises, visiblement là pour leur robustesse plus que pour leur beauté. Elles avaient un air à la fois revêche et ironique et surveillaient l'enfant, un garçon, dagues au clair, arbalètes près d'elles.

– Sept ou huit ans, se dit Zynarf.

Cheveux blonds, affalé sur les coussins, une épaisse couverture brune l'enveloppait. Il avait un air revêche et

le regard qu'il jeta au vieux mage était empli de haine et de rage. Zynarf y lut quelque chose d'indéfinissable qui l'étonna un court instant. Guillaume ne prononça aucun mot ; les femmes se taisaient. L'enfant renifla. Zynarf toussota et se laissa entraîner au dehors par le marchand.

– Otto m'a dit que tout était calme. Il a placé les guetteurs. Nous pouvons parler sans crainte.

Guillaume laissa retomber la bâche et murmura :

– Vous avez deviné qui il était, n'est-ce pas ?

– Deviné n'est pas le bon mot, vous le savez.

– Certes mais vous…

– Oui, c'est Philippe de Toulouse, second fils du comte. Je croyais que toute sa famille avait été décapitée ou pendue jusqu'au plus lointain cousin qui aurait pu prétendre au trône. Ainsi que nombre de ceux qui leur avait fait allégeance.

– Pas Philippe. Il a fui en endossant de nombreux déguisements. D'abord son page qui lui ressemblait assez, puis on l'a conduit aux remparts avant la dernière attaque. Il est devenu porteur de flèches, paysan, mitron,… la fuite a duré dix longs mois. Chaque jour, il a changé de rôle, de vêture, mais toujours en fils du peuple.

– À son âge, tous les enfants du peuple sont mal vêtus, Guillaume ; la guerre ne permet plus rien. Il a donc peu changé de tenue. De ce fait, parmi ceux qui l'ont croisé, certains ont dû le reconnaître. Comment avez-vous pu cacher ses marques de naissance, avec tous les magiciens dont disposent les sarrazins ? Et comment avez-vous pu faire croire aux magiciens ennemis que son jeune page était Philippe ?

Sommaire ⇨

Sommaire

Le silence qui se fit soudain était chargé de tension. Guillaume essuya rageusement les gouttes de sueur qui perlaient sur son front et ses lèvres.

– Ce n'était pas son page. Enfin, ça ne l'était plus. Je n'étais pas là, mais… mais, enfin, il a été donné à… à une goule…

– Une goule ? Vous avez pactisé avec une goule, pour qu'elle prenne le corps du page et l'apparence de Philippe ? Par votre archange Gabriel, êtes-vous fou ? Une goule a touché l'héritier de Toulouse ? Elle a sucé tout ce qu'il était…

– Non, non ! Je n'étais pas là-bas. C'est le comte lui-même qui a pactisé avec des goules ; il voulait sauver ses deux garçons, Thibaut et Philippe. Les deux goules ont été tuées dès qu'elles ont pris l'apparence des enfants. Leur nourrice avec deux chevaliers se sont sacrifiés pour que l'on croie à leur mort.

– Les deux enfants ont pu s'enfuir mais quelque chose a mal tourné, c'est cela ?

– Oui ! Le cadet était malade ; en le touchant, la goule lui a pris le peu de force qu'il lui restait pour combattre la maladie. Thibaut est mort le dixième jour de leur fuite. Son corps a pu être mené jusqu'en Angoulême et Philippe m'a été confié par mon roi quand je suis arrivé à Limoges. Je peux vous jurer que je n'avais jamais parcouru en si peu de temps les monts d'Auvergne jusqu'à ce coin du Cantal.

– Mais que croit donc le roi Charles pour en le faisant mener ici ?

– Toulouse lui a fait requête de protéger ses fils après sa mort.

– Cela n'importe pas. Charles ne fait rien sans raison politique, et ses deux conseillers sont plus retors que lui. Si Charles prend soin de Philippe, c'est qu'il y a une raison fort importante qui dépasse le comté de Toulouse.

Le marchand se redressa, fit quelques pas, d'une démarche soudain fatiguée. Il croisa les mains dans son dos et soupira.

– Depuis qu'Eb N'Saafa est mort, lança-t-il d'une voix sifflante, ses fils ont repris le flambeau mais se disputent l'héritage et donc les immenses terres conquises. Si nous avons pu arrêter leur progression en Angoulois, ce n'est que grâce à cette désorganisation. Toulouse n'a pu pactiser avec des goules que parce que les fils d'Eb N'Saafa n'ont pas honoré les promesses de leur père. Ce dernier est mort durant la prise du château, mais était déjà malade depuis plusieurs mois. Je ne sais pas tout. Nous avons dû beaucoup supputer et imaginer ce que… nous ne pouvions savoir…

– Vous n'avez donc aucune de certitudes quant à ce qui s'est passé entre le siège de Toulouse et le moment où vous avez recueilli son second fils, presque un an plus tard. Hum ! Hum ! Dites-moi pourquoi Charles tient à lui.

– Les comtés de Toulouse, d'Albi, de Navarre, de Léon et toutes les marches d'Espagne ont toujours été liés au comte de Toulouse. Si l'un de ses fils se levait et essayait de rassembler ces territoires, il serait suivi par tous sans hésitation aucune.

– Et les dissensions de vos ennemis laisseraient le champ libre à cela ?

– Non, pas encore. Mais l'on dit qu'un certain Abu Bakr Ibn Omar prêche en royaume sarrazin et lève des armées nouvelles contre les fils d'Eb N'Saafa.

Sommaire ⇧

Sommaire

– Oh ! Une guerre intestine se prépare chez eux. Je comprends mieux. Charles sauve et protège Philippe ; ce dernier soulève toute l'Aquitaine et le nord de l'Ibérie avant de faire alliance, dès qu'il a bouté les sarrazins hors de ses frontières, avec son bien aimé protecteur, Charles. Philippe reconnaît ensuite Charles comme tuteur et unique souverain, lui donne bien gentiment toutes ses terres et voici que le monde franc et chrestien renaît et peut parler à égalité avec les autres empires…

– C'est… heu, un peu rapide, mais oui, je crois que c'est ce qu'il envisage.

– Je n'en doute pas. Surtout que Philippe n'a que huit ans et qu'il ne peut prétendre légitimement à ses couronnes qu'à sa seizième année. Charles peut même rester son tuteur jusqu'à sa vingt-et-unième année. Mais, d'ici là, un accident de chasse ou de guerre arriverait malencontreusement, à moins d'un heureux mariage avec l'une des filles de Charles ou, mieux, avec l'une des filles du prince de Mayence afin de s'unir au Grand Empire Germanique.

Guillaume toussota :

– Charles n'est pas aussi satanique que vous croyez, mon ami.

– Ah ! Ah ! Ah ! Ce serait bien le premier roi à ne pas l'être dans ce cas.

– Si cela était vrai, il aurait gardé Philippe près de lui, au lieu de l'envoyer ici, dans ce coin si perdu et si sauvage.

– Ah, oui, venons-en à la vraie raison de votre venue. Comme je le demandais, quelles sont les deux races qui ne sont toujours pas totalement en guerre ? Nous avons dit les elfes et les nains. Or, je suis l'un des derniers ma-

giciens enchanteurs à les connaître. Nous ne sommes plus que quatre, me semble-t-il.

– Trois, souffla à mi-voix Guillaume, Behin de Slazistak a été enterré voici quatre mois. Ne le savez-vous point ?

– Enterré ? Quelle ineptie ! Behin est aussi vivant que moi et toi. Mais il n'est point étonnant que coure cette rumeur. Enfin ! Reprenons. Je suis l'un des derniers magiciens enchanteurs libres, n'ayant fait allégeance à aucun roi ou empereur, installé au Quernay, dans la zone neutre qui relie Aquitaine et Bourgogne.

Il se mit à rire :

– Et, heureux hasard, je suis installé juste à côté des Cendres Noires… où vit Dame Lessy des Cendres Noires. La baronnie des Cendres Noires, que l'on surnomme la porte des elfes, par ici ?… Non ? Vous l'ignoriez ? Alors que vous êtes venu si souvent, et ce jourd'hui à cause de cela et de ce fils de Toulouse qui…

Zynarf se tut. Il sentit la peur l'envahir. Il revoyait soudain le regard de haine que lui avait lancé l'enfant dans le chariot et comprit. Il était l'un des derniers magiciens lié aux elfes et Toulouse avait eu le malheur de pactiser avec les goules. Il leva avec force son bâton dont il frappa le sol et repoussa Guillaume qui chut dans la terre boueuse en criant d'étonnement. Tout se passa très vite. La bâche se souleva avec violence et un corps enfantin mais gris en jaillit. Zynarf eut le temps d'apercevoir les deux imposantes femmes avachies dans le chariot, gorges ouvertes et torses sanglants. Une bulle de lumière l'entoura alors qu'il reculait avec prestesse.

Le corps de la goule s'écrasa contre la bulle et le choc le fit choir. Le marchand hurla de terreur quand la goule

Sommaire ⇨

Sommaire

rebondit sur lui. Les yeux de celle qui ressemblait encore au fils de Toulouse étaient rougeoyants comme devaient l'être les enfers. Elle ouvrit une gueule immense et ses dents broyèrent la gorge de Guillaume avant même que Zynarf ne puisse réagir. Les hommes d'armes, eux, le firent. Les arbalètes claquèrent et quatre carreaux noirs se fichèrent dans le corps difforme et dénudé, dont le dos s'agitait, laissant apparaître des ailes. Le monstre tressaillit mais se tourna vers Zynarf. Il était sa proie. Elle était venue pour lui. Pour le magicien qu'il était. Mais il était prêt. Elle aurait dû l'attaquer dès le premier instant alors qu'il découvrait le chariot. Maintenant, il était trop tard.

La bataille fut courte mais terrible. À chaque fois que Zynarf repoussait et blessait la bête, celle-ci rebondissait et attaquait l'un des gardes, décapitant l'un d'eux, en éventrant un autre. Elle était lardée de carreaux noirs que lâchaient les arbalètes mais ce fut le feu du bâton du magicien qui la tua, la faisant choir en un tas informe et puant dans la boue et la terre. Zynarf se pencha vers Guillaume mais ne pouvait plus rien pour lui. Les soldats allaient se débrouiller. Lui, devait partir. Vite.

Il regarda son bras gauche et le morceau de manche arraché. La goule l'avait griffé. Il devait se soigner. Ce n'était rien mais il était marqué. Et il ne pouvait effacer cette marque sans aide. Les goules allaient le traquer. Son regard se tourna en direction de la vallée des Cendres Noires qu'il avait montrée à Guillaume. Il lui fallait quérir l'aide de Dame Lessy.

– Adieu mon ami ! murmura-t-il au cadavre de Guillaume. Vous espériez bien faire et sauver la descendance de Toulouse. Hélas, cela ne fera qu'étendre la guerre…

Il inspira longuement et sans plus attendre se mit en marche. Il devait rejoindre les Cendres Noires avant l'aube, avant que d'autres goules ne s'élancent après lui, avant que la guerre ne détruise ce coin perdu du Quernay et ne dévaste le monde…

Sommaire ⇧

Sommaire

Chasse à l'homme

Yoann Bruni

Finin se tenait sur une des deux tours de garde encadrant la porte nord, transpirant sous son plastron de cuir bouilli et sa calotte de fer trop grande pour lui. C'était le début de l'après-midi, l'heure la plus chaude de la journée, où ses yeux se fermaient d'eux-mêmes, alourdis par le déjeuner.

Membre du Guet depuis maintenant une dizaine d'années, Finin ne s'était jamais élevé dans sa hiérarchie, considéré par ses supérieurs comme trop fainéant pour être assigné à autre chose que de la basique surveillance. Et cela lui allait. Il ne se passait jamais rien dans leur village, situé dans une des provinces les plus calmes du Royaume. Les marchands itinérants, les troubadours et les fermiers vivant aux alentours étaient les seules personnes à venir ici, plus le percepteur des taxes, une fois par an. Un boulot tranquille, où il était payé à ne rien faire, hormis dormir au soleil ou auprès du feu qu'il allumait les jours de froid. Son boulot de rêve.

Alors, quand il entendit le bruit d'une nombreuse galopade au loin, il grogna et se força à sortir du demi-sommeil dans lequel il passait la plus grande partie de son quart. Il but une gorgée de vin – tiède par cette chaleur – se donna quelques claques sur les joues et s'éclaircit la voix avant de se lever.

Les étrangers étaient déjà arrivés à la porte, patientant dans une immobilité presque parfaite. Ils étaient une trentaine, la majorité d'entre eux étant des guerriers en armure noire équipés de haches, d'épées, de lances ou d'arcs. Au centre de leur formation se tenait une dizaine d'individus pour le moins étrange. Vêtus de toges aux couleurs criardes et décorées de signes cabalistiques, ils arboraient tatouages, trophées macabres ou colifichets un peu partout sur eux. Ils discutaient d'une voix forte, dans un langage guttural aux accents barbares que Finin ne connaissait pas.

Sommaire

Deux cavaliers, l'un grand et l'autre petit, vêtus de longs manteaux noirs dont la longue capuche cachait les traits de leur visage, se trouvaient à la tête du cortège. Le plus grand s'adressa à Finin dès que celui-ci apparut.

– C'est comme ça que le Guet accomplit sa mission dans votre village ? Ouvrez immédiatement, au nom de la Divine Hiérarchie !

La Divine Hiérarchie. À la fois église et inquisition du Royaume, s'occupant de maintenir la foi et l'obéissance au Roi-Dieu, tout comme de traquer les hérétiques et renégats. Templiers, Traqueurs, Manciens… pour ne citer que les principaux Ordres de ce gigantesque organisme.

Sommaire

Mais personne n'était aussi craints et respectés que les terribles Prêtres-Sorciers. Ils étaient l'élite fanatique de la Hiérarchie, des sorciers manipulant les pouvoirs de l'Aether, initiés aux plus noirs secrets des Arcanes et les garants de la Parole de Sa Divinité, officiants des principaux services religieux et les meilleurs guerriers de tout le Royaume. Premiers à porter le combat contre l'Ennemi et derniers à quitter le champ de bataille. Tous les autres Ordres de la Hiérarchie n'existaient que pour les servir, les assister dans leur Éternel Combat.

Le Maître et son Apprenti appartenaient à ce clergé. Ils avaient voyagé depuis la capitale du Royaume en compagnie d'une force d'exécution pour traquer un psychomancien renégat, échappé des Geôles Sans Fond depuis maintenant plusieurs années. C'était un fou, un hérétique à la puissance démesurée, dont la cruauté et la ruse relevaient du génie sadique. Une centaine d'agents de la Hiérarchie avaient perdu la vie de ses mains, ainsi qu'un nombre encore plus important d'innocents, loyaux sujets du Roi-Dieu ayant été utilisés comme de vulgaires marionnettes contre leur gré.

Voilà ce que le Maître expliquait au Maire de la ville, ajoutant qu'ils avaient suivi sa trace jusqu'ici et qu'ils allaient le trouver.

– Je vais avoir besoin que vous rassembliez toute la population en un seul endroit. La place principale par exemple, elle me semble assez vaste. Votre Guet est composé de combien d'hommes ?

– Qua... Quarante Monseigneur, fit le Maire d'une voix tremblante de peur. Plus une vingtaine de miliciens qui nous aident pendant la foire locale et...

– Très bien tout ça, coupa le Maître, convoquez-les tous. Fermez toutes les portes de la ville et mettez en place un cordon de sécurité autour de la place. Personne ne s'en ira avant que je ne le décide, c'est compris ?

– Oui, oui, Monseigneur, nous sommes à vos ordres. Vous pouvez compter sur notre pleine et entière coopération, vous verrez.

Il déglutit avec difficulté, s'épongeant le front avec son mouchoir. Quand son assistant lui avait annoncé l'arrivée de deux Prêtres-Sorciers escortés par des Templiers, il avait immédiatement pensé qu'ils étaient venus pour lui. Venus pour la collection d'artefacts qu'il conservait dans sa cave ; très vieux et témoignages d'une ancienne civilisation aujourd'hui disparue... mais considérés comme interdits. Comme hérétiques. Savoir que les agents de la Hiérarchie n'étaient pas venus pour lui l'avait immensément soulagé, malgré le fait d'apprendre la présence d'un psychopathe fou dans l'enceinte de sa ville.

Peu de temps après, la salle du Conseil connaissait une agitation comme elle n'en avait jamais connu. La totalité de la force d'exécution s'y était rassemblée et se préparait au combat. S'équipant, s'échauffant, vérifiant le tranchant des armes ou les réserves arcaniques. S'y trouvait en plus le Maire et son assistant, le Capitaine du Guet, ses deux lieutenants et le Cistain du village.

En dehors des grands temples des cités les plus importantes du Royaume, ce n'étaient pas les Prêtres-Sorciers qui assuraient les offices religieux mais les Cistains, de simples hommes, fanatiques mandatés par la Divine Hiérarchie pour propager Sa Parole. Et celui du village se

Sommaire

Sommaire

nommait Alfred, un homme râblé au visage de fouine, qui sentait le moisi et la sueur.

– Vous avez beaucoup d'étrangers qui vont et viennent par ici ? demanda le Maître.

– Non M'seigneur, répondit le Capitaine. Sauf les marchands et paysans qu'on connait tous d'puis tout p'tits, y a p'rsonne qu'vient ici. 'Voit un ou deux pov' vagabonds d'temps en temps, ou bien d'jeunes seigneurs en ballade mais c'encore plus rare qu'une pièce d'or dans l'auge d'cochons. M'seigneur, ajouta-t-il précipitamment.

– Vous avez des tavernes, auberges ou bordels ?

– Oui M'seigneur, on a trois comme ça'Kragville. D'r'spectables cagotes, M'sire, qui abritent pas d'renégats tueurs, non, non M'seigneurs.

– Non, bien entendu. Pring, fit le Maître en se tournant vers l'un de ses Manciens, prends cinq hommes et un de ceux du brave capitaine ici, et fouille-moi tout ça. (L'homme s'inclina et disparut avec la demi-douzaine de Templiers et l'un des lieutenants). Combien de temps avant que tout le monde ne soit rassemblé ?

– Trente m'nutes j'pense. C'va pas vite, y a pleins d'vieux ici v'savez…

– Oui, oui, peu importe, c'est beaucoup trop lent. (Le Maître fit signe aux Templiers). Déployez-vous avec le Guet et accélérez le mouvement. Cistain ?

– Oui Monseigneur ? fit l'homme de foi en faisant une courbette. Je suis à votre service et c'est un honneur de faire la connaissance d'un estimé membre de l'Ordre de Sa Divinité et…

– Silence, pas le temps pour ça. Vous êtes le Cistain du village, vous connaissez ces gens. Lesquels sont hors-la-loi ?

– *Hors-la-loi* ? Non, non, Seigneur, non, il n'y a que de bons et loyaux sujets du Roi-Dieu à Kragville.

– Ne m'insultez pas Cistain, il y a toujours des êtres peu recommandables dans une ville. Des forts qui cherchent à profiter des faibles, afin de s'enrichir. Donc, je vous le redemande une dernière fois : qui est à la tête de la pègre ici ?

– Je… Il y a Gros Fred et Bonar le Boiteux, avoua Alfred à contrecœur. Ce sont les deux seules bandes d'ici. Mais ce ne sont pas de mauvais sujets, ils viennent à tous les services et très souvent en confession. Un peu d'extorsion et de production illégale de gnôle mais rien de bien méchant.

– Peu m'importe. Je veux que ces deux hommes et leurs familles soient rassemblés à part des autres sur la place, ordonna le Maître aux hommes du Guet. Allons trouver ce renégat.

Pring, le crytopmancien de la force, se faufila au travers du cordon d'hommes du Guet qui entourait la Gran'Place et se dirigea vers son chef. Celui-ci, monté sur la fontaine trônant au milieu de la place, était en train d'expliquer aux habitants les raisons de leur venue à Kragville, leur mission. L'Apprenti regarda le Mancien, qui secoua la tête. Aucune trace du renégat dans les auberges.

– … Ces hommes et ces femmes sont en apparence de bons et loyaux sujets du Roi-Dieu, mais vous savez tous que ce n'est pas le cas, les harangua le Maître. Vous savez

Sommaire

Sommaire

qu'ils entretiennent des affaires illégales aux yeux de la Loi et de la Hiérarchie. Ce sont des criminels, des traîtres.

Sur un signe du Maître, les Templiers égorgèrent les condamnés, provoquant des cris de stupeur et d'horreur de la part de la foule.

– Et voilà le sort qui est réservé aux traîtres !

– Monseigneur, commença Alfred, horrifié, vous ne pouvez pas…

– Je suis un Prêtre de la Hiérarchie, Cistain, en mission pour le Roi-Dieu. Tout m'est permis. Voyez le Mal qui s'était installé dans une ville que vous pensiez paisible, reprit le Maître. Vous avez vu que la corruption et la perfidie existaient à Kragville. Alors, avant de vous poser une simple question, je veux que vous regardiez votre voisin de gauche, et celui de droite. Devant vous, derrière. Je veux que vous pensiez à vos amis, à votre famille, vos collègues, et que vous réfléchissiez. Demandez-vous si vous les connaissez aussi bien que vous le prétendez, s'ils sont aussi vertueux que vous l'êtes. À présent, dites-moi où se cache le renégat. Qui l'a aperçu ? Qui abrite un ennemi du Royaume ?

Un silence pesant régna sur l'assemblée, alors que personne ne parlait. Chacun regardait autour de lui, s'interrogeant du regard, se jaugeant. Le Maître eut un petit sourire. Il ne restait plus qu'à ajouter la touche finale pour que tous ces muets se mettent à déballer toutes leurs rivalités et histoires sordides.

– Réfléchissez à ce que vous êtes en train de faire, menaça-t-il. Vous taire n'est pas la bonne solution, car nous

finirons par le trouver, où qu'il soit. Toute personne venant implorer la merci du Roi-Dieu et se confesser dès maintenant se verra obtenir une chance de rédemption. Alors que sinon…

Il laissa planer sa menace quelques instants, le temps que tous en comprennent bien les implications, avant de faire signe à l'un de ses Manciens. Celui-ci, arpentant les rangs agenouillés des habitants en compagnie de deux Templiers, désigna trois personnes parmi la foule. Les guerriers les empoignèrent et les traînèrent vers la fontaine, malgré leurs pleurs et leurs suppliques, les jetant aux pieds de l'Apprenti.

Ce dernier commença à parler d'une voix gutturale, la langue des Arcanes, de plus en plus fort, jusqu'à couvrir les cris des malheureux. Bientôt, sa voix porta distinctement aux quatre coins de la place, résonnant avec force. Quand il eut achevé son incantation, trois sphères d'énergie rouge crépitante apparurent dans ses mains, qu'il fit pénétrer avec force dans le corps des suppliciés. Ils se mirent immédiatement à hurler de douleur.

L'énergie se répandit sous leur peau, la faisant onduler et rougeoyer de manière inhumaine. Les corps étaient agités de spasmes et soubresauts, signes d'une grande douleur les ravageant. Puis ils s'élevèrent dans les airs, bien au-dessus de la fontaine, là où tout le monde pouvait les voir. Puis, dans un horrible couinement final, les malheureux explosèrent, projetant du sang et des morceaux de chairs dans tous les sens.

Sommaire ⇧

Sommaire

Tout le monde – le Guet, la foule, le Maire – hurla de surprise et fit plusieurs pas en arrière, horrifié par ce qui venait de se passer.

– Monseigneur ! s'exclama le Maire en balbutiant. Vous… Vous… Ces gens n'avaient rien fait de mal, vous ne pouvez pas juste…

La tête de l'homme explosa sur un claquement de doigts du Maître. La foule hurla de plus belle et quelques-uns parmi les habitants plus éloignés de la fontaine commencèrent à s'enfuir, passant entre les hommes de Guet stupéfaits. Leur capitaine avait à moitié tiré son épée du fourreau et ne savait plus quels ordres donner, son cerveau paralysé par la peur et l'incrédulité.

– Habitants de Kragville ! tonna la voix du Maître, amplifiée grâce aux Arcanes. L'heure est venue de choisir dans quel camp vous êtes : celui de la Loi et de la Lumière du Roi-Dieu ou bien celui du renégat, de l'obscurité et de la mort ?

– C'est moi que tu cherches, prêtre ? Et bien me voilà !

Toute la Gran'Place devint soudainement silencieuse, la foule cessant d'un coup de hurler et de s'enfuir. Le Maître se tourna vers Alfred, qui venait de parler. Dans ses yeux brillait une lueur bleutée, froide et machiavélique. Le psychomancien avait pris le contrôle de son esprit.

Toute la foule se retourna vers la force d'exécution comme un seul homme, leurs yeux brûlant également de ce même feu bleuté.

– Bien joué prêtre, continua le Mancien renégat via la bouche d'Alfred. Tu t'es montré plus futé que tes semblables. Eux n'ont jamais venu venir le coup mortel, je les

ai tous bernés jusqu'à la dernière seconde. Mais je dois avouer que je ne pensais pas qu'un prêtre oserait menacer toute une ville, au mépris des Règlements, pour m'attraper… Vraiment bien joué, prêtre, continua-t-il tout en applaudissant, je suis impressionné. Mais cela ne te suffira pas pour sortir d'ici en vie…

– Je vais vous mettre en pièces, fit d'une voix toute la foule avant de se ruer en avant.

Les habitants de tout Kragville se déchaînaient contre leurs agresseurs, les entourant de toute part et les assaillant de cris bestiaux. Frappant, griffant, mordant les armures des Templiers, tentant de les renverser sous le seul poids de leur nombre. La ligne des guerriers de la Hiérarchie tenait bon, jusqu'à présent, moulinant, moissonnant les civils comme du blé mûr, empilant les cadavres démembrés à leurs pieds. Plusieurs dizaines de morts et mourants gisaient déjà sur le sol de la Gran'Place, mais il en restait des centaines, enragés et déterminés à les tuer jusqu'au dernier. Ou à mourir en essayant.

Les Manciens prélevaient également leur dû parmi les rangs des possédés. Les pyromanciens carbonisaient des groupes entiers, tandis que les deux nécromanciens s'activaient à faire se relever les morts. Le sanguimancien, quant à lui, avait quitté la formation dès le début du combat, plongeant au cœur de la masse ennemie pour trancher et broyer ses adversaires de ses pouvoirs dévastateurs, pour nourrir sa Mancie directement à la source.

Et au milieu de ce capharnaüm se tenaient l'Apprenti, son Maître et le Cistain possédé. Les deux derniers se

Sommaire

Sommaire

tournaient l'un autour de l'autre, s'observant avant le début du duel qu'ils savaient inévitable.

– Je crois que je devrais me sentir flatté de la débauche de moyens que la Hiérarchie déploie pour mon élimination, fit Alfred, je ne pensais pas être aussi important.

– Nul n'échappe aux Ordres, grogna le Maître, et surtout pas les monstres comme toi.

– Moi, un monstre ?

Le possédé éclata de rire.

– Mais regarde autour de toi, prêtre, et dis-moi qui est le monstre ici ! Je n'ai jamais demandé à faire tout cela, je n'ai jamais demandé à être le tueur que vous m'avez forcé à devenir. Tout ce que je voulais, c'était vivre librement dans un coin reculé, sans personne pour m'emmerder.

– Nous devons tous servir le Roi-Dieu et le Royaume, il n'y a pas de place pour les fainéants ou les lâches. Tous doivent servir ou mourir.

– Alors meurs !

Le Cistain possédé se mit à luire de l'intérieur, alors que le renégat canalisait les Arcanes au travers de son corps. Des projectiles jaillirent de ses mains et allèrent s'écraser sur le Maître, qui les encaissa en grognant. Au même moment, le cordon de Templiers céda temporairement, et plusieurs dizaines de possédés réussirent à passer avant qu'il ne soit refermé. Les nécromanciens furent démembrés avant que quiconque n'ait pu réagir, et l'Apprenti et les autres Manciens durent se battre pour leur vie.

– Remontez le Fil ! ordonna le Maître avant de matérialiser une épée de lave flamboyante et de se jeter sur les assaillants, les réduisant en cendres tourbillonnantes.

Le Fil était le lien immatériel qui reliait un psychomancien et la créature qu'il contrôlait. Avec assez de volonté et de puissance, un autre psychomancien pouvait forcer l'esprit du possédé et suivre cette liaison aethérique jusqu'à la source, jusqu'à l'endroit où se trouvait le Mancien.

Et pour cela, ils allaient avoir besoin de mettre la main sur l'un des possédés du renégat.

Sommaire

L'Apprenti et le psychomancien de la force se frayèrent un chemin sanglant hors de la Gran'Place, à grands renforts de sortilèges et taillage de chair, l'élève appliquant les leçons de son Maître.

Ils se réfugièrent dans les rues qui entouraient la place principale, tuant facilement leurs quelques poursuivants, l'attention du renégat étant concentrée sur son duel avec le Maître. Ils quadrillèrent les environs, tentant de trouver un possédé isolé – car il fallait que leur mission restât inconnue. Ils en trouvèrent un, errant comme un ivrogne dans la rue, se cognant contre les murs tout en lâchant parfois de sourds grognements bestiaux. Le pauvre bougre avait dû avoir le cerveau grillé lors de la prise de contrôle, trop éloigné du combat pour être d'une quelconque utilité et laissé pour compte là où il se trouvait.

L'Apprenti lui décocha un éclair qui le fit s'écrouler au sol, convulsant, haletant. Un puissant coup de poing en

Sommaire

plein front l'assomma, permettant ainsi au psychomancien d'effectuer son opération. Plaçant ses doigts sur le visage du possédé, il fouilla son esprit à la recherche de cette connexion. Une fois qu'il l'eut trouvée, il la remonta jusqu'à la source… L'église du village.

– Ironique, railla le Mancien.

Les deux hommes se faufilèrent jusqu'au lieu de culte, évitant la Gran'Place toujours en proie à un affreux massacre. Ils fouillèrent tout le bâtiment sans trouver âme qui vive, avant d'entendre la cloche sonner.

– Le sommet ferait une excellente cachette et un bon point de vue, fit innocemment remarquer le psychomancien.

– Allons le trouver alors, ajouta l'Apprenti avec un sourire carnassier.

Ils gravirent les marches avec prudence, s'attendant à des gardes, des pièges arcaniques, quelque chose. Mais non. Rien ne vint perturber leur ascension. Et une fois arrivés au sommet, ils *le* **virent. Le mancien renégat, la cause de toute cette folie. Celui pour qui ils étaient venus de si loin, celui qu'on avait décrit comme la « terreur des terres du Nord ».**

Un éclopé, un estropié. Petit, frêle, avec un bras vestigial et un morceau de jambe en moins. Une pitoyable créature recroquevillée dans un coin de la pièce. L'Apprenti fit un signe à son Mancien, qui projeta une onde de force invisible à travers la pièce. Tous les Fils furent coupés, ramenant brutalement la conscience du renégat dans son

corps. Et lorsque ses yeux s'illuminèrent d'intelligence, l'Apprenti lui planta sa lame rituelle dans le ventre. Il eut un hoquet de douleur mais ne put ni bouger, ni hurler, paralysé par les enchantements de la lame.

Avec un sourire sadique, l'Apprenti abaissa sa capuche, dévoilant le visage d'un enfant, âgé tout au plus de douze ans. Un visage de cauchemar. Le crâne rasé, couvert de tatouages arcaniques et de scarifications rituelles. Des pupilles rouges dans des yeux injectés de sang, des dents limées en pointe. Des blessures inhérentes à l'utilisation des sombres pouvoirs constellaient déjà ses joues encore imberbes. Un visage marqué par le Mal, en dépit de son jeune âge.

– Maintenant, souffre, murmura l'Apprenti à son oreille, avant de commencer à tourner la lame, très lentement.

Lorsque le Mancien et l'Apprenti ressortirent de l'église, les combats étaient terminés. Privés du lien avec le renégat, les possédés s'étaient écroulés au sol en hurlant, le cerveau réduit en bouillie. Templiers et Manciens survivants les avaient tous achevés, macabre besogne qui avait pris des airs de revanche.

Le Maître, quant à lui, était assis sur le rebord de la fontaine, son ample manteau noir gorgé de sang à ses pieds, et soignait les multiples entailles ou blessures qu'il avait collectées. Son torse était ravagé par de vieilles cicatrices et brûlures, témoignages de la vie tourmentée qui était la sienne. L'Apprenti jeta la tête tranchée du renégat à ses pieds.

Sommaire

Sommaire

Le projet Traumaless

Philippe Mangion
http://www.chaines-de-caractere.com/

Tout a commencé en juin 2025. J'étais à mon cabinet, je n'avais qu'un seul rendez-vous et mon patient était en retard de plus d'une demi-heure. L'activité avait fortement baissé, la psychanalyse était depuis longtemps dépassée par les psychothérapies en tous genres : iridologie, focusing, écologie libidinale, constellation familiale, biofeedback. Thérapie par les pieds, les oreilles, les molaires, les vertèbres, comment les préceptes du vieux Freud résisteraient-ils à cette meute payable en Carte Bleue. Personne ne voulait plus attendre dix ans pour espérer aller mieux, devant un barbu à lunettes payé à ne rien faire.

J'étais donc en train de morigéner en parcourant machinalement les pages du Monde, quand une annonce pour le moins surprenante attira mon attention.

« *Wonderful Word Corporation France* recrute 120 psychiatres-psychanalystes. Se présenter le 13 juin à 14h au siège de la société : tour Égée – 18e étage – La Défense,

quartier Faubourg de l'Arche. DES psychiatrie et certificat de Fédération Freudienne de Psychanalyse exigés. »

Je n'en croyais pas mes yeux, je relus plusieurs fois l'annonce, en répétant bêtement, à la façon de Christian Clavier dans *Les Visiteurs*, un vieux film du XXe siècle : « Mais qu'est-ce que c'est que ce binz ? »

Financièrement, je n'avais pas le choix. Je me présentai le jour dit à l'adresse indiquée. Dans le grand hall vitré, un panneau lumineux annonçait « Recrutement WWC : se présenter comptoir 4 », où un escadron d'hôtesses en tenue saisissait sur ordinateur l'identité des candidats. Après avoir vérifié la validité des diplômes présentés, elles leur octroyaient un badge magnétique permettant d'accéder aux ascenseurs. Au comptoir, je reconnus un professeur autrefois très médiatisé qui avait quelque difficulté à faire reconnaître ses compétences.

– Je suis désolée, Monsieur, vous n'avez pas de justificatif et vous n'apparaissez pas dans le fichier national du ministère.

– C'est un scandale, vous entendrez parler de moi, je vous le dis !

Cependant, il n'insista pas et quitta rapidement les lieux. La rumeur d'imposteur qui courait sur lui était-elle donc vraie ? Les autres candidats firent semblant de n'avoir rien entendu.

Dans l'ascenseur, la majorité montrait l'attitude goguenarde de ceux qui viennent avant tout par curiosité. Au dix-huitième étage, nous fûmes dirigés vers un grand amphithéâtre ; chaque place était munie d'un micro et d'un écran tactile intégré. J'estimai le nombre de candidats présents à plus de trois-cents, bien plus qu'au quatre-

Sommaire ⇧

Sommaire

vingt-quinzième CPLF, Congrès des Psychanalystes de Langue Française qui venait d'avoir lieu à Grenoble.

Une dame, dans le style de M, patronne du MI7 dans James Bond, se présenta à la tribune.

– Bonjour et bienvenue. Mon nom est Rose Nèves et je suis la directrice des ressources humaines de Wonderful World Corporation France …

Elle introduisit son propos par une présentation de la société, spécialisée dans les neurosciences. WWC pratiquait depuis plus de quinze ans des recherches sur le cerveau à partir des tomographies à émission de positons, plus connues sous le nom de PET scan, procédé à la pointe de l'imagerie médicale.

– … notre approche thérapeutique est nouvelle car elle n'est pas du tout chimique. Nous ne fabriquons pas de médicaments, mais notre objectif est bien de réduire les troubles mentaux et du comportement …

Elle reçut un murmure d'approbation de la salle. De nombreux praticiens présents avaient le sentiment, depuis longtemps, de n'être que des dealers de médicaments. Cependant, elle ne donna pas plus de détails sur les axes de recherche et enchaîna sur la définition des postes à pourvoir.

– … Une population de trois-mille individus a été sélectionnée. Ils sont volontaires, âgés de dix-huit à vingt ans, et présentent tous des troubles anxieux plus ou moins handicapants. Votre travail consistera à recevoir en consultation vingt-cinq patients pendant une période de six mois dans le but d'établir un diagnostic précis. Votre rémunération, forfaitaire, s'élèvera à cinquante-mille euros. Les consultations se dérouleront ici. Vous pourrez

aménager vos horaires pour garder votre clientèle privée, à condition que vous assuriez vingt-cinq heures par semaine chez WWC. Pour des raisons de confidentialité, je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant. Je vous laisse un quart d'heure de réflexion. Ceux qui ne sont pas intéressés peuvent quitter la salle. Pour les autres, un questionnaire s'affichera sur leur écran, auquel vous devrez répondre. Il s'agit d'une épreuve mise au point par nos cogniticiens, appelée le test de la poule et de l'artichaut.

Seule une quinzaine de personnes abandonna. Comment pouvaient-ils se permettre de renoncer aussi facilement à une telle rémunération ? Pour moi, la question ne se posa même pas. De plus, j'étais très curieux et excité par cette expérience. Je fus classé soixante-douzième au test, avec un score de quatorze virgule sept-cent-cinquante-quatre sur vingt et donc engagé. Il s'agissait d'un dialogue d'apparence loufoque entre la poule et l'artichaut, dans lequel il était demandé de qualifier un certain nombre de comportements inconscients. Bien sûr, il ne fallait pas tomber dans le piège tendu à notre propre inconscient, afin qu'il attribue à notre insu un caractère phallique à l'artichaut et naïf au gallinacé.

Quelques jours après, je reçus le contrat de travail à signer, incluant un engagement de confidentialité digne de la NSA. L'étape suivante consistait en une réunion de briefing à laquelle furent convoqués tous les engagés. Cette fois, ce fut le directeur scientifique du projet qui nous reçut.

– Mesdames, Messieurs, mon nom est Angus Hoas. Je vous souhaite la bienvenue dans le département recherche et développement de WWC.

S'en suivit le laïus habituel sur l'excellence de la société, les compétences de ses chercheurs, l'engagement à

Sommaire ⇧

Sommaire

long terme des partenaires financiers. Après ce long préalable, il entra enfin dans le vif du sujet.

– … Vous allez participer au programme confidentiel *Traumaless*. Nos ingénieurs, parmi les meilleurs spécialistes mondiaux en Intelligence Artificielle et nanotechnologie, travaillent depuis plusieurs années à la mise au point de régulateurs intelligents des récepteurs synaptiques. Les logiciels intégrés dans des bio-puces sont basés sur des algorithmes d'apprentissage automatique. Pour schématiser, le flux des données fournies par les PET scan est traité en continu par un module passif capable de *comprendre* le fonctionnement cérébral du patient. En particulier, nous sommes désormais capables de localiser les populations de neurones où siègent les traumatismes refoulés, accumulés depuis la naissance. En retour, un module actif peut agir sur ces zones afin de les désactiver. Ainsi, contrairement aux médicaments qui agissent sur les effets – angoisses, phobies, pathologies comportementales, notre technologie permet d'en éradiquer définitivement les causes. En résumé, nous serons capables de débugger le cerveau.

L'orateur laissa planer un silence de quelques secondes, savourant son effet. Les auditeurs étaient pour la plupart sidérés. Je demandai et obtins la parole.

– Pourquoi avez-vous besoin de nous alors que tout oppose la psychanalyse aux neurosciences ? De plus, comment avez-vous pu imaginer que nous pourrions, non seulement cautionner, mais être complice d'une telle méthode de contrôle sur le cerveau ?

– Écoutez mes arguments avant de juger. Il n'y a aucune destruction physique de cellules comme dans une lobotomie. Il n'y a pas non plus de dressage comme dans

les thérapies comportementalistes. Fondamentalement, il n'existe aucune différence déontologique avec l'utilisation de médicaments. Outre la méthode, notre objectif est le même que le vôtre : gommer les traumatismes refoulés qui handicapent la vie de nombreux adultes. Pour répondre à votre première question, nous avons besoin de vous pour guider nos logiciels d'apprentissage. L'apprentissage dit « non supervisé » engendre des explosions combinatoires qui nuisent à son efficacité. Les heuristiques tirées de vos comptes-rendus sont indispensables. Ces heuristiques doivent être de grande qualité. Nous avons choisi la France pour mener cette expérimentation car c'est dans votre pays que se trouvent les meilleures écoles de psychanalyse.

Ces arguments avaient porté. Le débat se prolongea mais au bout du compte, il n'y eut aucun désistement.

Durant les six mois de notre « mission », les consultations ressemblaient à celles que nous pratiquions dans nos cabinets. Un canapé, un bureau et un fauteuil étaient mis à notre disposition. Des bibliothèques étaient aménagées dans les pièces, des tableaux abstraits de belle facture ainsi que des statuettes africaines composaient le décor. Face au canapé, une photo représentant un champ d'éoliennes produisait un effet apaisant. Seules différences notoires : les séances étaient filmées par une caméra très discrète et l'appui-tête du canapé intégrait un PET Scan. Le patient devait simplement enfiler une sorte de bonnet très fin et peu gênant. Les notes, que nous pouvions garder, étaient scannées par une tablette-support qui nous était fournie.

Sommaire

Sommaire

Trois années passèrent. Je n'avais plus de nouvelles de WWC. Angus Hoas nous avait prévenus qu'une période de mise au point des logiciels serait nécessaire. La difficulté principale était de réduire le temps de traitement du module d'apprentissage, qui pouvait aller jusqu'à plusieurs mois par patient. Le recrutement de la lauréate 2026 de la médaille Fields, la serbo-italienne Milna Siva, avait été primordial. Elle avait résolu un des *problèmes du millénaire*, lié à la théorie de la complexité, en trouvant un algorithme polynomial pour un problème dit *NP-complet*. C'était une révolution dans le domaine des mathématiques, et elle mit ses compétences au service de WWC. Le montant du contrat était resté secret.

Le traitement des trois-mille patients que nous avions examinés fut effectué au cours du premier trimestre 2028. Les séances, dites de *correction neuronale*, duraient un quart d'heure environ, sans aucun effet secondaire. Le sujet devait simplement enfiler ce qui ressemblait à un casque intégral de motard. Des images et des sons, spécifiquement calculés par le logiciel *Traumaless-MAN [MAN pour moteur d'apprentissage neuronal]* pour chaque individu, étaient diffusés en 3D sur la visière. Le but était d'activer les populations de neurones, berceau des mémorisations traumatiques. Concomitamment, un flux électrique, dit *interférence anabolisante*, était envoyé sur les zones localisées.

WWC demanda au collège des psychanalystes de former un comité de suivi indépendant, auquel j'acceptai de participer. Le programme Traumaless prévoyait une étude épidémiologique de cinq ans, avant d'envisager une commercialisation de la méthode. Les enjeux financiers étaient colossaux et il ne fallait pas prendre de risque.

Le fiasco économique de la société Carmat, inventeur du cœur artificiel, était encore dans toutes les mémoires. D'autres avaient depuis profité de leur invention.

Les résultats furent spectaculaires. Je ne donnerai que quelques chiffres, basés sur des comparaisons avec un échantillon de population aux critères socio-démographiques identiques, mais n'ayant pas suivi le programme.

Taux de réussite professionnelle : + 45%

Problèmes d'addictions : - 62%

Tests de QI : + 20 points en moyenne.

Troubles mentaux lourds ou légers : quasi disparition.

Nous travaillions également sur critères qualitatifs. Ainsi, les capacités à résoudre des conflits, à emporter l'adhésion d'un groupe étaient bien supérieures, y compris par rapport à des milieux de niveau social plus élevé. En quelques années, malgré leur jeune âge, on trouvait, dans la population cobaye, un taux élevé d'élus, de représentants syndicaux ou autres leaders d'opinion.

Les résultats furent publiés dans les meilleures revues scientifiques et repris par l'ensemble de la presse mondiale, selon un plan de communication parfaitement maîtrisé par WWC. En quelques semaines, la valorisation de la société dépassa celle des grands acteurs de l'internet. Avant même l'autorisation définitive d'exploiter le procédé, l'anticipation des marchés produisit des effets positifs sur la croissance mondiale.

L'autorisation de l'OMS fut accordée en septembre 2033. Pour assurer une diffusion mondiale, les droits d'exploitation des brevets furent concédés sous licence aux plus grands groupes médicaux mondiaux. Les psy-

Sommaire ⇧

Sommaire

chanalystes français et européens furent recherchés et débauchés à prix d'or pour former des équipes internes. Le protocole des vingt-cinq séances d'analyse sur six mois restait une étape préalable indispensable pour paramétrer *Traumaless-MAN*.

La partie opérationnelle de Traumaless démarrait dans un grand élan d'espérance. Les médias redoublaient de zèle pour décrire le Monde Merveilleux qui nous attendait. Des sociétés offraient le traitement à leurs salariés. Un plan européen de santé publique fut voté pour permettre aux plus démunis d'y accéder. Aux États-Unis, les assurances et les banques proposaient des financements aux taux très avantageux. Dans tous les pays concernés, le moral des ménages était au beau fixe.

Pour ma part, je ne croyais pas aux mondes merveilleux autrement que sortis des studios Disney. Je décidai de poursuivre en solitaire l'étude de mon groupe de cobayes initial. Comme je ne pouvais plus le faire dans le cadre de mes consultations, je réussis à m'intégrer dans les réseaux sociaux des jeunes gens traités, qui constituaient un poste d'observation de très bonne qualité.

Outre ma méfiance naturelle, un autre facteur m'avait incité à la prudence. Une statistique, jugée secondaire par WWC, me donnait quelque inquiétude. Le taux des relations sentimentales stables était significativement inférieur à la normale chez les personnes traitées. Il est vrai que ces relations étaient également peu nombreuses dans le groupe de comparaison, ce qui rendait la statistique peu fiable. Je suivis malgré tout mon intuition et décidai d'axer mes recherches sur une grille de critères relationnels positifs, comme l'empathie, ou négatifs, comme le cynisme.

Je complétai par une analyse qualitative en suivant des heures de conversations publiques sur les forums ou les chats. Enfin, je m'attachai à décrypter la gestuelle des sujets dans les vidéos où ils apparaissaient. Considérés comme des pionniers, ils étaient régulièrement invités sur les plateaux de télévision. L'interprétation des résultats était assez délicate, car ils avaient développé la capacité d'adopter l'attitude qui leur paraissait la plus bénéfique selon les circonstances. Mais aujourd'hui, les recherches très poussées que j'ai menées pendant ces dix dernières années confirment malheureusement mes craintes initiales. L'élimination brutale des traumatismes, sans démarche personnelle, si elle apporte des bénéfices immédiats liés à une forte diminution de l'anxiété et des angoisses, modifie négativement la personnalité des sujets à long terme. Cela se traduit par un déficit des capacités émotionnelles, et donc des difficultés à nouer des relations intimes avec les autres, que ce soit au plan familial, amical ou amoureux. La conséquence secondaire est une uniformisation du comportement de toutes les personnes traitées.

J'ai essayé de comprendre quelles étaient les causes d'une telle évolution. Je me suis attaché à comparer les PET Scan de personnes cinq ans après leur traitement Traumaless avec ceux de personnes traitées de façon classique. Des zones corticales très précises et peu connues restaient atrophiées chez les sujets traités par Traumaless alors qu'elles ne l'étaient pas chez les autres. Par ailleurs, des études antérieures, menées au début des années 2000, avaient montré que le cerveau continuait à se développer chez les adultes, sans qu'on en comprenne les raisons. J'en conclus qu'un travail psychologique traditionnel, lent et progressif, dont le sujet est le

Sommaire ⇧

Sommaire

principal acteur comme dans une psychanalyse, entraîne des résultats secondaires bénéfiques. On observe chez eux un développement neuronal plus important dans les zones corticales liées aux capacités émotionnelles positives, empathie, engagement, état amoureux, ou autres.

Je sais que nombre de psychologues se précipiteront pour trouver dans mes travaux la preuve des phénomènes de résilience, mais je n'ai jamais approuvé ce terme réducteur emprunté à la physique. Je dirais plus simplement que notre capacité à surmonter nos traumatismes fait partie des mécanismes de construction de notre personnalité.

En tout état de cause, j'exhorte aujourd'hui nos responsables politiques à stopper immédiatement le projet Traumaless avant qu'il ne soit trop tard. J'affirme qu'il peut entraîner à terme une modification profonde des comportements individuels et peut avoir des conséquences graves sur nos sociétés. La baisse de la natalité mondiale qui se fait déjà ressentir et que les dirigeants semblent prendre pour un bonne nouvelle est un phénomène qui ne s'arrêtera pas. Si l'on ne fait rien, le Monde Merveilleux que l'on nous dessine court à sa perte. Et dans sa chute, il peut entraîner l'espèce humaine tout entière.

J'appelle solennellement les peuples à réagir et faire pression sur nos dirigeants : refusez le programme Traumaless, exigez son arrêt définitif.

Vous aimez les histoires qui vous glacent le sang?

Alors vous aimerez les numéros 5 et 9 de Nouveau Monde !

Sommaire

Des vacances à la ferme

Jean-Marc Sire
http://the-wakwak-tree.overblog.com/

— … Mais bien sûr que je peux le prendre le gamin ! Oui, je ferai bien attention. Tu sais, je peux quand même m'occuper d'un môme de onze ans pendant deux jours, je t'ai bien élevée jusqu'à ce que tu ailles à l'université ! Mais non, on ne lui fera rien manger d'autre que ce que tu apporteras. Oui, moi aussi je t'embrasse. À vendredi soir, alors !

Uncle'Jam se tenait assis au centre de la grange, les fesses posées sur un ballot de paille, les doigts figés au-dessus de sa planche à laver. Au travers de ces lunettes noires, il fixait Willie Cooper, dans l'attente de nouvelles.

— Ma fille doit se débarrasser de son « mouflard » pour le week-end ! s'exclama Willie, en refermant son téléphone. Apparemment, elle n'a pas d'autre choix que de nous le refiler !

— Et donc ?

— Je crois que c'est une bonne occasion pour essayer de lui refaire un peu son éducation et de remettre le gamin dans le droit chemin.

— Tu parles avec la voix de la sagesse même, monsieur Willie Cooper. On ne devrait jamais laisser nos enfants s'occuper de choses aussi importantes que l'éducation de nos petits-enfants. Maintenant que ce point-là est réglé… est-ce qu'on la finit cette chanson, ou pas ?

Willie Cooper passa en bandoulière la caisse à savon plantée d'un manche à balai sur laquelle il avait tendu quatre cordes de guitare. De son pied droit il commença à battre la mesure…

— Ouais, reprenons là où on en était : Et un, et deux, et trois, et un deux trois… « *oooh we moonshine, under the moon light, me and yoooou, in the June's night…* »

— Hé, Grand-père, c'est quoi les trucs que tu épluches ?

— C'est pas des trucs, renifla Willie Cooper. C'est des patates.

— T'es sûr ? Des fois, maman elle fait aussi des pommes de terres, mais elles n'ont pas du tout cette allure-là.

— Et elles ressemblaient à quoi tes patates ?

— À celles qu'on trouve dans les rations alimentaires de type « C ». Elles sont carrées et on peut choisir leur couleur, soit rose, soit bleu, ou avec des rayures. Tu peux même programmer la cuisson pour qu'elles aient un parfum « Plage de Miami ». En plus, elles sont vitaminées et elles contiennent un incrément mathématique de deuxième cycle !

Sommaire

Sommaire

— Ils vont encore à l'école les mômes, maintenant ? s'interrogea Uncle'Jam, en jetant sa pomme de terre épluchée dans un seau.

— Faut croire, mais bon, au final si c'est pour même pas être fichu de reconnaître des patates, on se demande bien à quoi ça leur sert !

— En tout cas, déclama Hank Junior, j'en mangerai pas de vos trucs tout sales. Maman m'a prévenu : je dois vous surveiller tous les deux et ne rien accepter d'autre que les boites normalisées qu'elle a amenées.

— En plus, tu risques pas d'en manquer, soupira Willie en contemplant le tas de boites empilées au fond de la grange. Elle les achète par combien ta mère ?

— Maman a dit que les autres c'était pour vous, pour que vous ayez un peu de nourriture saine à manger.

— Ta mère est trop compatissante, soupira Willie Cooper.

Uncle'Jam jeta en souriant une nouvelle patate pile en plein milieu du seau. Hank Junior l'observa d'un air suspicieux.

— Tu vises drôlement bien, Uncle'Jam… pour quelqu'un qui est supposé être aveugle.

— Ça t'en bouche un coin, hein, gamin !

— Je suis curieux de savoir comment tu fais pour savoir où est le seau.

— Il n'y a pas vraiment d'explications. Disons que c'est un peu mon truc à moi, de deviner où se trouvent les choses. Depuis que je suis tout petit, mes yeux ne voient rien, mais dès qu'on me demande où se trouve un objet, je sais où il est.

— Bon, intervint Willie Cooper, je crois qu'on a assez épluché de tubercules comme ça. Il nous manque juste un bon feu pour les faire bouillir. On va se faire un de ces sacrés festins sous les étoiles...

— Dehors ? s'inquiéta Hank Junior. Papy, on va quand même pas aller manger *dehors* ! Willie Cooper renfonça sa casquette sur sa tête dégarnie, avant de pousser un profond soupir et de sortir de la grange en grommelant.

— Je crois que tu vas finir par le contrarier, conclut Uncle'Jam en faisant la moue. C'est pas un bon point pour toi, jeune homme !

— Mais pourquoi on va jamais dans sa maison ? Chaque fois que je viens à la ferme, on passe nos journées dans cette vieille grange en bois. En plus, quand je suis ici, ça me gratte de partout et ça sent vraiment pas bon.

— Ton Grand-père et moi, on est devenu un peu réfractaire à tout ce qui est moderne. On préfère la vie à l'ancienne, proche de la nature. Ici, les gens comme nous retrouvent leur utilité. Par exemple, quand tu as une verrue, tu vas voir la famille Richardson, ceux qui vivent dans une cabane près de la rivière. Leur gamine appuie une pièce de dix cents sur ta verrue et le lendemain matin, elle a disparu. Quand tu as perdu un objet, tu viens voir le vieux Uncle'Jam pour qu'il te dise où il est, et quand tu es en face d'un problème, tu en parles à ton grand-père Willie, qui va trouver une idée géniale pour te dépatouiller. Dans les grandes villes, les gens comme nous n'ont plus leur place, on les a remplacés par des spécialistes, des entreprises, des services internet. Alors, quand des gamins ont décidé de monter des groupes décroissants et d'investir à

Sommaire ⇧

Sommaire

nouveau les coins perdus des Appalaches, crois-moi, on a suivi le mouvement. On est juste plus heureux comme ça.

— Maman, elle, elle explique ça autrement. Elle dit que tout ça c'est une bonne excuse pour ne pas se trouver un vrai travail et continuer à faire vos petites magouilles dans votre coin. À la télévision, ils en parlent parfois des gens qui sont partis vivre dans les montagnes et ce qu'ils disent sur eux n'est pas très glorieux.

— Ce week-end est donc une bonne occasion de te faire ta propre opinion, mon jeune Hank. C'est une bonne chose d'être confronté à différents points de vue et d'expérimenter d'autres façons de penser. Pour nous, c'est important de s'asseoir autour d'un feu, le soir, dehors, sous les étoiles. On met des patates à bouillir dans une marmite posée sur les braises et on chante les chansons des premiers pionniers. Ton grand-père Willie prend son banjo et moi je gratte ma planche à laver. On chante des chansons d'autrefois, on parle de nos premières voitures, des filles qu'on a emmenées faire une ballade, du « Good old time », quand on avait vingt ans, quand on pouvait encore aller chasser l'écureuil et ramasser les canneberges en automne, dans les collines du comté...

— Je te vois venir Uncle'Jam. N'essaye pas de tourner la conversation à ton avantage. Maman à dit : « uniquement les rations alimentaires ».

— Tu ne pourras pas me reprocher d'avoir au moins essayé !

— De toute façon, cria Willie de l'extérieur de la grange, dans leurs boites en PVC, il n'y a même pas un « morceau » qu'on pourrait ficher sur un bâton pour le faire cuire !

— Tu veux dire, s'étonna interloqué Uncle'Jam, qu'ils n'ont même pas de marshmallows dans leurs menus !

— Même pas !

— Pas la peine de faire semblant de vous indigner, maman m'a prévenu : le coup des « marshmallows » c'est pitoyable.

Uncle'Jam remonta ses lunettes noires sur le haut de son nez, en prenant une grande inspiration. Il s'essuya la bouche du revers de sa manche, puis il frotta la paume de ses mains sur ses cuisses, contre la toile usée de son pantalon, l'air grave. Il attrapa sa planche à laver pour la placer entre ses jambes et sortit de la poche de sa veste un jeu de dés à coudre qu'il enfila sur chacun de ses doigts... avant de tourner sa tête vers son vieux complice.

— La partie va être dure, mon cher Willie Cooper Bowman, j'en ai bien peur. Willie se tenait dans l'entrebâillement de la grande porte de la grange, lissant sa barbe poivre et sel, contemplant l'air concentré et calculateur, le mur de rations alimentaires envoyées par sa fille.

— Le feu est prêt. On a plus qu'à aller s'installer dehors. Hé, Junior, tu es sûr que ta mère a dit que le reste des rations était pour nous ?

— Cent pour cent sûr !

— Alors, ça y est, il dort ?

— Ils tiennent plus le coup les gamins, lâcha Willie Cooper en s'asseyant près du feu de bois. Nous, on demandait que ça de passer la nuit dehors, à écouter les vieux nous raconter leurs histoires sur la guerre de Sécession,

Sommaire

Sommaire

sur les Bigfoots et sur ces pépites qu'on pouvait encore trouver dans le sable des ruisseaux. Au lieu de ça, maintenant, ils vont se coucher dès qu'ils ont ingurgité leurs satanées rations alimentaires. Tiens, passe-moi s'en une, qu'on la décortique un peu, histoire de voir ce qu'elle a réellement dans le ventre.

— C'est marrant, s'esclaffa Uncle'Jam en lui tendant une des boites, ils ont même mis des inscriptions pour les non-voyants !

— Et elles disent quoi ?

— J'en sais fichtrement rien, j'ai jamais su lire.

— Tu es quand même un gars curieux. Je te connais depuis la petite école et déjà, tu n'y voyais pas à deux mètres devant toi. Tu n'as jamais rien compris à ce que la vieille Johanette essayait de t'apprendre, t'es pas fichu de reconnaître si tu manges du poulet ou du raton laveur, mais dès qu'on te parle d'un truc, tu l'as sous la main, ou tu sais où il est.

— Il fallait bien que je serve à quelque chose sur cette bonne vieille Terre.

— Bon, on va l'ouvrir pour voir ce qu'elle a dans le ventre cette satanée boite.

Willie Cooper sortit de l'intérieur de sa botte un couteau à la lame émoussée et il commença à découper le haut de l'emballage.

— Ça a pourtant l'air de sentir drôlement bon ! s›extasia Uncle›Jam en s›agitant sur son tabouret en bois.

— Apparemment, si tu enclenches le mécanisme de cuisson intégré, en trois minutes tu as des nouilles… au jasmin !

— On devrait peut-être quand même essayer d'en manger, histoire de goûter.

— Tu dirais pas ça, si tu pouvais voir à quoi ça ressemble à l'intérieur.

De la lame de son couteau Willie souleva une sorte de boue brunâtre et remplie de grumeaux qu'il laissa retomber par paquets.

— Et ça ressemble à quoi ?

— À ce qui sort du cul des vaches !

Il était minuit passé et sur le sommet dénudé d'une colline perdue au fin fond des Appalaches, deux petits vieux édentés se tapaient un bœuf. Sous la face argentée de la lune, on entendait résonner les notes désaccordées du banjo de Willie Cooper, soutenues par le rythme endiablé des doigts d'Uncle'Jam en train de battre la mesure sur sa planche à laver : « *oooh we moonshine, under the moon light, me and yooou, in the June's night... sweet Carolina...* » ...

Leurs voix rocailleuses s'élevaient à l'unisson dans l'air tiède de la nuit, accompagnées par les sifflements réguliers de la chaudière en cuivre posée sur le feu. Une odeur sucrée embaumait le haut de la colline et entre deux chansons, on entendait le « glou-glou » de l'alcool qui s'écoulait en flot continu du serpentin de l'alambic. C'était déjà le troisième seau que Willie plaçait pour récupérer le précieux liquide cristallin.

— Je crois que tu devrais remettre une bûche, suggéra Uncle'Jam en levant son index coiffé d'un dé à coudre vers le ciel. On dirait que le feu faiblit un peu !

Sommaire

Sommaire

— Un jour, il faudra quand même que tu m'expliques comment tu fais pour voir tous ces trucs, s'exclama Willie en insérant une paire de rondins dans les braises.

— Là, il y a pas grand miracle : tout est dans le rythme de la vapeur. Mais, j'y goûterais bien à nouveau, à ce whiskey, pour savoir s'il est toujours aussi bon à ingérer qu'à renifler !

Willie plongea un pot à confiture dans un des seaux pour le remplir d'eau de vie. Les dés métalliques enchâssés aux extrémités des doigts d'Uncle'Jam vinrent tinter contre le verre grossier. D'un seul trait, il fit disparaître dans son gosier tout l'alcool tiède et odorant.

— Monsieur Willie Cooper Bowman, toi, on peut dire que tu portes bien ton nom. Je crois que tu arriverais même à distiller des tabourets ! Ce whiskey-là, c'est le meilleur de toute la Caroline du Nord, peut-être même le meilleur que j'ai jamais bu depuis trente ans ! Quand je pense qu'on a même plus le droit de cultiver son propre maïs maintenant...

— Je te l'avais dit, le « Moonshine » c'est comme la bicyclette, ça s'oublie pas. Et puis moi, j'aime pas jeter. Il fallait bien que j'en fasse quelque chose, de toutes ces boîtes alimentaires ! Tu vois, au final, je crois que c'est mon vieux qui avait raison, il ne faut jamais désespérer. C'est ça l'esprit des pionniers, toujours croire en sa bonne étoile et savoir tirer le meilleur parti de toutes choses.

— Tu sais quoi, mon ami Willie ?

— Je t'écoute.

— Je crois que tu devrais demander à ta fille de nous laisser le gosse plus souvent. C'est quand même dommage pour un gamin de devoir passer sa vie enfermé dans

un appartement, devant son ordinateur. On pourrait lui apprendre deux ou trois choses autrement plus utiles…

— Comme poser des cages pour capturer les ratons laveurs.

— Savoir accorder un banjo.

— Attraper une truite dans la rivière en la chatouillant sous le ventre !

— Faire bouillir des patates dans une vieille marmite posée sur le feu !

— Savoir tirer un écureuil et le dépecer pour en faire un ragoût.

— Et comment distiller deux ou trois ingrédients fermentés dans une chaudière, ce genre de choses.

— Et accessoirement, ajouta Willie en lui lançant un clin d'œil, ça nous permettrait aussi d'empiler un sacré tas de boîtes alimentaires contre le mur du fond de la grange !

— Mais alors vraiment accessoirement, conclut Uncle'Jam avant de remonter ses lunettes noires sur le haut de son nez et d'éclater de rire.

Sommaire ⇨

Sommaire

Rafaèle

Claire Girard

Elle se réveille en sursaut.

— Quoi? Qu'est-ce qui se passe? Qui est là ?

Sa respiration est rapide. Elle écoute dans le noir. Rien. Le silence règne, aussi intensément que lorsqu'elle s'enferme dans le placard de sa chambre les soirs où elle est seule, et que la peur l'envahit.

— Il y a quelqu'un ?

Toujours rien.

— Quelqu'un a parlé, j'en suis sûre !

Pas un bruit!

Elle s'allonge avec méfiance et remonte les couvertures jusqu'au menton, comme si, d'un seul coup, ce simple morceau de tissu pouvait se transformer en bouclier magique capable de la protéger de toute attaque. Elle tente

de rester éveillée le plus longtemps possible pour s'assurer qu'elle est bien seule mais, malgré sa peur, la fatigue finit par avoir raison d'elle, la plongeant dans un sommeil profond.

Le matin, à peine ses yeux ouverts, elle observe scrupuleusement sa chambre, juste pour vérifier que rien n'avait bougé depuis la veille. Au vu du désordre ambiant, il est difficile de distinguer quoi que ce soit : qu'il s'agisse du sol ou de son bureau, tout est recouvert d'un amas de vêtements, cahiers, livres, mouchoirs (usagés), manuels scolaires, dessins, stylos et feutres de toutes les couleurs, et cetera. Il n'y a que son lit, au fond duquel ses peluches sont alignées, qui paraît « rangé ».

Elle qui était si soigneuse et si méticuleuse avec ses affaires. En deux mois de temps, elle a changé du tout au tout, depuis sa rentrée en cinquième en fait. Avant, ses vêtements étaient toujours pliés et rangés consciencieusement, son bureau toujours impeccable pour ne jamais être perturbée par un désordre quelconque dans son travail. Elle aimait tellement lire qu'elle ne tolérait pas que ses bouquins soient ni cornés, ni abîmés.

Non, rien n'a bougé, sauf peut-être,... Non, elle a dû les pousser en dormant.

Allez, c'est reparti pour une journée de cours, la dernière de la semaine. Elle se prépare et déjeune en silence, seule. Avant de partir, il lui faut malheureusement aller la voir. Elle s'approche et frappe doucement à la porte :

— Maman ! chuchote-t-elle presque.

Sommaire ⇧

Sommaire

Pas de mouvement. Elle est obligée de hausser la voix pour que sa mère se réveille enfin.

— Il n'y a plus ni lait, ni yaourt maman. Tu pourrais en acheter s'il te plait ?

— Putain, mais t'as qu'à aller te les acheter toi-même tes foutus yaourts!

— Je ne peux pas ce soir, j'ai ma répèt' de théâtre !

— Toi et ton théâtre ! J'irai te les acheter tes yaourts de merde !

— Merci maman, dit-elle en sortant rapidement.

Sur le chemin du collège, elle ressent à nouveau ce sentiment de culpabilité l'envahir : pourquoi met-elle toujours sa mère en colère ? Ses yaourts et son lait pouvaient attendre un jour de plus, non ? Et même si sa mère ne travaille pas, elle a le droit d'être fatiguée, et il faudra qu'elle apprenne à être moins exigeante. C'est vrai ça, elle réclame sans cesse ! Elle devrait lui être reconnaissante plutôt que la réveiller le matin pour du lait !

En rentrant ce soir-là et avant d'ouvrir la porte, comme tous les jours, une boule se forme dans son ventre. Elle ne sait jamais de quelle humeur va être sa mère, ni même dans quel état d'ailleurs. Mais en franchissant le seuil du petit appartement, l'odeur du gâteau lui arrive jusqu'aux narines. Alors elle sait ! Elle sait qu'elle est de très bonne humeur. Et en effet, en entrant dans la cuisine, elle a droit à un magnifique sourire :

— Bonjour ma chérie ! Alors, bonne journée ? Tu as vu, en plus de tes yaourts, j'ai acheté des œufs et je t'ai fait un gâteau au chocolat.

Pendant deux heures entières, elle peut rire, rire de pouvoir redevenir une fillette de onze ans, une fillette comme toutes les autres et profiter d'un moment simple de complicité avec sa mère. Si quelqu'un pouvait les observer à cet instant à travers la fenêtre de la cuisine, il pourrait croire avoir affaire à une famille tout ce qu'il y a de plus normal. Mais au moment où sa mère ouvre le placard pour se servir son premier verre de vin rouge, en même temps qu'un sentiment de déjà-vu, elle comprend que la fin de cette parenthèse approche. Il faut qu'elle trouve rapidement une excuse pour s'éclipser avant que la tempête ne surgisse :

— Merci maman pour le gâteau et tout le reste. Je vais aller me coucher maintenant, je suis épuisée. Et puis j'ai un livre à lire pour mardi.

— Te coucher ? Déjà ? demande-t-elle en se servant son deuxième verre. Non, reste un peu. C'est chouette ces petits tête-à-tête. Tiens, on pourrait regarder les albums photo toutes les deux par exemple ? Qu'en penses-tu ?

Là, Rafaèle sent comme un coup de poignard. Elle sait d'avance que c'est une très mauvaise idée. À chaque fois, sa mère vide les verres de vin aussi vite qu'elle tourne les pages. Au début, elle est toujours très heureuse de revoir sa fille bébé, mais dès que les photos de son père apparaissent, elle se met dans tous ses états. Elle commence par l'insulter : « Regarde-le ton salopard de père qui m'a quittée pour une pestasse plus jeune alors que tu n'avais pas un an ! ». Et chaque fois, Rafaèle devient la cible de sa rage et de sa fureur pour la seule raison qu'elle ressemble trait pour trait à son père : « Et toi ? Qu'est-ce que tu fais d'autre à part me pourrir la vie ? Tu passes ton temps à me le rappeler ».

Sommaire ⇨

Sommaire

Et puis, au bout d'un moment, sa mère quitte l'appartement en continuant de vociférer ses injures, laissant Rafaèle dans un état de frayeur, de culpabilité et d'incompréhension le plus total.

Alors, ce soir, si elle veut échapper à tout ça, elle doit rapidement trouver quelque chose.

— Oh oui ! Les albums photos, j'adore les feuilleter avec toi. Mais ce soir, je suis si fatiguée que je ne pourrais pas en profiter. Demain matin ? Qu'en dis-tu ?

Sa mère, après avoir longuement fixé sa fille, finit par la laisser sans rien lui demander de plus.

Une fois dans sa chambre, elle peut respirer à nouveau, elle sait que demain, sa mère aura oublié cette histoire de photos. En se couchant ce soir là, elle prend le temps d'installer ses peluches dans un ordre particulier.

Comme la nuit précédente, elle est réveillée en sursaut par des voix.

— Qui est là ? J'ai entendu parler, je le sais !

Et comme la veille, aucune réponse.

Alors, lentement, elle tourne la tète en direction de ses peluches. Elles sont toujours très bien rangées au fond de son lit, certes, mais pas du tout dans la même disposition dans laquelle Rafaèle a pris soin de les aligner la veille au soir. Elle les regarde fixement :

— C'est vous ! Je sais que c'est vous qui parlez !

Aucune réaction.

— Très bien ! Vous ne voulez rien dire ? Demain c'est déchetterie !

Et là, sous son regard médusé, sa souris en peluche s'avance vers elle :

— D'accord, d'accord ! C'est nous qui parlions !

La fillette n'en revient pas :

— Non mais qu'est ce qui se passe ici ? Les peluches ne parlent pas ! C'est un mauvais rêve, c'est tout !

La souris se retourne vers les autres, la poupée de chiffon, les deux ours et la grenouille :

— Allez, c'est bon, venez ! Il aurait bien fallu lui dire la vérité un jour ou l'autre.

Ils acceptent de s'avancer à leur tour.

— Vous pensez que je vais vous croire ? Sérieusement ? J'ai onze ans et les contes de fées, j'y crois plus. Des peluches qui parlent ! Et puis quoi encore ?

— Nous sommes désolées de t'avoir réveillée, lui dit la grenouille.

— Désolées ? Vous êtes désolées ? Mes peluches se mettent à parler et tout ce qu'elles trouvent à me dire, c'est qu'elles sont désolées de m'avoir réveillée ?

— T'es un vrai boulet toi, se met à grogner un des ours.

— Oh oui ! Toi, tu sais toujours mieux que tout le monde, lui rétorque le batracien.

S'ensuit un véritable règlement de compte auquel assiste Rafaèle. Elle n'en revient pas : sa poupée de chiffon Clara est tellement usée que ses yeux et sa bouche sont entièrement effacés, ce qui ne l'empêche pourtant pas de crier aussi fort que les autres, ses deux ours Nounours et Roméo sont râpés de toutes parts, Alfred sa grenouille orange a l'air si sérieuse, et Saturnin, sa souris, la seule à

Sommaire ⇧

Sommaire

l'avoir accompagnée en maternelle pour les siestes, est la plus virulente. Comme tous ont l'air de l'avoir oubliée, elle décide de les interrompre :

— Excusez-moi, je vous dérange ?

Aussitôt, ils se taisent.

— Admettons, reprend Rafaèle, je dis bien admettons que je vous crois sur votre capacité à parler, ça fait longtemps que vous vous disputez la nuit ?

C'est au tour de Clara d'intervenir :

— Ça fait deux mois en fait.

— C'est long ! Et je peux vous aider à vous réconcilier ?

— Ça ne va pas être facile parce que pour être franche, c'est toi l'objet de nos disputes.

— Moi ? demande-t-elle. Mais qu'est ce que j'ai fait de mal ?

— De mal ? Mais non rien de mal, reprend Saturnin. Ne t'inquiète pas, mais tu as... comment dire ?

Silence.

— Bon écoutez, ajoute la fillette, je viens de me rendre compte que mes peluches parlent, ça ne peut pas être pire ? Si ?

— Si, répondent-ils en chœur.

— Alors admettons que vous ayez raison cette fois encore, poursuit-elle, vous ne pensez pas que j'ai le droit de savoir ?

— Alors laisse-nous nous concerter un moment, lui dit Roméo.

Les chuchotements sont assez brefs et ils reviennent tous s'asseoir auprès d'elle. Alfred approche :

— Nous sommes d'accord pour tout te dire et il a été décidé que c'est Nounours qui parlerait.

— Je t'écoute, dit-elle en se tournant vers lui.

— Voilà, commence-t-il, toutes les peluches du monde entier parlent. Nous ne sommes pas là pour être seulement des compagnons de jeux, mais nous surveillons que tout se passe bien et surtout, que rien ne vient enrayer le futur. Tu as une vie difficile Rafaèle, très difficile, nous le savons mieux que personne. Tu es aussi une petite fille très différente et particulièrement intelligente aussi. Que tu ais sauté une classe n'est, ou plutôt n'aurait dû être que le début. Or, il y a eu ce truc, enfin, ce qui s'est passé. La veille de la rentrée, il y a deux mois, tu t'en souviens sûrement, tu étais tellement excitée à l'idée de reprendre les cours, et surtout de sortir à nouveau de chez toi, que ta mère a eu du mal à le supporter et tu as eu droit à une crise monumentale. Elle avait bu tout l'après midi et elle a fini par t'insulter comme rarement elle l'avait fait.

En voyant les yeux de Rafaèle mouillés de larmes, il comprend qu'il ne doit pas insister et qu'elle se souvient parfaitement. Il continue :

— Quand elle est partie, plus ivre que jamais, tu t'es refugiée dans ton armoire comme d'habitude. Le problème vient de là. En sortant, tu t'es mise à tout mettre par terre, tes fringues, tes livres, enfin tout. Le résultat depuis deux mois, c'est ce que tu vois de ta chambre aujourd'hui. Tu t'es dit qu'elle se fâchait pour rien et que du coup, tu allais lui donner de bonnes raisons d'être en colère contre toi. Et tu as également décidé d'arrêter de travailler à l'école.

Sommaire ⇨

Sommaire

— Oui, et alors, demande-t-elle ? Quand je travaille, elle me crie dessus en me disant que je cherche à être plus intelligente qu'elle. Je ne veux plus qu'elle se fâche.

— Nous connaissons tes raisons Rafaèle, lui dit Nounours, mais le souci, c'est que tu as modifié le futur.

— Modifié le futur ? demande-t-elle encore.

— Oui, tout ça n'était pas prévu. Tu aurais dû aller te venger dans la chambre de ta mère. C'est ce qui était prévu en tout cas. Là, en voulant vider ses placards tu aurais du faire LA découverte.

— Un trésor caché ? Dans la chambre de ma mère ? Ça m'étonnerait !

— Non, pas un trésor caché, mais les lettres de ton père !

— Les lettres ? Mais vous êtes dingues ! Quelles lettres ? Mon père ne m'a jamais écrit !

— Avons-nous vraiment le droit de tout lui dire ? demande Nounours aux autres.

— Oui, nous le lui devons, réponds Alfred en prenant la suite. Oui, ton père t'écrit depuis le début plusieurs fois par an, et ta mère cache les lettres. Elle lui a répondu une fois en imitant ton écriture pour lui dire d'arrêter et que tu ne voulais pas le voir, mais il s'obstine. Tu aurais donc dû découvrir ces lettres, et puis, le contacter. L'avenir pour toi, c'était d'aller vivre avec lui, en voyant ta mère de temps en temps sous surveillance. Il devait mettre des choses en place pour que ce calvaire s'arrête enfin pour toi. Tu aurais dû avoir un brillant avenir d'avocate avec comme cheval de bataille, la défense des enfants maltraités, mais surtout, tu aurais dû créer des instituts spéciali-

sés pour que les parents comme ta mère aient la possibilité de se faire soigner tout en pouvant voir leurs enfants régulièrement. Ta réputation était vouée à être nationale et de très nombreux enfants auraient vu leur vie basculer du bon côté.

— Mais je n'ai que onze ans, dit la fillette. Et puis comment vous pouvez savoir tout ça ? Et puis, c'est trop tard de toute façon apparemment.

— Nous le savons, c'est notre boulot. Et nous ne savons pas si c'est trop tard ou non. Tu as modifié l'histoire, et c'est pour cette raison que nous nous disputons depuis deux mois : pour savoir ce qu'il faut faire et si l'avenir peut redevenir tel qu'il avait été écrit. Écoute, dit Roméo, nous t'en avons dit beaucoup pour ce soir et tu tombes de fatigue. Repose toi et je te promets que demain, nous en reparlerons. Rafaèle se sent tellement perdue qu'elle finit par se laisser faire et s'allonge : des lettres, son père, vivre avec lui, loin de cette violence, brillant avenir, avocate, défendre des enfants,... Oui, elle veut tout ça, il faut qu'elle trouve ces lettres. Demain, il faut...

À son réveil, elle ne sait plus si elle a rêvé ou non. Elle s'assoit dans son lit et regarde ses peluches. Rien ne bouge. Oui, elle a rêvé, c'est sûr. Rien de tout cela n'existe ! Pas de peluche qui parle, pas d'avenir brillant. Rien. Juste cet enfer, encore et encore.

Après son petit déjeuner, elle retourne dans sa chambre mais elle n'ose même pas les regarder. Avec des gestes très lent, elle commence à mettre de l'ordre dans ses affaires, et surtout elle se demande si elle va avoir la force d'aller dans la chambre de sa mère pour fouiller. Au bout

Sommaire ⇧

d'une vingtaine de minutes, elle entend sa mère hurler : « Je vais acheter des clopes, m'attends pas ! ». La voie est donc libre. Lentement, elle tourne son regard vers ses « amis ». Non, cette fois, elle n'a pas rêvé, Saturnin et Roméo viennent de lui faire un clin d'œil.

NOUVEAU MONDE
Hors-Série N° 1
Septembre 2014
Dans ce premier Hors-Série
de Nouveau Monde,
retrouvez tous les récits du
4e Tournoi des Nouvellistes

Sommaire

Plug-in, baby

Francis Ash
http://francis-ash.blogspot.fr/
https://www.facebook.com/profile.php?id=1822533169

J'adore escorter Piotr, je ne m'ennuie jamais. Il me suit, à deux pas derrière moi, au milieu de ce grand parc rempli d'arbres aux feuilles bleu azur scintillantes. Nous marchons sur le sentier de promenade qui offre une vue assez dégagée. Nous ne devrions pas être pris au dépourvu, mais trois nouveaux Gardiens surgissent du sol et nous encerclent. Piotr se colle soudain à moi. Lui non plus ne s'y attendait pas. Il sait pourtant qu'il a de nombreux ennemis. Il est un intrus dans le Monde Onirique.

Je me concentre sur les trois colosses en armure gothique noire, ornée de pics aux reflets de feu. Ils n'ont pour tout visage qu'un masque de métal lisse et grimaçant. Leurs yeux sont deux lueurs rouges qui nous fixent. J'attrape le poignet de Piotr pendant qu'ils tirent leurs lourdes épées et nous propulse entre les deux derniers. Dès que nous dépassons leur position, je libère Piotr puis fais volte-face. Maintenant qu'ils ne nous en-

cerclent plus, je souris et tends la main. Mon poing américain apparaît aussitôt avec ses pointes dorées, acérées comme des serres d'aigle. Les Gardiens sont lents, leurs gestes mécaniques : ce ne sont que des projections. Les ennemis de Piotr n'avaient pas prévu qu'une Virtualisée l'accompagnerait.

Dès que le premier attaque, je me jette sur lui. Mon arme se plante dans son œil droit. Avec mon autre main, je récupère son énorme épée. Je le change en sabre court à la lame blanche. Les deux Gardiens s'arrêtent un instant, surpris. J'effectue un tour sur moi-même et fauche leurs corps à hauteur du torse. Des geysers de sang noir jaillissent de leur carcasse. Joli coup ! Les trois monstres en armure disparaissent dans des volutes de fumée. Je me retourne, à la recherche de Piotr. Il s'est abrité derrière un tronc et me regarde. Je devine ses yeux écarquillés malgré ses lunettes miroir. D'un petit signe de doigt, je l'appelle. Il court vers moi d'un pas gauche, serrant sa mallette contre sa poitrine.

— Tu es fantastique, Enia !

— Je sais, c'est pour ça que tu m'as choisie.

— Est-ce qu'on peut accélérer ? me demande-t-il en scrutant nerveusement le sol autour de lui. Je vais finir par être en retard.

— Tout dépend de ce que tu nous a réservé sur le trajet, puisqu›on est dans ton imaginaire.

Sa glotte monte et descend le long de sa gorge. Je souris malgré moi.

— J'ai essayé de reproduire Central Park, mais mes souvenirs sont un peu confus sur la fin, avoue-t-il presque penaud.

Sommaire ⇧

Sommaire

Je dodeline de la tête et fait mine de lever les yeux au ciel. Mais je reste tolérante, il n'est pas encore habitué.

— D'accord, on va accélérer. Accroche-toi à moi !

Une sorte de grande planche de snowboard apparaît sous mes pieds. Piotr y grimpe, s'agrippe à ma taille et se love contre mon dos. Mes longs cheveux verts et mauves doivent lui chatouiller le nez, mais je sais qu'il aime ça. Je me demande quel parfum il m'a attribué, aujourd'hui. Une petite seconde s'écoule. Une légère brise agite les feuilles des arbres. L'herbe rayonne de mille feux d'émeraude, sous l'effet d'un soleil invisible… Je lui ai déjà dit qu'il en faisait trop, dans ses visions oniriques. Mais Piotr adore ce qui brille. C'est le drame des gens du monde d'En-Dessous. Ils ne savent plus à quoi ressemble une vraie lumière. Il ne sera jamais aussi à l'aise que nous, Virtualisés, qui vivons ici depuis près de quarante ans. Dire qu'au début, je lui servais d'escort-girl, pour rendre son trajet plus distrayant. Je suis devenue son escorte tout court le jour où les Gardiens nous ont attaqués à un moment très inopportun.

Soudain, la planche de surf nous propulse et je dois me concentrer pour suivre la promenade du parc. J'aperçois trois joggeuses sur notre route. J'ai tout juste le temps de me faufiler entre elles et d'entendre des cris paniqués. Plus loin, une famille pique-nique au bord du chemin. Le nuage de poussière que soulève notre passage à grande vitesse donnerait un drôle de goût à leur nourriture, s'ils n'étaient pas juste les fruits de l'imagination de Piotr.

La tour Arozaka est en vue. Sa cime de verre et de béton se détache au-dessus des arbres. Je ne l'aperçois que quelques secondes, Piotr a rendu la végétation trop dense sur la fin du parcours, comme s'il confondait Central Park

et la Forêt Noire. Je suis obligée de ralentir pour ne pas nous tuer. Pour moi, ce serait sans conséquences, mais pas pour lui ! Ses mains serrent ma taille avec plus de force alors que j'entame un slalom périlleux. J'évite de justesse un cèdre bleu, me prends le visage dans les feuilles d'un saule pleureur aux branches trop claires. Un monticule de terre nous sert de tremplin et marque la sortie du parc.

Nous atterrissons sur un trottoir de la cinquième avenue de New York, devant un passage piéton qu'on croirait fraîchement repeint. Tout autour, des épaves de voitures éventrées jonchent la chaussée lézardée. L'entrée de la tour est de l'autre côté, surveillée par des machines de trois mètres de haut. Elles ne sont que chrome, acier et canons d'armes lourdes et nous observent, sans un mouvement.

Je fais disparaître notre moyen de transport, pourtant Piotr reste contre moi quelques secondes de plus, ses bras fermement serrés autour de ma taille.

— On est arrivés.

Au son de ma voix, il se détache et je l'aide à remettre en place sa veste noire. Ses cheveux sont toujours impeccablement coiffés, plaqués contre son crâne et son front. Son visage carré est rasé de près, il a fière allure mais il est plus beau quand il sourit. Les muscles de ses mâchoires saillent de ses joues, ses lèvres sont pincées. La réunion qui va se dérouler dans cet édifice est cruciale pour lui. Nous traversons ensemble la rue. Il fait deux pas vers l'entrée, puis se retourne vers moi.

— J'oubliais de te remercier, me dit-il en m'envoyant un baiser en l'air.

— Tu me remercieras mieux que ça après le retour.

Sommaire ⇨

Sommaire

Il m'adresse un large sourire avant de repartir vers l'édifice. Il pénètre dans la tour, sous la haute garde des machines d'Arozaka. Ma mission s'arrête ici.

Un battement de cils me suffit pour quitter son monde et revenir dans le mien. J'ai reconstitué le petit appartement que j'occupais quand j'étais encore étudiante. Le même lit aux draps roses, la même table de chevet en rotin, le même tigre blanc en peluche sans lequel je ne pouvais pas dormir.

J'allume le vieux PC de bureau. Son ventilateur démarre dans un sifflement accompagné d'un bip. J'ai le temps de me préparer un bon café.

Pour le paysage, j'ai improvisé. Depuis la fenêtre du living, j'admire la mer, celle de mes vacances en Normandie. Je la configure pour qu'elle soit un peu agitée, avec un ciel légèrement voilé, rehaussé d'un soleil matinal. Les flots se parent alors de reflets bleu vert et de taches d'ombre, provoquées par les nuages. Une grosse sphère jaune brille, j'imagine sa chaleur à travers les vitres. Les vagues crachent leur écume sur des galets que je trouve décidément trop gris. Impossible de me souvenir précisément de la couleur qu'ils devraient avoir.

Je retourne devant le PC. Il est figé au 31 janvier 2019, date de ma disparition du monde réel. Ce jour-là, la météo annonçait un temps splendide. Je souffle sur le mug orné d'une pomme croquée et avale une rasade de café Jamaica Blue. En réalité, j'ignore le goût de ce café, je n'en ai jamais bu de mon vivant, mais son nom me fait rêver.

Pour nous, les Virtualisés, les plus grands trésors sont nos souvenirs. Ils nous permettent d'imaginer notre en-

vironnement à tout instant. On ne peut pas inventer, ici, sans doute une protection du système pour éviter qu'on ne fasse n'importe quoi. Mais on peut reproduire tout ce qu'on a déjà vu ou touché, ou ressenti. On peut créer notre paradis sur demande, figé dans le passé.

Piotr me donne l'occasion de faire fonctionner ma mémoire à nouveau. C'est incroyable comme elle me semble plus performante qu'avant, comme je peux me souvenir du moindre détail de nos rendez-vous.

Voici une semaine, il s'est enfin confié à moi.

Nous étions allongés sur le pont d'un grand voilier, baignés dans la lumière du soleil. Je lui faisais écouter le bruit des vagues, le piaillement strident des mouettes et découvrir les quelques poissons que j'avais eu l'occasion de voir. Dans cette mer, des baleines imprécises côtoyaient des tanches et des gardons. Les soles n'étaient pas très animées, mais je n'en ai vu que sur les étals des supermarchés. Piotr était surpris de découvrir toutes ces espèces.

— Je n'ai pas vécu longtemps dans ce monde, lui confiai-je. Mais je garde beaucoup de souvenirs.

— Ce qui est inouï, c'est que ce soit toi qui m'apprennes ces choses-là.

Je savais déjà que des éruptions solaires avaient brûlé la Terre, près de trente ans auparavant. Il m'en avait parlé dès le premier jour. Pourtant, il ne s'était jamais attardé sur les détails de son quotidien. Nous avions toujours mieux à faire.

— Pourquoi me protèges-tu ?

— Parce que tu es une petite chose fragile, ici.

Sommaire

Sommaire

Je caressai du doigt les contours de son visage et lui adressai mon regard le plus tendre. Il eut un rire sans joie, puis son visage redevint tendu, sérieux. Il n'était pas d'humeur à batifoler.

— Tu ne m'as jamais dit comment vous arrivez à vous connecter ici, relançai-je.

— Notre doyen, un des rares érudits qui nous reste, a trouvé une de ces vieilles caves antiatomiques que les gens construisaient. C'était la maison d'un des chercheurs de l'hôpital. Il avait gardé une copie de ses travaux et son matériel d'expérimentation, alors, on a testé et ça nous a menés ici.

— Oui, je me souviens du jour où le premier d'entre vous est arrivé. On est tous sortis pour voir qui venait chez nous.

— Oui et ça a vite dégénéré. On a essayé de comprendre le système, de programmer un autre Monde Onirique, mais pas moyen.

Il poussa un soupir, mélange de frustration et de colère.

— On a besoin de traverser la passerelle, reprit-il. Malgré toutes les protections qu'on a pu mettre contre le soleil, si on est conscients, on meurt, ça fait comme une crise cardiaque. Venir ici, c'est le seul truc qui marche. Sous terre, on va finir par tous y rester. Ce vieil hôpital est le seul espoir qui nous reste de pouvoir revivre à la surface.

— C'est là que sont nos corps ?

— Oui, enfin, vous êtes en sous-sol, derrière des parois en titane. Les Virtualisés ont peur qu'on puisse ouvrir votre salle et vous débrancher. Ils n'ont pas idée du

peu de moyens dont on dispose ! On n'a qu'un vieux labo décrépi, une poignée de robots pour explorer la surface et quelques foreuses qui nous lâchent les unes après les autres. Ça fait trente ans qu'on récupère ce qu'on trouve, qu'on ne peut plus rien construire.

— Tu sais, à moins qu'il y ait un des toubibs qui a créé ce truc parmi nous, je crois qu'eux-mêmes ne savent pas à quel point nos corps sont à l'abri. Moi, j'en savais rien.

Il pencha la tête, comme s'il réfléchissait. Je n'aimais pas voir cette tension en lui, mais je comprenais qu'il ait besoin de se confier à moi.

— À quoi elle ressemble, cette passerelle ?

— Je voudrais t'expliquer, mais je n'ai pas les mots. Je ne l'ai jamais vue que sur écran, avec la lumière du soleil.

— Pas besoin de mots, lui répondis-je.

Son sourcil se leva au-dessus du verre fumé de ses lunettes. Je posai ma main sur sa joue, un peu rêche.

— Tu n'as qu'à te rappeler du moment où tu l'as vue, murmurais-je en approchant mon visage du sien.

Un petit hochement de tête me répondit, ses lèvres sourirent et je l'embrassai.

Tandis que nous nous goûtions tendrement, je reçus ses pensées. En une fraction de secondes, je pénétrai sa mémoire. Je pouvais lire ses souvenirs comme si j'avais moi-même vécu ces instants de sa vie.

L'instant d'après, j'étais au milieu d'un carcan de métal, qui avançait dans un bruit sourd et grondant. Dans la pénombre qui régnait à bord, je devinais les contours du caisson qui devait transporter Piotr. Deux meurtrières

Sommaire ⇧

Sommaire

surteintées diffusaient juste assez de clarté pour que je perçoive les limites de cette boîte de conserve roulante. Mon regard s'approchait très progressivement d'une d'elles et je tentais d'observer l'extérieur. Tout était trop sombre, je ne distinguais rien.

Soudain, les images changeaient. J'étais éblouie par une lumière très vive. Par réflexe, mes yeux se fermaient, mais je les rouvrais aussitôt. Mon regard se noyait dans un flou lumineux qui se dissipait en quelques instants. Une terre desséchée, plus claire que le sable, avait envahi ce monde que je ne reconnaissais pas. Je percevais le toit métallique du véhicule qui transportait Piotr et je comprenais : son esprit était connecté au système de guidage, passant d'une caméra à l'autre. Devant comme derrière, tout n'était que désert. Seules quelques traces de chenilles indiquaient que les véhicules empruntaient toujours le même chemin.

Lorsque les images s'attardèrent sur le soleil brillant, son cœur se mit à battre plus fort et son souffle devint court. Les mots que Piotr avaient pensé à cet instant de sa vie me parvinrent comme s'il me parlait : « Nous ne passerons jamais. Il nous faut le Monde Onirique. Il nous faut cette trêve ! »

La dernière chose que je vis, alors que Piotr me serrait plus fort contre lui, fut cet immeuble noir aux façades éventrées. Il était encore haut de plusieurs étages, mais des pans entiers des derniers étages étaient effondrés. « Voilà ce que Piotr se représente quand il nous emmène à la tour Arozaka. » pensai-je. Un tas de ruines.

Je décollais mes lèvres des siennes et rouvrais les yeux. Il avait le souffle court et les traits tendus. Cette première transmission de pensées l'avait secoué.

Aucun vivant ne voudra jamais l'admettre, mais les vrais nantis, c'est nous. Tant que personne ne nous débranche, nous restons ici, dans ce paradis qui obéit à nos moindres envies. Pas étonnant qu'il y ait une guerre entre eux et certains Virtualisés pour savoir qui a le droit d'y venir.

Ma montre bipe. Un message s'affiche : « Plug-in, baby ». Je souris comme une gamine, j'adore ce message. Ok, Piotr, j'arrive.

L'instant d'après, je réapparais au pied de la tour Arozaka. Piotr m'y attend, le sourire aux lèvres. Je me mire dans ses lunettes miroir. Je porte ma combinaison moulante, toute blanche avec des coutures dorées. Il aime ce qui scintille et j'ai envie de lui faire plaisir. Mon visage fin et mes lèvres roses brillent au soleil, mes cheveux multicolores s'animent au vent. Il me prend la main.

— Alors, comment ça s'est passé ?

— Mieux que prévu. Le conseil des Virtualisés accepte la trêve.

— Alors tu n'as pas besoin que je t'escorte ? Ils ne vont plus t'attaquer, si ?

— On n'est jamais trop prudents… Maintenant c'est avec les survivants que j'ai quelques soucis, confesse-t-il.

— Décidément, t'aimes les problèmes, toi !

— Non, répond-il avec un rire sans joie. Par contre, eux, ils m'adorent ! Mais surtout, j'avais envie d'être avec toi.

Ses joues s'empourprent légèrement quand il me fait cet aveu. Je serre sa main et je la pose contre le bas de

Sommaire

Sommaire

mon dos avant de me blottir contre lui, mes bras autour de son cou.

— Tu sais comment ça s'appelle, ce que tu fais ? demandé-je dans le creux de son oreille.

— Qu'est-ce que je fais ? répond-il d'une voix plus grave.

— Tu tombes amoureux de moi… D'une morte !

Il m'approche de lui et je l'embrasse langoureusement. Je ne sais pas pourquoi ses lèvres ont un goût de nounours à la guimauve… Qu'est-ce qui me prend d'imaginer des choses pareilles ? Je décolle ma bouche de la sienne au bout de quelques instants.

— Disons que je m'habitue, répond-il. Dans un mois, je serai mort également.

Mes yeux s'écarquillent au moment de cet aveu. Avec tout ce qu'il m'a raconté, je ne vois pas comment il pourra nous rejoindre ici quand il perdra la vie. En attendant, on va passer de bons moments ensemble. Mais bon sang, ce que c'est compliqué d'être en vie dans ce fichu monde ! Je suis bien contente d'être morte.

Kingdom of Epic Music

La musique épique, appelée souvent musique de bande-annonce ou pré-bande-annonce (en anglais trailer music) est une musique de fond, souvent orchestrale, utilisée pour les bandes-annonces des nouveaux films et plus récemment de certains jeux vidéo.

Visitez le blog :

http://kingdomofepicmusic.blogspot.fr/